



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

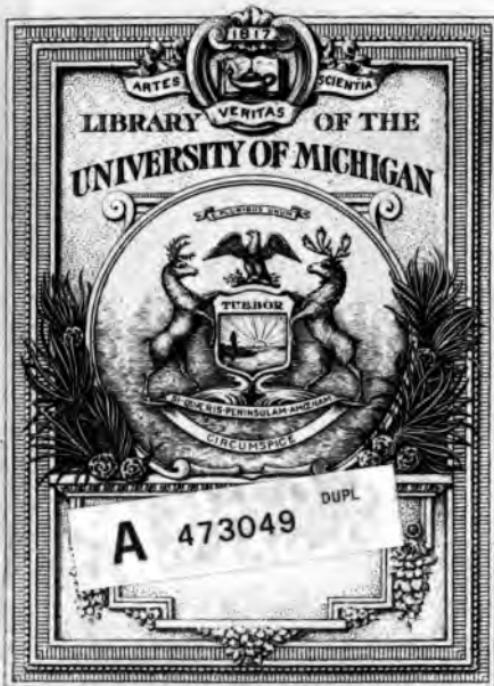
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS.

TOME TROISIÈME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR DE V***.

ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS;

Et sur les principaux faits de l'Histoire, depuis
Charlemagne jusqu'à Louis XIII.

NOUVELLE ÉDITION,
Conforme à l'Édition in-4° de Genève.

TOME TROISIÈME.



A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXXI.

693787-020



ESSAIS
SUR
LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS.

CHAPITRE XLVI.

De l'Empire, de l'Italie, de l'empereur Henri IV, & de Grégoire VII. De Rome & de l'Empire dans l'onzième siècle. De la donation de la comtesse Mathilde. De la fin malheureuse de l'empereur Henri IV & du pape Grégoire VII.

IL est temps de revenir aux ruines de Rome, & à cette ombre du trône des Césars, qui reparaissait en Allemagne.

H. U. Tome III.

A

CH. XLVI.

2 MŒURS ET ESPRIT.

ON ne savait encore qui dominerait
dans Rome, & quel serait le sort
de l'Italie. Les empereurs Allemands se
croyaient de droit maîtres de tout l'Occi-
dient ; mais à peine étaient-ils souve-
rains en Allemagne, où le grand gouver-
nement féodal des seigneurs & des évê-
ques commençait à jeter de profondes
racines. Les princes Normans, conqué-
rants de la Pouille & de la Calabre, for-
maient une nouvelle puissance. L'exem-
ple des Vénitiens inspirait aux grandes
villes de l'Italie l'amour de la liberté.
Les papes n'étaient pas encore souve-
rains, & voulaient l'être.

1056.
Le droit des empereurs de nommer
les papes, commençait à s'affermir ;
mais on sent bien que tout devait chan-
ger à la première circonstance favora-
ble. Elle arriva bien-tôt, à la minorité
de l'empereur *Henri IV*, reconnu du
vivant de *Henri III* son père pour son
successeur.

Dès le temps même de *Henri III*, la
puissance impériale diminuait en Italie,
Sa sœur, comtesse ou duchesse de Tos-
cane, mère de cette véritable bienfai-
trice des papes, la comtesse *Mathilde*
d'Est, contribua plus que personne à
soulever l'Italie contre son frère. Elle

possédait, avec le marquisat de Mantoue, la Toscane & une partie de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la cour d'Allemagne, on l'arrêta long-temps prisonnière. Sa fille, la comtesse *Mathilde*, hérita de son ambition & de sa haine pour la maison impériale.

CH. XLVI.

PENDANT la minorité de *Henri IV*, les brigues, l'argent & les guerres civiles firent plusieurs papes. Enfin, on élut en 1054 *Alexandre II*, sans consulter la cour impériale. En vain cette cour nomma un autre pape : son parti n'était pas le plus fort en Italie. *Alexandre II* l'emporta, & chassa de Rome son compétiteur.

HENRI IV, devenu majeur, se vit empereur d'Italie & d'Allemagne presque sans pouvoir. Une partie des princes séculiers & ecclésiastiques de sa patrie se liguerent contre lui : & l'on fit qu'il ne pouvait être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée, qui lui manquait. Son pouvoir était peu de chose, son courage était au-dessus de sa fortune.

QUELQUES auteurs rapportent qu'étant accusé dans la diète de Vurtzbourg d'avoir voulu faire assassiner les ducs

1073.

A ij

4 MŒURS ET ESPRIT

de Souabe & de Carinthie, il offrit de
CH. XLVI. se battre en duel contre l'accusateur, qui était un simple gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat : & l'accusateur, en ne paraissant pas, justifia l'empereur.

Dès que l'autorité d'un prince est contestée, ses mœurs sont toujours attaquées. On lui reprochait publiquement d'avoir des maîtresses, tandis que les moindres clercs en avaient impunément. Il voulait se séparer de sa femme, fille d'un marquis de Ferrare, avec laquelle il disait n'avoir jamais pu consommer son mariage. Quelques empormemens de sa jeunesse aigrissaient encore les esprits, & sa conduite affaiblissait son pouvoir.

Quel était Il y avait alors à Rome un moine de Grégoire VII. Cluni, devenu cardinal, homme inquiet, ardent, entreprenant, qui savait mêler quelquefois l'artifice à l'ardeur de son zèle pour les prétentions de l'Église. *Hildebrand* était le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célèbre *Grégoire VII*, né à Soane en Toscane, de parents inconnus, élevé à Rome, reçu moine de Cluni sous l'abbé *Odilon*, député depuis à Rome pour les intérêts de son Ordre, employé après



par les papes dans toutes ces affaires qui demandent de la souplesse & de la fermeté , & déjà célèbre en Italie par un zèle intrépide. La voix publique le désignait pour le successeur d'*Alexandre II*, dont il gouvernait le pontificat. Tous les portraits , ou flatteurs , ou odieux que tant d'écrivains ont faits de lui , se trouvent dans le tableau d'un peintre Napolitain, qui peignit *Grégoire* tenant une houlette dans une main , & un fouet dans l'autre , foulant des scèptres à ses pieds , & ayant à côté de lui les filets & les poissônes de *S. Pierre*.

GRÉGOIRE engagea le pape *Alexandre* à faire un coup-d'éclat inoui , à citer devant sommet le jeune *Henri* de venir com-^{1073.} Le pape os-
paraître à Rome devant le tribunal du ^{IV.} lui l'empê-
saint-siège. C'est le premier exemple
d'une telle entreprise. Et dans quel
temps la hasarde-t-on ? Lorsque Rome
était toute accoutumée par *Henri III*,
père de *Henri IV* , à recevoir ses évê-
ques sur un simple ordre de l'empereur.
C'était précisément cette servitude dont
Grégoire voulait secouer le joug. Et ,
pour empêcher les empereurs de don-
ner des loix dans Rome , il voulait que
le pape en donnât aux empereurs. Cette
hardiesse n'eut point de suite. Il semble-

6 Mœurs et Esprit

Ch. XLVI. qu'*Alexandre II* était un enfant perdu, qu'*Hildebrand* détachait contre l'Empire avant d'engager la bataille. La mort d'*Alexandre* suivit bientôt ce premier acte d'hostilité.

3073.
Hardieffe de
Grégoire VII. *HILDEBRAND* eut le crédit de se faire élire & introniser par le peuple Romain, sans attendre la permission de l'empereur. Bientôt il obtint cette permission, en promettant d'être fidèle. *Henri IV* reçut ses excuses. Son chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du pape; & *Henri*, que tous ses courtisans avertissaient de craindre *Grégoire VII*, dit hautement que ce pape ne pouvait être ingrat à son bienfaiteur; mais à peine *Grégoire* est-il assuré du pontificat, qu'il déclare excommunicés tous ceux qui recevront des bénéfices des mains de laïques, & tout laïque qui les conférera. Il avait conçu le dessein d'ôter à tous les collateurs féculiers le droit d'investir les ecclésiastiques. C'était mettre l'Église aux prises avec tous les rois. Son humeur violente éclate en même temps contre *Philippe I* roi de France. Il s'agissait de quelques marchands Italiens que les Français avaient rançonnés. Le pape écrit une lettre circulaire aux évêques de France:

« Votre roi , leur dit-il , est moins roi
» que tyran ; il passe sa vie dans l'infra-
» mie & dans le crime ». Et après ces
paroles indiscrettes , suit la menace or-
dinaire de l'excommunication.

BIENTÔT après , tandis que l'empê-
reur *Henri* est occupé dans une guerre
civile contre les Saxons , le pape lui en-
voie deux légats pour lui ordonner de
venir répondre aux accusations inten-
tées contre lui d'avoir donné l'investi-
ture des bénéfices , & pour l'excommuni-
nier en cas de refus. Les deux porteurs
d'un ordre aussi étrange trouvent l'em-
pereur vainqueur des Saxons , comblé
de gloire & plus puissant qu'on ne l'es-
pérait. On peut se figurer avec quelle
hauteur un empereur de vingt-cinq ans ,
victorieux & jaloux de son rang , reçut
une telle ambassade. Il n'en fit pas le
châtiment exemplaire , que l'opinion de
ces temps-là ne permettait pas , & n'op-
posa en apparence que du mépris à l'au-
dace : il abandonna ces légats indiscrets
aux insultes des valets de sa cour.

PRESQU'AU même temps le pape ex-
communia encore ces Normans , prin-
cipes de la Pouille & de la Calabre ,
(comme nous l'avons dit précédem-
ment.) Tant d'excommunications à la

8 MÆURS ET ESPRIT

fois paraîtraient aujourd'hui le comble de l'imprudence : mais qu'on fasse réflexion que *Grégoire VII*, en menaçant le roi de France, adressait sa bulle au duc d'Aquitaine vassal du roi, aussi puissant que le roi même ; que, quand il éclatait contre l'empereur, il avait pour lui une partie de l'Italie, la comtesse *Mathilde*, Rome, & la moitié de l'Allemagne ; qu'à l'égard des Normans, ils étaient dans ce temps-là ses ennemis déclarés : alors *Grégoire VII* paraîtra plus violent & plus audacieux qu'insensé. Il sentait qu'en élevant sa dignité au-dessus de l'empereur & de tous les rois, il serait secondé des autres Églises, flattées d'être les membres d'un chef qui humiliait la puissance séculière. Son dessein était formé non-seulement de secouer le joug des empereurs, mais de mettre Rome, empereurs & rois sous le joug de la papauté. Il pouvait lui en coûter la vie, il devait même s'y attendre, & le péril donne de la gloire.

Grégoire VII. trop occupé en Allemagne, ne pouvait passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un empereur Alleman, que comme un seigneur Italien. Au-lieu d'employer un général & une armée, il se servit, dit on,

d'un bandit nommé *Cencius*, très-consideré par ses brigandages, qui saisit le CH. XLVI. pape dans Ste.-Marie majeure dans le temps qu'il officiait; des satellites déterminés frappèrent le pontife & l'enfanganterent. On le mena prisonnier dans une tour dont *Cencius* s'était rendu maître.

HENRI IV agit un peu plus en prince en convoquant à Vorms un concile d'évêques, d'abbés & de docteurs, dans lequel il fit déposer le pape. Déposé.
1076. Toutes les voix, à deux près, concoururent à la déposition. Mais il manquait à ce concile des troupes pour l'aller faire respecter à Rome. *Henri* ne fit que commettre son autorité, en écrivant au pape qu'il le déposait, & au peuple Romain qu'il lui défendait de reconnaître *Grégoire*.

Dès que le pape eut recu ces lettres Déposant. inutiles, il parla ainsi dans un concile à Rome : " De la part du Dieu tout-puissant, & par notre autorité, je défends à *Henri*, fils de notre empereur *Henri*, de gouverner le royaume Teutonique & l'Italie : j'absous tous les Chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront : & je défends que qui que ce soit le serve jamais comme roi ". On

CX. XLVI. fait que c'est-là le premier exemple d'un pape qui prétend ôter la couronne à un souverain. Nous avons vu auparavant des évêques déposer *Louis le débonnaire* ; mais il y avait au moins un voile à cet attentat. Ils condamnaient *Louis* , en apparence seulement , à la pénitence publique ; & personne n'avait jamais osé parler depuis la fondation de l'Église comme *Grégoire VII*. Les lettres circulaires du pape respirèrent le même esprit que sa sentence. Il y redit plusieurs fois que les évêques sont au-dessus des rois & faits pour les juger : expressions moins adroites que hardies , qui devaient ranger sous son étendart tous les prélats du monde.

Il y a grande apparence que , quand *Grégoire VII* déposa ainsi son souverain par de simples paroles , il savait bien qu'il serait secondé par les guerres civiles d'Allemagne , qui recommencèrent avec plus de fureur. Un évêque d'Utrecht avait servi à faire condamner *Grégoire*. On prétendit que cet évêque , mourant d'une mort soudaine & dououreuse , s'était repenti de la déposition du pape comme d'un sacrilège. Les remords vrais ou faux de l'évêque en donnerent au peuple. Ce n'étais plus

le temps où l'Allemagne était unie sous les *Othons*. *Henri IV* se vit entouré près de Spire par l'armée des confédérées, qui se prévalaient de la bulle du pape. Le gouvernement féodal devait alors amener de pareilles révoltes. Chaque prince Alleman était jaloux de la puissance impériale, comme le haut baronage en France était jaloux de celle de son roi. Le feu des guerres civiles couvait toujours, & une bulle lancée à propos pouvait l'allumer.

CH. XLV

Les princes confédérés ne donnerent ^{Henri IV} la liberté à *Henri IV*, qu'à condition qu'il vivrait en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de chrétien, ni de roi, en attendant que le pape vînt présider dans Augsbourg à une assemblée de princes & d'évêques, qui devait le juger.

Il paraît que des princes qui avaient le droit d'élire l'empereur, avaient aussi celui de le déposer; mais vouloir faire présider le pape à ce jugement, c'était le reconnaître pour juge naturel de l'empereur & de l'Empire. Ce fut le triomphe de *Grégoire VII* & de la papauté. *Henri IV*, réduit à ces extrémités, augmenta encore beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal ^{Demande pardon au peuple à genou}.

A vj

12. *MŒURS ET ESPRIT*

XLVI. d'Augsbourg : &c , par une résolution inouie , passant les Alpes du Tirol avec peu de domestiques , il alla demander au pape son abolition. *Grégoire VII.* était alors avec la comtesse *Mathilde* dans la ville de Canosse , l'ancien *Canisium* , sur l'Apennin près de Reggio , forteresse qui passait alors pour imprenable. Cet empereur , déjà célèbre par des batailles gagnées , se présente à la porte de la forteresse , sans gardes , sans suite. On l'arrête dans la seconde enceinte. On le dépouille de ses habits. On le revêt d'un cilice. Il reste pieds nuds dans la cour : c'était au mois de janvier 1077. On le fit jeûner trois jours sans l'admettre à baisser les pieds du pape , qui , pendant ce temps était enfermé avec la comtesse *Mathilde* , dont il était depuis long-temps le directeur. Il n'est pas surprenant que les ennemis de ce pape lui aient reproché sa conduite avec *Mathilde*. Il est vrai qu'il avait soixante-deux ans ; mais il était directeur , *Mathilde* était femme , jeune & faible. Le langage de la dévotion , qu'on trouve dans les lettres du pape à la princesse , comparé avec les empêtemens de son ambition , pouvait faire soupçonner que la religion servait de

masque à toutes ses passions. Mais aucun fait, aucun indice n'a fait tourner ces soupçons en vraisemblance. Les hypocrites voluptueux n'ont ni un enthousiasme si permanent, ni un zèle si intrépide. *Grégoire* était austère, & c'était par-là qu'il était dangereux.

ENFIN, l'empereur eut la permission de se prosterner aux pieds du pontife, qui voulut bien l'absoudre, en le faisant jurer qu'il attendrait le jugement juridique du pape à Augsbourg, & qu'il lui serait en tout parfaitement soumis. Quelques évêques & quelques seigneurs Allemands du parti de *Henri*, firent la même soumission. *Grégoire VII* se croyant alors, non sans vraisemblance, le maître des couronnes de la terre, écrivit dans plusieurs lettres que son devoir était d'abaisser les rois.

LA Lombardie, qui tenait encore l'Italie pour l'empereur, fut si indignée de l'avilissement où il s'était réduit, qu'elle fut près de l'abandonner. On y haïssait *Grégoire VII* beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureusement pour l'empereur, cette haine des violences du pape l'emporta sur l'indignation qu'inspirait la basseesse du prince. Il en profita : & par un changement de fortune

nouveau pour des empereurs Teutoniques , il se trouva enfin très-fort en Italie , quand l'Allemagne l'abandonnait. Toute la Lombardie fut en armes contre le pape , tandis que *Grégoire VII* soulevait l'Allemagne contre l'empereur.

D'UN côté , ce pape agissait sous main pour faire élire un autre *César* en Allemagne : & *Henri* n'omettait rien pour faire élire un autre pape par les Italiens. Les Allemands élurent donc pour empereur *Rodolphe* , duc de Souabe : & d'abord *Grégoire VII* écrivit qu'il jugerait entre *Henri* & *Rodolphe* , & qu'il donnerait la couronne à celui qui lui serait le plus soumis. *Henri* s'étant plus fié à ses troupes qu'au St.-Père , mais ayant eu quelques mauvais succès , le pape , plus fier , excommunia encore *Henri* en 1080. " Je lui ôte la couronne , dit-il , & je donne le royaume Teutonique à *Rodolphe* : " & , pour faire croire qu'il donnait en effet les Empires , il fit présent à ce *Rodolphe* d'une couronne d'or , où ce vers étoit gravé :

*Petr a dedit Petro , Petrus diadema Rodolpho.
La pierre a donné à Pierre la couronne , & Pierre la
donne à Rodolphe.*

CE vers rassemble à la fois un jeu de mots puérile , & une fierté qui étaient également la suite de l'esprit du temps. CH. XLV

CEPENDANT , en Allemagne , le parti de *Henri* se fortifiait. Ce même prince , qui , couvert d'un cilice & pieds nuds , avait attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyait son sujet , prit deux résolutions plus hardies , de déposer le pape , & de combattre son compétiteur. Il rassemble à Brixen dans le Tirol , une vingtaine d'évêques , qui , chargés de la procuration des prélates de Lombardie , excommunient & déposent *Grégoire VII* , comme *fauteur des tyrans , simoniaque , sacrilège & magicien*. On élit pour pape dans cette assemblée , *Guibert* , archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau pape court en Lombardie exciter les peuples contre *Grégoire , Henri IV* , à la tête d'une armée , va combattre son rival *Rodolphe*. Est-ce excès d'enthousiasme , est-ce ce qu'on appelle fraude pieuse , qui portait alors *Grégoire VII* à prophétiser que *Henri* serait vaincu & tué dans cette guerre ? Que je ne sois point pape , dit-il dans sa lettre aux évêques Allemands de son parti , si cela n'arrive avant la S.- Pierre. La saine raison

Henri I^e
donne la paix.

1080.

Grégoire V
accusé de
gie.

— nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé. Mais considérons quelles erreurs reconnaissent dans les esprits des hommes. L'astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savans. On reproche à *Grégoire* d'avoir cru aux astrologues. L'acte de sa déposition à Brixen porte, qu'il se mêlait de deviner, d'expliquer les songes ; & c'est sur ce fondement qu'on l'accusait de magie. On l'a traité d'imposteur au sujet de cette fausse & étrange prophétie. Il se peut faire qu'il ne fut que crédule.

1080. SA prédiction retomba sur *Rodolphe* sa créature. Il fut vaincu. *Godefroi de Bouillon*, neveu de la comtesse *Mathilde*, le même qui depuis conquit Jérusalem, tua dans la mêlée cet empereur que le pape se vantait d'avoir nommé. Qui croirait qu'alors le pape, au lieu de rechercher *Henri*, écrivit à tous les évêques Teutoniques qu'il fallait élire un autre souverain, à condition qu'il rendrait hommage au pape comme son vassal ? De telles lettres prouvent que la faction contre *Henri* en Allemagne était encore très-puissante.

C'ÉTAIT dans ce temps même que ce



pape ordonnait à ses légats en France
d'exiger en tribut un denier d'argent par
an pour chaque maison, ainsi qu'en
Angleterre.

CH. XLVI.

Il traitait l'Espagne plus despotique-
ment ; il prétendait en être le seigneur.
suzerain & domanial ; & il dit dans sa
feizième épître, qu'il vaut mieux qu'elle
appartienne aux Sarrazins, que de ne
pas rendre hommage au saint-siège.

Il écrivit au roi de Hongrie *Salomon*,
roi d'un pays à peine chrétien : « Vous
» pouvez apprendre des anciens de
» votre pays, que le royaume de Hon-
» grie appartient à l'Église Romaine ».

QUELQUE téméraires que paraissent
les entreprises, elles sont toujours la
suite des opinions dominantes. Il faut
certainement que l'ignorance eût mis
alors dans beaucoup de têtes, que l'É-
glise était la maîtresse des royaumes,
puisque le pape écrivait toujours de ce
style.

SON inflexibilité avec *Henri* n'était
pas non plus sans fondement. Il avait
tellement prévalu sur l'esprit de la com-
tesse *Mathilde*, qu'elle avait fait une
donation authentique de ses États au
saint-siège, s'en réservant seulement
l'usufruit sa vie durant. On ne sait s'il

Prétention
absurdes de
Grégoire VII

Grande &
vraie dona-
tion au sén-
at de Rome.

En. XLVI. y eut un acte , un contrat de cette concession. La coutume était de mettre sur l'autel une motte de terre , quand on donnait ses biens à l'Église : des témoins tenaient lieu de contract. On prétend que *Mathilde* donna deux fois tous ses biens au saint-siège.

LA vérité de cette donation , confirmée depuis par son testament , ne fut point révoquée en doute par *Henri IV*. C'est le titre le plus authentique que les papes aient réclamé. Mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelles. La comtesse *Mathilde* possédait la Toscane , Mantoue , Parme , Reggio , Plaisance , Ferrare , Medène , une partie de l'Ombrie & du duché de Spolette , Vérone , presque tout ce qui est appellé aujourd'hui le patrimoine de *St.-Pierre* , de Viterbe jusqu'à Orviette , avec une partie de la marche d'Ancone.

HENRI III avait donné cette marche d'Ancone aux papes ; mais cette concession n'avait pas empêché la mère de la comtesse *Mathilde* de se mettre en possession des villes qu'elle avait cru lui appartenir. Il semble que *Mathilde* voulut réparer après sa mort le tort qu'elle faisait au saint-siège pendant sa vie. Mais elle ne pouvait donner les fiefs

qui étaient inaliénables ; & les empereurs prétendirent que tout son patrimoine était fief de l'Empire. C'était donner des terres à conquérir , & laisser des guerres après elle. *Henri IV*, comme héritier & comme seigneur fuzerain , ne vit dans une telle donation que la violation des droits de l'Empire. Cependant à la longue il a fallu céder au saint-siège une partie de ces États.

CH. XLVI

HENRI IV, poursuivant sa vengeance , vint enfin assiéger le pape dans Rome. Il prend cette partie de la ville en-deçà du Tibre , qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens , tandis qu'il menace le pape : il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple se jette aux genoux de *Grégoire* , pour le prier de détourner les malheurs d'un siège , & de flétrir sous l'empereur. Le pontife , inébranlable , répond qu'il faut que l'empereur renouvelle sa pénitence , s'il veut obtenir son pardon.

1083.
Rome pris
par Henri IV

CEPENDANT , le siège traînait en longueur. *Henri IV* , tantôt présent au siège , tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne , prit enfin la ville d'assaut. Il est singulier que les empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome , & n'y aient jamais ré-

1083.

gné. Restait *Grégoire VII* à prendre.
CH. XLVI. Réfugié dans le château S.-Ange, il y bravait & excommuniait son vainqueur.

ROME était bien punie de l'intrépidité de son pape. *Robert Guiscard*, duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normans dont j'ai parlé, prit le temps de l'absence de l'empereur, pour venir délivrer le pontife; mais, en même temps, il pilla Rome, également ravagée & par les Impériaux qui assiégeaient le pontife, & par les Napolitains qui le délivraient. *Grégoire VII* mourut quelque temps après à Salerne, le 24 de Mai 1085, laissant une mémoire chère & respectable au clergé Romain, qui partagea sa fierté; odieuse aux empereurs, & à tout bon citoyen qui considère les effets de son ambition inflexible. L'Église, dont il fut le vengeur & la victime, l'a mis au nombre des saints, comme les peuples de l'antiquité donnaient leurs défenseurs.

LA comtesse *Mathilde*, privée du pape *Grégoire*, se remaria bientôt après avec le jeune prince *Guelfe*, fils de *Guelfe*, duc de Bavière. On vit alors de quelle imprudence était sa donation. Elle avait quarante-deux ans, & elle

pouvait encore avoir des enfans qui eus-
sent hérité d'une guerre civile.

CH XLV

LA mort de *Grégoire VII* n'éteignit point l'incendie qu'il avait allumé. Ses successeurs se gardèrent bien de faire approuver leur élection par l'empereur. L'Église était loin de rendre hommage : elle en exigeait ; & l'empereur excommunié n'était pas, d'ailleurs, compté au rang des hommes. Un moine, abbé du Mont Cassin, élu pape après le moine *Hildebrand*, & pensant en tout comme lui, mais qui ne fit que passer ; *Urbain II*, né en France dans l'obscurité, qui siégea onze ans, furent de nouveaux ennemis de l'empereur.

Il me paraît sensible que le vrai fond de la querelle était que les papes & les Romains ne voulaient point d'empereurs à Rome ; & le prétexte, qu'on voulait rendre sacré, était que les papes, dépositaires des droits de l'Église, ne pouvaient souffrir que des princes profanes investissent les évêques par la croisse & l'anneau. Il était bien clair que les évêques, sujets des princes, & enrichis par eux, devaient un hommage des terres qu'ils tenaient de leurs bienfaits. Les empereurs & les rois ne pré-

Fond de la querelle
entre l'empereur & le pape.
doce.

n. XLVI. tendaient pas donner le S. Esprit ; mais ils voulaient l'hommage du temporel qu'ils avaient donné. La forme d'une crois & d'un anneau étaient des accessoires à la question principale. Mais il arriva ce qui arrive presque toujours dans les disputes ; on négligea le fond, & on se battit pour une cérémonie indifférente.

HENRI IV, toujours excommunié & toujours persécuté sur ce prétexte par tous les papes de son temps, éprouva les malheurs que peuvent causer les guerres de religion & les guerres civiles. *Urbain II* suscita contre lui son propre fils *Conrad* ; &, après la mort de ce fils dénaturé, son frère, qui fut depuis l'empereur *Henri V*, fit la guerre à son père. Ce fut pour la seconde fois, depuis *Charlemagne*, que les papes contribuèrent à mettre les armes aux mains des enfans contre leurs pères.

3106. *HENRI IV*, trompé par *Henri* son fils, comme *Louis le débonnaire* l'avait été par les siens, fut enfermé dans Mayence. Deux légats l'y déposent : deux députés de la diète, envoyés par son fils, lui arrachent les ornemens impériaux.

Henri IV. BIENTÔT après, échappé de sa prison.

son, pauvre, errant & sans secours, il mourut à Liège plus misérable encore que *Grégoire VII*, & plus obscurément, après avoir si long-temps tenu les yeux de l'Europe ouverts sur ses victoires, sur ses grandeurs, sur ses infortunes, sur ses vices & ses vertus. Il s'écriait en mourant : *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide.* De tout temps les hommes ont imaginé que Dieu exauçait les malédictions des mourans, & sur-tout des pères. Erreur utile & respectable, si elle arrêtait le crime. Une autre erreur plus généralement répandue parmi nous faisait croire que les excommuniés étaient damnés.

CH. XLVI.

Le fils de *Henri IV* mit le comble à son impénétrabilité, en affectant la piété atroce de déterrér le corps de son père inhumé dans la cathédrale de Liège, & de le faire porter dans une cave à Spire. Ce fut ainsi qu'il consumma son hypocrisie dénaturée.

Privé de fl
pulture.Réflexion
trop vraie.

ARRÊTEZ-VOUS un moment près du cadavre exhumé de ce célèbre empereur *Henri IV*, plus malheureux que notre *Henri IV*, roi de France. Cherchez d'où viennent tant d'humiliations & d'infortunes d'un côté, & tant d'audace de l'autre, tant de choses horri-

24 MŒURS ET ESPRIT

bles, réputées sacrées, tant de princes
immolés à la religion. Vous en verrez
l'unique origine dans la populace ; c'est
elle qui donne le mouvement à la su-
perstition. C'est pour les forgerons &
les bucherons de l'Allemagne que l'em-
pereur avait paru pieds nuds devant
l'évêque de Rome. C'est le commun
peuple, esclave de la superstition, qui
veut que ses maîtres en soient les escla-
ves. Dès que vous avez souffert que
vos sujets soient aveuglés par le fana-
tisme, ils vous forcent à paraître fana-
tique comme eux ; &, si vous secouez
le joug qu'ils portent & qu'ils aiment,
ils se soulèvent. Vous avez cru que,
plus les chaînes de la religion, qui doi-
vent être douces, seraient pesantes &
dures, plus vos peuples seraient sou-
mis. Vous vous êtes trompé ; ils se ser-
vent de ces chaînes pour vous gêner sur
le trône, ou pour vous en faire des-
cendre.



CHAPITRE



CHAPITRE XLVII.

*De l'empereur Henri V, & de Rome,
jusqu'à Frédéric I.*

CE même *Henri V*, qui avait dé-
trôné & exhumé son père, une bulle
du pape à la main, soutint les mêmes
droits de *Henri IV* contre l'Église, dès
qu'il fut maître.

CH. XLVII.

*Henri V,
ayant con-
damné son
père, l'imita.*

DÉJA les papes savaient se faire un
appui des rois de France contre les em-
pereurs. Les prétentions de la papauté
attaquaient, il est vrai, tous les souve-
rains; mais on ménageait par des né-
gociations ceux qu'on insultait par des
bulles. Les rois de France ne préten-
daient rien à Rome. Ils étaient voisins
& jaloux des empereurs qui voulaient
dominer sur les rois. Ils étaient donc les
alliés naturels des papes. Aussi *Pascal II* vint en France, & implora le secours
du roi *Philippe I.* Ses successeurs en
userent souvent de même. Les domai-
nes que possédait le Saint-Siège, le droit
qu'il reclamait en vertu des prétendues
donations de *Pepin* & de *Charlemagne*,
la donation réelle de la comtesse *Ma-*

H, U. Tom. III.

B

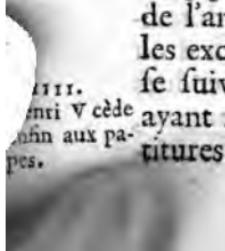
26 MŒURS ET ESPRIT

CH. XLVII. *thilde*, ne faisaient point encore du pape un souverain puissant. Toutes ces terres étaient, ou contestées, ou possédées par d'autres. L'empereur soutenait, non sans raison, que les États de *Mathilde* lui devaient revenir comme un fief de l'Empire; ainsi les papes combattaient pour le spirituel & pour le temporel. *Pascal II* n'obtint du roi *Philippe* que la permission de tenir un concile à Troyes. Le gouvernement était trop faible, trop divisé pour lui donner des troupes.

3107.

HENRI V, ayant termipé, par des traités, une guerre de peu de duré contre la Pologne, fut tellement intéresser les princes de l'Empire à soutenir ses droits, que ces mêmes princes, qui avaient aidé à détrôner son père en vertu des bulles des papes, se réunirent avec lui pour faire annuler dans Rome ces mêmes bulles.

IL descend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut encore teinte de sang pour cette querelle de la crose & de l'anneau. Les traités, les parjures, les excommunications & les meurtres se suivirent avec rapidité. *Pascal II*, ayant solemnellement rendu les investitures avec serment sur l'évangile, fit



annuler son serment par les cardinaux ; nouvelle manière de manquer à sa parole. Il se laissa traiter de lâche & de prévaricateur en plein concile , afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avait donné. Alors nouvelle irruption de l'empereur à Rome ; car presque jamais ces *Césars* n'y allèrent que pour des querelles ecclésiastiques , dont la plus grande était le couronnement. Enfin , après avoir créé , déposé , chassé , rappelé des papes , *Henri V* , aussi souvent excommunié que son père , & inquiété , comme lui , par les grands vassaux d'Allemagne , fut obligé de terminer la guerre des investitures , en renonçant à cette croisette & à cet anneau. Il fit plus ; il se désista solennellement du droit que s'étaient attribué les empereurs , ainsi que les rois de France , de nommer aux évêchés , ou d'interposer tellement leur autorité dans les élections , qu'ils en étaient absolument les maîtres.

Il fut donc décidé dans un concile tenu à Rome , que les rois ne donnaient plus aux bénéficiers , canoniquement élus , les investitures par un bâton recourbé , mais par une baguette. L'empereur ratifia en Allemagne les dé-

CH. XLVII. crets de ce concile : ainsi finit cette guerre sanguinaire & absurde. Mais le concile, en décidant avec tant de mesures, avec quelle espèce de bâton on donnerait les évêchés, se garda bien d'entamer la question, si l'empereur devait confirmer l'élection du pape ; si le pape était son vassal ; si tous les biens de la comtesse *Mathilde* appartenaient à l'Église ou à l'Empire ? Il semblait qu'on tint en réserve ces alimens d'une guerre nouvelle.

1125. APRÈS la mort de *Henri V*, qui ne laissa point d'enfans, l'Empire, toujours électif, est conféré par dix électeurs à un prince de la maison de Saxe : c'est *Lothaire II*. Il y avait bien moins d'intrigues & de discorde pour le trône impérial que pour la chaire pontificale ; car, quoiqu'en 1059, un concile tenu par *Nicolas II*, eût ordonné que le pape serait élu par les cardinaux évêques, nulle forme, nulle règle certaine n'était encore introduite dans les élec-

ctions des tions. Ce vice essentiel du gouvernement avait pour origine une institution respectable. Les premiers Chrétiens, tous égaux & tous obscurs, liés ensemble par la crainte commune des magistrats, gouvernaient secrètement leu-
s, pour-
s de guerres
sives.

société pauvre & sainte à la pluralité des voix. Les richesses ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne resta de la primitive Église que cette liberté populaire devenue quelquefois licence. Les cardinaux, évêques, prêtres & clercs qui formaient le conseil des papes, avaient une grande part à l'élection; mais le reste du clergé voulait jouir de son ancien droit; le peuple croyait son suffrage nécessaire; & toutes ces voix réunies n'étaient rien au jugement des empereurs.

CH. XVII.

PIERRE DE LÉON, petit-fils d'un Juif très-opulent, fut élu par une faction; *Innocent II* le fut par une autre. Ce fut encore une guerre civile. Le fils du Juif, comme le plus riche, resta maître de Rome, & fut protégé par *Roger*, roi de Sicile, (comme nous l'avons vu au chap. XLI.) L'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

1130.

C'est ici un trait d'histoire qu'il ne faut pas négliger. Cet *Innocent II*, pour avoir le suffrage de l'empereur, lui cède, à lui & à ses enfans, l'usufruit de tous les domaines de la comtesse *Mathilde*, par un acte daté du 13

B 111

— Juin 1133. Enfin celui qu'on appelait **XXVII.** le pape Juif étant mort, après avoir siégé huit ans, *Innocent II* fut possesseur paisible; il y eut quelques années de trêve entre l'empire & le sacerdoce. L'enthousiasme des croisades, qui était alors dans sa force, entraînait ailleurs les esprits.

tour de la
rte, c'est-
re, des
en Italie. MAIS Rome ne fut pas tranquile. L'ancien amour de la liberté reproduit de temps en temps quelques racines. Plusieurs villes d'Italie avaient profité de ces troubles pour se mettre en républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avait les grands exemples de Gènes, de Venise, de Pise; & Rome se souvenait d'avoir été la ville des *Scipions*. Le peuple rétablit une cimbre de sénat, que les cardinaux avaient aboli. On créa un patrice au lieu de deux consuls. Le nouveau sénat signifia au pape *Lucius II*, que la souveraineté résidait dans le peuple Romain, & que l'évêque ne devait avoir soin que de l'Église.

144.

Ces sénateurs s'étant retranchés au capitole, le pape *Lucius* les assiégea en personne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en mourut quelques jours après.

EN ce temps *Arnaud de Brescia*, un de ces hommes à enthousiasme, dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchait de ville en ville contre les richesses immenses des ecclésiastiques & contre leur luxe. Il vint à Rome, où il trouva les esprits disposés à l'entendre. Il se flattait de réformer les papes, & de contribuer à rendre Rome libre. *Eugène III*, auparavant moine à Cîteaux & à Clervaux, était alors pontife. *St. Bernard* lui écrivait : "Gardez-vous des Romains ; ils sont odieux au ciel & à la terre, impies envers Dieu, féditieux entre eux, jaloux de leurs voisins, cruels envers les étrangers : ils n'aiment personne, & ne sont aimés de personne ; & voulant se faire craindre de tous, ils craignent tout le monde, &c. ". Si on comparait ces antithèses de *St. Bernard* avec la vie de tant de papes, on excuserait un peuple qui, portant le nom de Romain, cherchait à n'avoir point de maître.

Le pape *Eugène III* fut ramener ce peuple, accoutumé à tous les jougs. Le sénat subsista encore quelques années. Mais *Arnaud de Brescia*, pour fruit de ses sermons, fut brûlé à Rome sous

CH. XLVII.

Portrait de
Romains pa
s. Bernard.

Adrien IV. Destinée ordinaire des réformateurs qui ont plus d'indiscrétion que de puissance.

JE crois devoir observer que cet *Adrien IV*, né Anglais, était parvenu à ce faîte des grandeurs du plus vil état où les hommes puissent naître. Fils d'un mendiant, & mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez les moines de Valence en Dauphiné, il était enfin devenu pape.

ON n'a jamais que les sentimens de sa fortune présente. *Adrien IV* eut d'autant plus d'élévation dans l'esprit, qu'il était parvenu d'un état plus abject. L'Église Romaine a toujours eu cet avantage, de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance : & on peut même remarquer que, parmi les papes, ceux qui ont montré plus de hauteur, sont ceux qui naquirent dans la condition la plus vile. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité.

CHAPITRE XLVIII.

De Frédéric Barberousse. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté italique contre la puissance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre-humain.

RÉGNAIT alors en Allemagne Frédéric I, qu'on nomme communément Barberousse, élu après la mort de Conrad III son oncle, non-seulement par les seigneurs Allemans, mais aussi par les Lombards, qui donnèrent cette fois leur suffrage. Frédéric était un homme comparable à Othon & à Charlemagne. Il fallut aller prendre à Rome cette couronne impériale, que les papes donnaient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un vassal, & affligés d'avoir un maître. Cette situation toujours équivoque des papes, des empereurs, des Romains & des principales villes d'Italie, faisait répan-

CH. XLVIII.
1152.

— dre du sang à chaque couronnement
 ch. XLVIII. d'un *César*. La coutume était que, quand l'empereur s'approchait pour le faire couronner, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, l'Italie était en armes. L'empereur promettait qu'il n'attenterait ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du pape, des cardinaux & des magistrats : le pape de son côté faisait le même serment à l'empereur & à ses officiers. Telle était alors la confus-anarchie de l'Occident chrétien, que les deux premiers personnages de cette petite partie du monde, l'un se vantant d'être le successeur des *Césars*, l'autre le successeur de Jésus-Christ, & l'un devant donner l'onction sacrée à l'autre ;

Sermens réci-tous deux étaient obligés de jurer qu'ils proques des ne seraient point assassins pour le temps empereurs & papes de ne se de la cérémonie. Un chevalier armé de point faire toutes pièces fit ce serment au pontife assassiner. *Adrien IV*, au nom de l'empereur, & le pape fit son serment devant le chevalier.

Cérémonies Le couronnement ou exaltation des angulières. papes était accompagné alors de cérémonies aussi extraordinaires, & qui tenaient de la simplicité plus encore que de la barbarie. On posait d'abord le pape élu sur une chaise percée, appelée

Stercorarium, ensuite sur un siège de porphire, sur lequel on lui donnait deux clefs; de-là sur un troisième siège, où il recevait douze pierres de couleur. CH. XLVII
 Toutes ces coutumes que le temps avait introduites, ont été abolies par le temps. Quand l'empereur *Frédéric* eut fait son ferment, le pape *Adrien IV* vint le trouver à quelques milles de Rome.

Il était établi par le cérémonial romain, que l'empereur devait se prosterner devant le pape, lui baisser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du Saint-Père par la bride, l'espace de neuf pas romains. Ce n'était pas ainsi que les papes avaient reçu *Charlemagne*. L'empereur *Frédéric* trouva le cérémonial outrageant, & refusa de s'y soumettre. Alors tous les cardinaux s'enfuirent, comme si le prince, par un sacrilège, avait donné le signal d'une guerre civile. Mais la chancellerie romaine, qui tenait registre de tout, lui fit voir que ses prédécesseurs avaient rendu ces devoirs. Je ne sais si aucun autre empereur que *Lothaire II*, successeur de *Henri V*, avait mené le cheval du pape par la bride. La cérémonie de baisser les pieds, qui était d'usage,

ne révoltait point la fierté de Frédéric ;
s. XLVIII. & celle de la bride & de l'étrier l'indignait , parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux pretendus affronts , qu'il n'envisagea que comme de vaines marques d'humilité chrétienne , & que la cour de Rome regardait comme des preuves de sujéction.

Les députés du peuple Romain , devenus aussi plus hardis depuis que presque toutes les villes de l'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté , voulurent traiter de leur côté avec l'empereur ; mais ayant commencé leur harangue en disant : " Grand roi , nous vous avons fait citoyen & notre prince , d'étranger que vous étiez " : l'empereur , fatigué de tous côtés de tant d'orgueil , leur imposa silence , & leur dit en propres mots : " Rome n'est plus ce qu'elle a été ; il n'est pas vrai que vous m'ayez appelé & fait votre prince : Charlemagne & Othon vous ont conquis par la valeur : je suis votre maître par une possession légitime " . Il les renvoya ainsi , & fut inauguré hors des murs par le pape , qui lui mit le sceptre & l'épée en main & la couronne sur la tête.

ON savait si peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple Romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre pape. CH. XLVII. 1155. 18 Juin. Empite, bénifice à la collation du pape.

du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à *Frédéric* le bénéfice de l'Empire Romain, *beneficium Imperii Romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief à la lettre. Il fit de plus exposer en public à Rome un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

*Rex venit ante fores, jurans p̄fius urbis honores:
Post homo fit pape, sumit quo dante coronam.*

“ Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome, & devient le vassal du pape, qui lui donne la couronne ”.

FRÉDÉRIC étant à Besançon, (car ce que nous nommons la Franche-Comté, reste du royaume de Bourgogne, appartenait à *Frédéric* par son mariage) apprit

ces attentats , & s'en plaignit. Un cardinal ^{n. XLVIII.} président répondit : « F'h ! de qui tient-il donc l'Empire , s'il ne le tient du pape ? » *Othon* , comte Palatin , fut prêt de le percer de l'épée de l'Empire qu'il tenait à la main. Le cardinal s'enfuit , le pape négocia. Les Allemands tranchaient tout alors par le glaive , & la cour Romaine se sauvait par des équivoques.

<sup>des don-
nant des cou-
rantes , &
en ont
dut.</sup>

ROGER , vainqueur en Sicile des Musulmans , & au royaume de Naples des Chrétiens , avait , en baissant les pieds du pape *Urbain II* son prisonnier , obtenu de lui l'investiture , & avait fait modérer la redevance à six-cents *befans d'or* , ou *squifates* , monnoie qui vaut environ dix livres de France d'aujourd'hui. Le pape *Adrien* , en 1156 , assiégé par *Guillaume* , lui céda jusqu'à des prétentions ecclésiastiques. Il consentit qu'il n'y eût jamais dans l'isle de Sicile ni légation , ni appellation au saint-siège , que quand le roi le voudrait ainsi. C'est depuis ce temps que les rois de Sicile , seuls rois vassaux des papes , sont eux-mêmes d'autres papes dans cette île. Les pontifes de Rome , ainsi adorés & maltraités , ressemblaient , si on ose le dire , aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

ADRIEN IV se dédommageait avec les autres rois qui avaient besoin de lui. Il écrivait ainsi au roi d'Angleterre *Henri II*. " On ne doute pas , & vous le savez , que l'Irlande & toutes les îles qui ont reçu la loi , appartiennent à l'Église de Rome : or si vous voulez entrer dans cette île pour en chasser les vices , y faire observer les loix , & faire payer le denier de *S. Pierre* par an pour chaque maison , nous vous l'accordons avec plaisir ..

Si quelques réflexions me sont permises dans cet essai sur l'histoire de ce monde , je considère qu'il est bien étrangement gouverné. Un mendiant d'Angleterre , devenu évêque de Rome , donne de son autorité l'île d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les papes avaient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau , & *Adrien IV* avait envoyé au roi *Henri II* un anneau en signe de l'investiture de l'Irlande. Un roi qui eût donné un anneau en conférant une prébende , eût été sacrilège.

L'INTRÉPIDE activité de *Frédéric Barberousse* suffisait à peine pour subjuguer & les papes qui contestaient l'Empire , & Rome qui refusait le joug , &

Grandes actions de Barberousse.

Ch. XLVIII. toutes les villes d'Italie qui voulaient la liberté. Il fallait réprimer en même temps la Bohème qui l'inquiétait, les Polonais qui lui faisaient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue, fut érigée par lui en royaume tributaire. Il pacifia la Bohème, érigée déjà en royaume par *Henri IV*, en 1086. On dit que le roi de Danemarck reçut de lui l'investiture. Il s'assura de la fidélité des princes de l'Empire, en se rendant redoutable aux étrangers, & revola dans l'Italie, qui fondait sa liberté sur les embarras du monarque. Il la trouva toute en confusion, moins encore par ces efforts des villes pour leur liberté, que par cette fureur de parti, qui troublait, comme vous l'avez vu, toutes les élections des papes.

1160. APRÈS la mort d'*Adrien IV*, deux factions élisent en tumulte ceux qu'on nomme *Victor II* & *Alexandre III*. Il fallait bien que les alliés de l'empereur reconnaissent le même pape que lui, & que les rois jaloux de l'empereur reconnaissent l'autre. Le scandale de Rome était donc nécessairement le signal de la division de l'Europe. *Victor II* fut le pape de *Frédéric Barberousse*. L'Allemagne, la Bohème, la moitié de l'Italie

Schisme
à Rome.

lui adhérèrent. Le reste reconnut *Alé-*
xandre. Ce fut en l'honneur de cet *Alé-*
xandre que les Milanais, ennemis de
l'empereur, bâtirent Alexandrie. Les
partisans de *Frédéric* voulurent en vain
qu'on la nommât *Césarée*; mais le nom
du pape prévalut, & elle fut nommée
Alexandrie de la paille; surnom qui
fait sentir la différence de cette petite
ville, & des autres de ce nom, bâties
autrefois en l'honneur du véritable *Alé-*
xandre.

HEUREUX ce siècle, s'il n'eût produit
que de telles disputes! Mais les Alle-
mans voulaient toujours dominer en
Italie, & les Italiens voulaient être li-
bres. Ils avaient certes un droit plus
naturel à la liberté qu'un Alleman
n'en avait d'être leur maître.

LES Milanais donnent l'exemple. Les
bourgeois, devenus soldats, surpren-
nent vers Lodi les troupes de l'empereur
& les battent. S'ils avaient été secondés
par les autres villes, l'Italie prenait une
face nouvelle. Mais *Frédéric* rétablit son
armée. Il assiège Milan. Il condamne par
un édit les citoyens à la servitude, fait
raiser les murs & les maisons, & semer
du sel sur leurs ruines. C'était bien jus-
tifier les papes que d'en user ainsi. Bref-

CH. XLVII

Pape habi-
triomphe
Barberousse
guerrier.

1162.

cia, Plaisance, furent démantelées par
 le vainqueur. Les autres villes qui
 avaient aspiré à la liberté, perdirent
 leurs priviléges. Mais le pape *Alexan-
 dre*, qui les avait toutes excitées, re-
 vint à Rome après la mort de son rival.
 Il rapporta avec lui la guerre civile.
Frédéric fit élire un autre pape, &, ce-
 lui-ci mort, il en fit nommer encore
 un autre. Alors *Alexandre III* se réfu-
 gie en France, asyle naturel de tout pa-
 pe ennemi d'un empereur : mais le feu
 qu'il a allumé, reste dans toute sa force.
 Les villes d'Italie se liguent ensemble
 pour le maintien de leur liberté. Les Mi-
 lanais rebâtissent Milan malgré l'empe-
 reur. Le pape enfin en négociant fut plus
 fort que l'empereur en combattant. Il
 fallut que *Frédéric Barberousse* pliât.
 Venise eut l'honneur de la réconcilia-
 tion. L'empereur, le pape, une foule de
 princes & de cardinaux se rendirent
 dans cette ville, déjà maîtresse de la mer,
 & une des merveilles du monde. L'em-
 pereur y finit la querelle en reconnaî-
 sant le pape, en baissant ses pieds, & en
 tenant son étrier sur le rivage de la mer.
 Tout fut à l'avantage de l'Église. *Frédé-
 ric Barberousse* promit de restituer ce
 qui appartenait au Saint-Siège ; cepen-
117.

dant les terres de la comtesse *Mathilde* ne furent pas spécifiées. L'empereur fit une trêve de six ans avec les villes d'Italie. Milan qu'on rebâtissait, Pavie, Brescia, & tant d'autres remercièrent le pape de leur avoir rendu cette liberté précieuse pour laquelle elles combattaient; & le Saint-Père, pénétré d'une joie pure, s'écriait: « Dieu a voulu qu'un vieillard & qu'un prêtre triumphât, sans combattre, d'un empereur puissant & terrible ».

CH. XLVIII
1177.

Il est très-remarquable que dans ces longues dissensions le pape *Alexandre III*, qui avait fait souvent cette cérémonie d'excommunier l'empereur, n'alla jamais jusqu'à le déposer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non-seulement beaucoup de sagesse dans ce pape, mais une condamnation générale des excès de *Grégoire VII*?

APRÈS la pacification de l'Italie, Frédéric Barberousse partit pour les guerres des croisades, & mourut, pour s'être baigné dans le Cidrus, de la maladie dont *Alexandre le grand* avait échappé autrefois si difficilement, pour s'être jeté tout en sueur dans ce fleuve. Cette maladie était probablement une pleurésie.

1190.

FRÉDÉRIC fut de tous les empereurs **h. XLVIII.** celui qui porta le plus loin ses prétentions. Il avait fait décider à Bologne en 1158, par les docteurs en droit, que l'Empire du monde entier lui appartenait, & que l'opinion contraire était une hérésie. Ce qui était plus réel, c'est qu'à son couronnement à Rome, le sénat & le peuple lui prêtèrent serment de fidélité. Sernient devenu inutile, quand le pape *Alexandre III* triompha de lui dans le congrès de Venise. L'empereur de Constantinople, *Isaac l'Ange*, ne lui donnait que le titre d'avocat de l'Église romaine; & Rome fit tout le mal qu'elle put à son avocat.

POUR le pape *Alexandre*, il vécut encore quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux concile, que désormais, pour être élu pape canoniquement, il suffirait d'avoir les deux tiers des voix des seuls cardinaux. Mais cette règle ne put prévenir les schismes qui furent depuis causés par ce qu'on appelle en Italie *la rabbia papale*. L'élection d'un pape fut presque toujours accompagnée d'une guerre civile pendant plus de deux siècles.

CHAPITRE XLIX.

De l'empereur Henri VI, & de Rome.

LA querelle de Rome & de l'Empire, plus ou moins envenimée, subsistait toujours. On a écrit que *Henri VI*, fils de l'empereur *Frédéric Barbu-rouge*, ayant reçu, à genoux, la couronne impériale de *Célestin III*, ce pape, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, la fit tomber d'un coup de pied de la tête de l'empereur. Ce fait n'est pas vraisemblable; mais c'est assez qu'on l'ait cru pour faire voir jusqu'où l'animosité était poussée. Si le pape en eût usé ainsi, cette indécence n'eût été qu'un trait de faiblesse.

Ce couronnement de *Henri VI* présente un plus grand objet & de plus grands intérêts. Il voulait régner dans les deux Siciles; il se soumettait, quoi qu'empereur, à recevoir l'investiture du pape pour des États dont on avait fait d'abord hommage à l'Empire, & dont il se croyait, à la fois, le suzerain & le propriétaire. Il demande à être le

CH. XLIX.

1191.

Empereur
vassal du pa-
pe.

46 MŒURS ET ESPRIT

CH. XLIX. vassal-lige du pape , & le pape le refusa. Les Romains ne voulaient point de *Henri VI* pour voisin , ni Naples pour maître ; mais il le fut malgré eux. Il semble qu'il y ait des peuples faits pour servir toujours & pour attendre quel sera l'étranger qui voudra les subjuger. Il ne restait , de la race légitime des conquérans Normans , que la princesse *Constance* , fille du roi *Roger I* , mariée à *Henri VI. Tancrede* , bâtard de cette race , avait été reconnu roi par le peuple & par le Saint - Siège. Qui devait l'emporter , ou ce *Tancrede* qui avait le droit de l'élection ; ou *Henri* qui avoit le droit de sa femme ? Les armes devaient décider. En vain , après la mort de *Tancrede* , les deux Siciles proclamèrent son jeune fils : il fallait que *Henri* prévalût.

1193.
Empereur
Henri VI
très-cruel.

- 1194.

UNE des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre servit à ses conquêtes. L'intrépide roi d'Angleterre , *Richard cœur de lion* , en revenant de sa croisade , fait naufrage près de la Dalinatie ; il passe sur les terres d'un duc d'Autriche. Ce duc viole l'hospitalité , charge de fers le roi d'Angleterre , le vend à l'empereur *Henri VI* , comme les Arabes vendent leurs esclaves. *Henri*

en tire une grosse rançon, & avec cet argent va conquérir les deux Siciles ; il fait exhumier le corps du roi *Tancrède* ; &, par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire chez les Grisous. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère. Les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés & portés en Allemagne.

CH. XLIX.

Ainsi passèrent Naples & Sicile aux Allemands, après avoir été conquises par des Français. Ainsi vingt provinces ont été sous la domination de souverains que la nature a placés à trois-cents lieues d'elles : éternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une loi telle que la *Salique* ; loi qui serait encore plus utile à un petit État qu'à un grand. *Henri VI*, alors fut beaucoup plus puissant que *Frédéric Barberousse*. Presque despotique en Allemagne, souverain en Lombardie, à Naples, en Sicile, suzerain de Rome, tout tremblait sous lui. Sa cruauté le perdit ; sa propre femme *Constance*, dont il avait exterminé

48 MŒURS ET ESPRIT

la famille, conspira contre ce tyran, &
CR. XLIX. enfin, dit-on, le fit empoisonner.

1198.

A la mort de *Henri VI*, l'Empire d'Allemagne est divisé. La France ne l'était pas; c'est que les rois de France avaient été assez prudens, ou assez heureux, pour établir l'ordre de la succession. Mais ce titre d'Empire, que l'Allemagne affectait, servait à rendre la couronne élective. Tout évêque & tout grand seigneur donnait sa voix. Ce droit d'élire & d'être élu flattait l'ambition des princes, & fit quelquefois les malheurs de l'État.

1198.

LE jeune *Frédéric II*, fils de *Henri VI*, sortait du berceau. Une faction l'élut empereur, & donne à son oncle *Philippe* le titre de *roi des Romains*. Un autre parti couronne *Othon de Saxe*. Les papes tirèrent bien un autre fruit des divisions de l'Allemagne, que les empereurs n'avaient fait de celles d'Italie.

INNOCENT III, pape puis-
tut.

INNOCENT III, fils d'un gentilhomme d'Agnani près de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puissance temporelle, dont ses prédécesseurs avaient amassé les matériaux pendant quatre-cents ans. Excommunier *Philippe*, vouloir détrôner le jeune *Frédéric*, prétendre

dre exclue à jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette maison de *Souabe* si odieuse aux papes, se constituer juge des rois; c'était le style devenu ordinaire depuis *Grégoire VII*. Mais *Innocent III* ne s'en tint pas à ces formules. L'occasion était trop belle; il obtint ce qu'on appelle le patrimoine de *Saint-Pierre*, si long temps contesté. C'était une partie de l'héritage de la fameuse comtesse *Mathilde*.

LA Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnaissent le pape pour souverain. Il domina, en effet, d'une mer à l'autre. La république Romaine n'en avait pas tant conquis dans ses quatre premiers siècles; & ces pays ne lui valaient pas ce qu'ils valaient aux papes. *Innocent III* conquit même Rome: le nouveau sénat plia sous lui: il fut le sénat du pape, & non des Romains. Le titre de consul fut aboli. Les pontifes de Rome commencèrent alors à être rois en effet; & la religion les rendait, suivant les occurrences, les maîtres des rois. Mais cette grande puissance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'ÉTAIT un spectacle intéressant que ce qui se passait alors entre les chefs de *H. U. Tome III.*

CH. XLIX. l'Église, la France, l'Allemagne & l'Angleterre, Rome donnait toujours le mouvement à toutes les affaires de l'Europe. Vous avez vu les querelles du sacerdoce & de l'empire jusqu'au pape *Innocent III*, & jusqu'aux empereurs *Philippe*, *Henri* & *Othon*; pendant que *Fredéric II* était jeune encore. Il faut jeter les yeux sur la France & sur l'Angleterre, & sur les intérêts que ces royaumes avaient à démêler avec l'Allemagne,



CHAPITRE L.

État de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième siècle, jusqu'au règne de Saint Louis & de Jean sans terre, & de Henri III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape Innocent III joué les rois de France & d'Angleterre.

CH. L.
Gouverne-
ment féodal.

LE gouvernement féodal était en vigueur dans presque toute l'Europe, & les loix de la chevalerie par-tout, à peu-près, les mêmes. Il était, sur-tout, établi dans l'Empire, en France, en Angleterre, en Espagne, par les loix des fiefs, que si le seigneur d'un fief disait à son homme-lige: "Venez-vous-
» en avec moi, car je veux guerroyer
» le roi mon seigneur qui me dénie justice » ; l'homme-lige devait d'abord aller trouver le roi, & lui demander s'il était vrai qu'il eût refusé justice, à

C ij

ce seigneur. En cas de refus, l'homme-lige devait marcher contre le roi au service de ce seigneur, le nombre de jours prescrits, ou perdre son fief. Un tel règlement pouvait être intitulé, *Ordonnance pour faire la guerre civile*.

L'EMPEREUR, Frédéric Barberousse, abolit en 1158 cette loi établie par l'usage, & l'usage l'a conservée malgré lui dans l'Empire, toutes les fois que les grands vassaux ont été assez puissans pour faire la guerre à leur chef. Elle fut en vigueur en France jusqu'au temps de l'extinction de la maison de Bourgogne. Le gouvernement féodal fut bientôt placé en Angleterre à la liberté; il a cédé en Espagne au pouvoir absolu.

DANS les premiers temps de la race de Hugues, nommée, improprement, Capétienne, du sobriquet donné à ce roi, tous les petits vassaux combattaient contre les grands, & les rois avaient souvent les armes à la main contre les barons du duché de France. La race des anciens pirates Danois qui régnait en Normandie & en Angleterre, favorisait toujours ce désordre. C'est ce qui fit que Louis le Gros eut tant de peine à soumettre un sire de Couci, un baron de Corbeil, un sire de Montlhéry,

un sire du *village de Puiset*, un seigneur de *Baudouin*, de *Châteaufort* : on ne voit pas même qu'il ait osé & pu faire condamner à mort ces vassaux. Les choses sont bien changées en France.

CH. L.

L'ANGLETERRE, dès le temps de *Henri I*, fut gouvernée comme la France. On comptait en Angleterre, sous le roi *Étienne*, fils de *Henri I*, mille châteaux fortifiés. Les rois de France & d'Angleterre ne pouvaient rien alors sans le consentement & le secours de cette multitude de barons : & c'était, comme on l'a déjà vu, le règne de la confusion.

Le roi de France, *Louis le jeune*, ac- Louis le Jeune renonce à sa femme & des provinces.
quit un grand domaine par un mariage ; mais il le perdit par un divorce. *Éléonor*, sa femme, héritière de la Guienne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devait ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ces croisades illustres & malheureuses, elle se dédommagea des ennuis que lui causait, à ce qu'elle disait, un roi qu'elle traitait toujours de moine. Le roi fit casser son mariage sous prétexte de parenté. Ceux qui ont blâmé ce prince de ne pas retenir la dot en répudiant sa femme, ne songent pas qu'à lors un roi de France n'était pas assez puissant pour commettre une telle in-

C iiij

Q. L.

justice. Mais ce divorce est un des plus grands objets du droit public que les historiens auraient bien dû approfondir. Le mariage fut cassé à Beaugencé par un concile d'évêques de France, sur le vain prétexte qu'Éléonor était arrière-cousine de *Louis* : encore fallut-il que des seigneurs Gascons fissent serment que les deux époux étaient parentis, comme si on ne pouvait connaître que par un serment une telle vérité. Il n'est que trop certain que ce mariage était nul par les loix superstitieuses de ces temps d'ignorance. Si le mariage était nul, les deux princesses qui en étaient nées, étaient donc bastardes ; elles furent pourtant mariées en qualité de filles très-légitimes. Le mariage d'Éléonor leur mère fut donc toujours réputé valide, malgré la décision du concile. Ce concile ne prononça donc pas la nullité, mais la cassation, le divorce ; & dans ce procès de divorce, le roi se garda bien d'accuser sa femme d'adultère : ce fut, proprement, une répudiation en plein concile sur le plus frivole des motifs.

Il reste à savoir comment, selon la loi du christianisme, *Éléonore & Louis* pouvaient se remarier. Il est assez connu par *saint Matthieu* & par *saint Luc*,

qu'un homme ne peut ni se marier après avoir répudié sa femme, ni épouser une répudiée. Cette loi est émanée expressément de la bouche du Christ, & cependant elle n'a jamais été observée. Que de sujets d'excommunications, d'interdits, de troubles & de guerres, si les papes alors avaient voulu se mêler d'une pareille affaire, dans laquelle ils sont entrés tant de fois !

UN descendant du conquérant *Guillaume*, *Henri II*, depuis roi d'Angleterre, déjà maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, moins difficile que *Louis le jeune*, crut pouvoir, sans honte, épouser une femme galante, qui lui donnait la Guienne & le Poitou. Bientôt après, il fut roi d'Angleterre : & le roi de France en reçut l'hommage-lige, qu'il eût voulu rendre au roi Anglais pour tant d'États.

Le gouvernement féodal déplaisait également aux rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces rois s'y prirent presque de même, & presqu'en même temps, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le roi *Louis le jeune* donna des priviléges à toutes les villes de son do-

maine, à condition que chaque paroisse marcherait à l'armée, sous la bannière du saint de son église, comme les rois marchaient eux-mêmes sous la bannière de *saint Denis*. Plusieurs serfs, alors affranchis, devinrent citoyens; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs officiers municipaux, leurs échevins & leurs maires.

C'EST vers les années 1137 & 1138, qu'il faut fixer cette époque du rétablissement de ce gouvernement municipal des cités & des bourgs. *Henri II*, roi d'Angleterre, donna les mêmes priviléges à plusieurs villes pour en tirer de l'argent, avec lequel il pourrait lever des troupes.

Les empereurs en usèrent à-peu-près de même en Allemagne. Spire, par exemple, acheta en 1166 le droit de se choisir des bourguemaîtres, malgré l'évêque qui s'y opposa. La liberté, naturelle aux hommes, renaquit du besoin d'argent où étaient les princes. Mais cette liberté n'était qu'une moindre servitude en comparaison de ces villes d'Italie, qui alors s'érigèrent en républiques.

L'ITALIE citérieure se formait sur le

plan de l'ancienne Grèce. La plupart de ces grandes villes libres & confédérées semblaient devoir former une république respectable ; mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

CH. L.

Les papes avaient à négocier à la fois avec chacune de ces villes, avec le royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au pape.

Le roi *Louis le Jeune*, en 1142, ayant donné l'exclusion à un de ses sujets, nommé *Pierre le Châtre*, pour l'évêché de Bourges ; l'évêque, élu malgré lui, & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son évêché, de là suivit une guerre civile ; mais elle ne finit que par une négociation, en reconnaissant l'évêque, & en priant les papes de faire lever l'interdit.

Les rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles avec l'Église. Un des rois dont la mémoire est la plus respectée chez les Anglais, est *Henri I*, le troisième roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du Roi d'Angleterre qui nonce au droit de régner.

C

CH. L

couvre-feu, qui les gênait. Il fixa dans ses États les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre, & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les loix de *saint Edouard*, que son père, *Guillaume le conquérant*, avait abrogées. Enfin, pour mettre le clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de régale, qui lui donnait l'usufruit des bénéfices vacans : droit que les rois de France ont conservé.

nro. 3.

Il signa sur-tout une charte remplie de priviléges qu'il accordait à la nation : première origine des libertés d'Angleterre, tant acérées dans la suite. *Guillaume le conquérant*, son père, avait traité les Anglais en esclaves, qu'il ne craignait pas. Si *Henri* son fils les ménagea tant, c'est qu'il en avait besoin. Il était cadet, il ravissait le sceptre à son ainé *Robert*. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & tout maître qu'il était, il ne put empêcher son clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en défît, & qu'il se contentât de l'hommage que les évêques lui faisaient pour le temporel.

LA France était exempte de ces troubles ; la cérémonie de la croisette n'y avait pas lieu, & on ne peut attaquer tout le monde à la fois.

CH. I.

Il s'en fallait peu que les évêques Anglais ne fussent princes temporels dans leurs évêchés : du moins les plus grands vassaux de la couronne ne les surpassaient pas en grandeur & en richesses. Sous *Etienne*, successeur de *Henri I*, un évêque de Salisburi, nommé *Roger*, marié & vivant publiquement avec celle qu'il reconnaissait pour sa femme, fait la guerre au roi son frère ; & dans un de ses châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent : si ce sont des marcs, des demi-livres, c'est une somme exorbitante ; si ce sont des marques, c'est encore beaucoup dans un temps où l'espèce était si rare.

APRÈS ce règne d'*Etienne*, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenait une nouvelle face sous *Henri II*, qui réunissait la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou, la Gascogne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encore soumise. Tout y était tranquille, lorsque ce bonheur

Cvj

~~4. L.~~ fut troublé par la grande querelle du roi & de *Thomas Becquet*, qu'on appelle *saint Thomas de Cantorbéri*.

~~istoire de~~ *Thomas Becquet*, avocat élevé par le roi *Henri II* à la dignité de chancelier, & enfin à celle d'archevêque de Cantorbéri, primat d'Angleterre & légat du Saint-Siège, devint l'ennemi de la première personne de l'État, dès qu'il fut la seconde. Un prêtre commit un meurtre. Le primat ordonna qu'il serait seulement privé de son bénéfice. Le roi, indigné, lui reprocha qu'un laïque, en cas pareil, étant puni de mort, c'était inviter les ecclésiastiques au crime, que de proportionner si peu la peine au délit. L'archevêque soutint qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être puni de mort, & renvoya ses lettres de chancelier pour être entièrement indépendant. Le roi, dans un parlement, proposa qu'aucun évêque n'allât à Rome, qu'aucun sujet n'appellât au Saint-Siège, qu'aucun vassal & officier de la couronne ne fût excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du souverain; qu'enfin les crimes du clergé fussent soumis aux juges ordinaires. Tous les pairs séculiers passèrent ces proposi-

tions. *Thomas Becquer* les rejeta d'abord. Enfin il signa des loix si justes ; mais il s'accusa auprès du pape d'avoir trahi les droits de l'Église, & promit de n'avoir plus de telles complaisances.

Accusé devant les pairs d'avoir mal-versé pendant qu'il était chancelier, il refusa de répondre, sous prétexte qu'il était archevêque. Condamné à la prison comme séditieux, par les pairs ecclésiastiques & séculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver *Louis le jeune*, ennemi naturel du roi d'Angleterre. Quand il fut en France, il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de *Henri*. Il lui écrivait : *Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi ; mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel.* Il le menaçait dans sa lettre d'être changé en bête comme *Nabuchodonosor*, quoi qu'après tout il n'y eût pas un grand rapport entre *Nabuchodonosor* & *Henri II*.

Le roi d'Angleterre fit tout ce qu'il put pour engager l'archevêque à rentrer dans son devoir. Il prit dans un de ses voyages *Louis le jeune*, son seigneur suzerain, pour arbitre : « Que l'arche-

62 MEURS ET ESPRIT

— « vêque , dit-il à *Louis* en propres
L mots , agisse avec moi , comme le
» plus saint de ses prédécesseurs en a
» usé avec le moindre des miens , & je
» serai satisfait ». Il se fit une paix si-
mulée entre le roi & le prélat. *Becquet*
revint donc en Angleterre ; mais il n'y
revint que pour excommunier tous les
ecclésiastiques , évêques , chanoines ,
curés , qui s'étaient déclarés contre lui.
Ils se plaignirent au roi , qui était alors
en Normandie. Enfin *Henri II* , outré
de colère , s'écria : « Est-il possible
» qu'aucun de mes serviteurs ne me
» vengera de ce brouillon de prêtre » ?

Ces paroles , plus qu'indiscrètes ,
semblaient mettre le poignard à la main
de quiconque croirait le servir en assas-
sinant celui qui ne devait être puni que
par les loix.

— QUATRE de ses domestiques allèrent
à Kenterburi , que nous nommons
Cantorbéri ; ils assommèrent à coups
de massue l'archevêque , au pied de l'autel.
Ainsi un homme qu'on aurait pu
traiter de rebelle , devint un martyr ;
& le roi fut chargé de la honte & de
l'horreur de ce meurtre.

— L'HISTOIRE ne dit point quelle justice

on fit de ces quatre assassins : il semble
qu'on n'en ait fait que du roi.

S. CH. L.

ON a déjà vu comme *Adrien IV* Le pape donna à l'Irlande donna à *Henri II* la permission d'usurper l'Irlande. Le pape *Alexandre III*, successeur d'*Adrien IV*, confirma cette permission, à condition que le roi fît serment qu'il n'avait jamais commandé cet assassinat, & qu'il irait pieds nuds recevoir la discipline sur le tombeau de l'archevêque, par la main des chanoines. Il eût été bien grand de donner l'Irlande, si *Henri* avait eu le droit de s'en emparer, & le pape celui d'en disposer. Mais il était plus grand de forcer un roi puissant & coupable, à demander pardon de son crime.

LE roi alla donc conquérir l'Irlande : c'était un pays sauvage, qu'un comte de *Pembroke* avait déjà subjugué en partie avec douze cents hommes seulement. Ce comte de *Pembroke* voulait retenir sa conquête. *Henri II* plus fort que lui, & muni d'une bulle du pape, s'empara aisément de tout. Ce pays est toujours resté sous la domination de l'Angleterre, mais inculte, pauvre & inutile, jusqu'à ce qu'enfin, dans le dix-huitième siècle, l'agriculture, les manufactures,

1172

les arts, les sciences, tout s'y est perfectionné ; & l'Irlande, quoique subjuguée, est devenue une des plus florissantes provinces de l'Europe.

HENRI II, contre lequel ses enfans se révoltaient, accomplit sa pénitence après avoir subjugué l'Irlande. Il renonça solennellement à tous les droits de la monarchie qu'il avait soutenus contre *Becquet*. Les Anglais condamnent cette rénonciation, & même sa pénitence. Il ne devait certainement pas céder ses droits, mais il devait se repentir d'un assassinat ; l'intérêt du genre-humain demande un frein qui retienne les souverains, & qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion aurait pu être par une convention universelle dans la main des papes, comme nous l'avons déjà remarqué. Ces premiers pontifes, en ne se mêlant des querelles temporelles que pour les appaiser, en avertissant les rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme des images de Dieu sur la terre ; mais les hommes sont réduits à n'avoir pour

leur défense que les loix & les mœurs de leur pays : loix souvent méprisées, & mœurs souvent corrompues.

CH. L.

L'ANGLETERRE fut tranquille sous *Richard cœur de lion*, fils & successeur ^{Richard} _{cœur de lion} de *Henri II*. Il fut malheureux par les croisades : mais son pays ne le fut pas. *Richard* eut avec *Philippe-Auguste* quelques-unes de ces guerres inévitables entre un suzerain & un vassal puissant. Elles ne changèrent rien à la fortune de leurs États. Il faut regarder toutes les guerres pareilles entre les princes chrétiens, comme des temps de contagion, qui dépeuplent des provinces sans en changer les limites, les usages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres, c'est que *Richard* enleva à *Philippe-Auguste* son chartrier, qui le suivait partout ; il contenait un détail des revenus du prince, une liste de ses vassaux, un état des serfs & des affranchis. Le roi de France fut obligé de faire un nouveau chartrier, dans lequel ses droits furent plutôt augmentés que diminués.

UN autre fait digne d'attention, c'est ¹¹⁹⁴ la captivité d'un évêque de Beauvais,

— pris les armes à la main par le roi *Richard*. Le pape *Célestin III* redemande l'évêque portant les armes à l'évêque : " Vous devez me rendre mon fils ", écrivait-il à *Richard* : mais le roi, en envoyant au pape la cuirasse de l'évêque, lui répondit par les paroles de l'histoire de *Joseph* : " Connaissez-vous la tunique de votre fils ? "

Il faut observer encore à l'égard de cet évêque guerrier, que, si les loix des fiefs n'obligeaient pas les évêques à se battre, elles les obligaient pourtant d'amener leurs vassaux au rendez-vous des troupes.

PHILIPPE-AUGUSTE saisit le temporel des évêques d'Orléans & d'Autun, pour n'avoir pas rempli cet abus, devenu un devoir. Ces évêques condamnés commencèrent par mettre le royaume en interdit, & finirent par demander pardon.

Jean sans terre. Nous verrons dans les croisades les autres aventures de *Richard cœur de lion*. *Jean sans terre*, son frère, qui lui succéda, devait être le plus grand terrien de l'Europe ; car outre les domaines de son père, il eut encore la Bretagne, qu'il usurpa sur le prince *Artur* son neveu, à qui cette province



éétait échue par sa mère. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenait pas, il perdit tout ce qu'il avait, & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais rois. Il commença par s'emparer de la Bretagne, qui appartenait à son neveu *Artur*. Il le prit dans un combat, il le fit enfermer dans la tour de Rouen, sans qu'on ait jamais pu savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa avec raison le roi *Jean* de la mort de son neveu.

CH. L.

HEUREUSEMENT, pour l'instruction de tous les rois, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les loix féodales, qui, d'ailleurs, faisaient naître tant de désordres, furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La comtesse de Bretagne, mère d'*Artur*, fit présenter à la cour des pairs de France une requête, signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergents-d'armes. Le roi, accusé, envoya un évêque demander à *Philippe-Auguste* un sauf-conduit. Qu'il vienne, dit le roi ; il le peut. Y aura-t-il sûreté pour le retour ? demande l'évêque. Oui, si le jugement des

Les pairs de France sont l'procès au roi d'Angleterre qui sont ces pairs.

CH. L.
2203.

pairs le permet , répondit le roi. L'accusé n'ayant point comparu , les pairs de France le condamnèrent à mort , & déclarèrent toutes ses terres situées en France , acquises & confisquées au roi. Mais , qui étaient ces pairs qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort ? Ce n'étaient point les ecclésiastiques , lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eût alors à Paris un comte de Toulouse , & jamais on ne vit aucun acte de pairs signé par ces comtes. *Baudouin IX* , comte de Flandres , était alors à Constantinople , où il briguait les débris de l'Empire d'Orient. Le comte de Champagne était mort , & la succession était disputée. C'était l'accusé lui-même qui était duc de Guienne & de Normandie. L'assemblée des pairs fut composée des hauts barons , relevans immédiatement de la couronne. C'est un point très-important que nos historiens auraient dû examiner , au lieu de ranger , à leur gré , des armées en bataille , & de s'appesantir sur les sièges de quelques châteaux qui n'existent plus.

ON ne peut doutter que l'assemblée des pairs barons Français , qui condam-

na le roi d'Angleterre, ne fut celle-là même qui était convoquée alors à Me-
lun pour régler les loix féodales, *Stabi-
limentum feudorum. Eudes*, duc de Bourgogne, y présidait sous le roi *Phi-
lippe-Auguste*. On voit encore au bas des chartes de cette assemblée, les noms d'*Hervé*, comte de *Nevers*; de *Renaud*, comte de *Boulogne*; de *Gaucher*, comte de *Saint-Paul*; de *Gui de Dampierre*. Et, ce qui est très-remarquable, on n'y trouve aucun grand officier de la couronne,

PHILIPPE se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il paraît que le roi *Jean* était du naturel des rois tyrans & lâches. Il se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & se retira en Angleterre, où il était hâï & méprisé. Il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la nation Anglaise, indignée de voir son roi condamné en France; mais les barons d'Angleterre se laissèrent bientôt de donner de l'argent à un roi qui n'en savait pas user. Pour comble de malheur, *Jean* se brouilla avec la cour de Rome pour un archevêque de *Cantorbéri*, que le pape voulait nom-

mer, de son autorité, malgré les loix.

CH. L. *INNOCENT III*, cet homme sous
^{1212.} Innocent III lequel le Saint-Siége fut si formidable,
 met l'Angleterre en interdit, & défense
 terre en in- dit à tous les sujets de *Jean* de lui obéir.
 terdit, & la donne au roi *Cette foudre ecclésiastique* était en effet
 de France. terrible, parce que le pape la remettait
 entre les mains de *Philippe-Auguste*,
 auquel il transféra le royaume d'Angle-
 terre en héritage perpétuel, l'assurant
 de la rémission de tous ses péchés, s'il
 réussissait à s'emparer de ce royaume.
 Il accorda même pour ce sujet les mê-
 mes indulgences qu'à ceux qui allaient
 à la terre-sainte. Le roi de France ne
 publia pas alors qu'il n'appartenait pas
 au pape de donner des couronnes. Lui-
 même avait été excommunié quelques
 années auparavant, en 1199, & son
 royaume avait aussi été mis en interdit
 par ce même pape *Innocent III*, parce
 qu'il avait voulu changer de femme. Il
 avait déclaré alors les censures de Ro-
 me insolentes & abusives. Il avait saisi
 le temporel de tout évêque & de tout
 prêtre assez mauvais Français pour obéir
 au pape. Il pensa tout différemment,
 quand il se vit l'exécuteur d'une bulle
 qui lui donnait l'Angleterre. Alors il ré-

prit sa femme, dont le divorce lui avait attiré tant d'excommunications, & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire construire dix-sept cents vaisseaux, (c'est-à-dire, mille sept cents grandes barques,) & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. La haine qu'on portait en Angleterre au roi *Jean*, valait au roi *Philippe-Auguste* encore une autre armée. *Philippe-Auguste* était prêt à partir; & *Jean*, de son côté, faisait un dernier effort pour le recevoir. Tout hâï qu'il était d'une partie de la nation, l'éternelle émulation des Anglais contre la France, l'indignation contre le procédé du pape, les prérogatives de la couronne toujours puissantes, lui donnèrent enfin pour quelques semaines une armée de près de soixante mille hommes, à la tête de laquelle il s'avanza jusqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avait jugé en France, & qui devait le détrôner en Angleterre.

L'EUROPE s'attendait donc à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque le pape les jouta tous deux, & prit adroitement pour lui ce qu'il avait donné à *Philippe*, un sous-diacre, son do-

Ch. L. mestique, nommé *Pandolfe*, légat en France & en Angleterre, consumma cette singulière négociation. Il passa à Douvres, sous prétexte de négocier avec les barons en faveur du roi de France. Il voit le roi *Jean* : « Vous êtes perdu, lui dit-il : l'armée Française va mettre à la voile, la vôtre va vous abandonner : vous n'avez qu'une ressource, c'est de vous en rapporter entièrement au Saint-Siège ». *Jean* y consentit, en fit serment, & seize barons jurèrent la même chose sur l'âme du roi. Étrange serment, qui les obligeait à faire ce qu'ils ne savaient pas qu'on leur proposerait. L'artificieux Italien intimida tellement le prince, disposa si bien les barons, qu'enfin le 15 mai 1213, dans la maison des chevaliers du Temple au faubourg de Douvres, le roi à genoux, mettant ses mains entre celles du légat, prononça ces paroles :

Angleterre. « Moi *Jean*, par la grace de Dieu, édée solemnellement au pape. « roi d'Angleterre, & seigneur d'Irlande, nie, pour l'expiation de mes péchés, & de ma pure volonté, & de l'avis de mes barons, je donne à l'Église de Rome, au pape *Innocent* & à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre &

» & d'Irlande, avec tous leurs droits : je
 » les tiendrai , comme vassal , du pape :
 » je serai fidèle à Dieu , à l'Église ro-
 » maine , au pape mon seigneur & à
 » ses successeurs légitimement élus. Je
 » m'oblige de lui payer une redevance
 » de mille marcs d'argent par an , sa-
 » voir sept-cents pour le royaume d'An-
 » gleterre , & trois - cents pour l'Hi-
 » bernie ».

CH. L

ALORS on mit de l'argent entre les mains du légat comme premier paiement de la redevance. On lui remit la couronne & le sceptre. Le diacre Italien foula l'argent aux pieds , & garda la couronne & le sceptre cinq jours. Il rendit ensuite ces ornemens au roi , comme un bienfait du pape leur commun maître.

PHILIPPE-AUGUSTE n'attendait à Boulogne que le retour du légat pour se mettre en mer. Le légat revient à lui pour lui apprendre qu'il ne lui est plus permis d'attaquer l'Angleterre , devenue fief de l'Église romaine , & que le roi Jean est sous la protection de Rome.

LE présent que le pape avait fait de l'Angleterre à Philippe , pouvait alors lui devenir funeste. Un autre excom-

H. U. Tome III.

D

CH. L.

munié, neveu du roi *Jean*, s'était lié avec lui pour s'opposer à la France, qui devenait trop à craindre. Cet excommunié était l'empereur *Othon IV*, qui disputait à la fois l'Empire au jeune *Frédéric II*, fils de *Henri VI*, & l'Italie au pape. C'est le seul empereur d'Allemagne qui ait jamais donné une bataille en personne contre un roi de France.



CHAPITRE LI.

*D'Othon IV & de Philippe-Auguste ;
au treizième siècle. De la bataille de
Bouvines. De l'Angleterre & de la
France , jusqu'à la mort de Louis
VIII , père de saint Louis. Puissance
singulière de la cour de Rome : pénit-
tence plus singulière de Louis VIII ,
&c.*

CH. LI.

QUOIQU' le système de la balance de l'Europe n'ait été développé que dans les derniers temps , cependant il paraît qu'on s'est réuni toujours autant qu'on a pu contre les puissances prépondérantes. L'Allemagne , l'Angleterre & les Pays-Bas armèrent contre *Philippe-Auguste* , ainsi que nous les avons vu se réunir contre *Louis XIV*. *Ferrand* , comte de Flandres , se joignit à l'empereur *Othon IV*. Il était vassal de *Philippe* ; mais c'était par cette raison même qu'il se déclara contre lui aussi bien que le comte de Boulogne. Ainsi *Philippe* , pour avoir voulu accepter le présent du pape , se mit au point d'être

D ij

opprimé. Sa fortune & son courage le firent sortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais mérité un roi de France.

ENTRE Lille & Tournai, est un petit village nommé Bouvines, près duquel *Othon IV*, à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de cent mille combattants, vint attaquer le roi, qui n'en avait guères que la moitié. On commençait alors à se servir d'arbalètes. Cette arme était en usage à la fin du douzième siècle. Mais ce qui décidait d'une journée, c'était cette pesante cavalerie toute couverte de fer. L'armure complète du chevalier était une prérogative d'honneur, à laquelle les écuyers ne pouvaient prétendre ; il ne leur était pas permis d'être invulnérables. Tout ce qu'un chevalier avait à craindre, était d'être blessé au visage quand il levait la visière de son casque ; ou dans le flanc au défaut de la cuirasse, quand il était abattu & qu'on avait levé sa chemise de mailles ; enfin sous les aisselles, quand il levait le bras.

Il y avait encore des troupes de cavalerie, tirées du corps des communes, moins bien armées que les chevaliers. Pour l'infanterie, elle portait des armes

défensives à son gré, & les offensives étaient l'épée, la flèche, la massue, la fronde.

CH. LI

Ce fut un évêque qui rangea en bataille l'armée de *Philippe-Auguste* : il Armée du r^e commandée par un évi s'appelait *Guérin*, & venait d'être nommé à l'évêché de Senlis. Cet évêque de Beauvais, si long-temps prisonnier du roi *Richard d'Angleterre*, se trouva aussi à cette bataille. Il s'y servit toujours d'une malfuse, disant qu'il ferait irrégulier, s'il versait le sang humain. On ne sait point comment l'empereur & le roi disposèrent leurs troupes. *Philippe*, avant le combat, fit chanter le psaume, *Exsurgat Deus, & dissipentur inimici ejus* : comme si *Othon* avait combattu contre Dieu. Auparavant les Français chantaient des vers en l'honneur de *Charlemagne* & de *Roland*. L'étendart impérial d'*Othon* était sur quatre roues. C'était une longue perche qui portait un dragon de bois peint, & sur le dragon s'élevait un aigle de bois doré. L'étendart royal de France était un bâton doré avec un drapeau de soie blanche semé de fleurs de lys : ce qui n'avait été long-temps qu'une imagination de peintre, commençait à servir d'armoires aux rois de France.

D iiij

D'anciennes couronnes des rois Lombards, dont on voit des estampes fidèles dans *Muratori*, sont surmontées de cet ornement, qui n'est autre chose que le fer d'une lance lié avec deux autres fers recourbés.

OUTRE l'étendart royal, *Philippe-Auguste* fit porter l'oriflamme de *saint Denis*. Lorsque le roi était en danger, on haussait ou baissait l'un ou l'autre de ces étendarts. Chaque chevalier avait aussi le sien, & les grands chevaliers faisaient porter un autre drapeau qu'on nommait bannière. Ce terme de bannière, si honorable, était pourtant commun aux drapeaux de l'infanterie, presque toute composée de serfs. Le cri de guerre des Français était, *Mon joye saint Denis*. Le cri des Allemands était, *Kyrie eleison*.

UNE preuve que les chevaliers bien armés ne couraient guères d'autre risque que d'être démontés, & n'étaient blessés que par un très-grand hazard, c'est que le roi *Philippe-Auguste*, renversé de son cheval, fut long-temps entouré d'ennemis, & reçut des coups de toute espèce d'armes sans verser une goutte de sang.

ON raconte même qu'étant couché

par terre, un soldat Allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, & n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille, sinon *Guillaume de Longchamp*, qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil, adressé par la visière de son casque.

ON compte du côté des Allemands vingt-cinq chevaliers bannerets, & sept comtes de l'Empire prisonniers, mais aucun de blessé.

L'EMPEREUR *Othon* perdit la bataille. On tua, dit-on, trente mille Allemands, nombre probablement exagéré. On ne voit pas que le roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne, après la victoire de Bouvines; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux.

CELUI qui perdit le plus à cette bataille, fut *Jean d'Angleterre*, dont l'empereur *Othon* semblait la dernière ressource. Cet empereur mourut bientôt après en 1218, comme un pénitent. Il se faisait, dit-on, fouler aux pieds de ses garçons de cuisine & fouetter par des moines, selon l'opinion des princes de ce temps-là, qui pensaient expier par quelques coups de discipline

CH. LI.
Un seul che-
valier tué
dans la ba-
taille.

le sang de tant de milliers d'hommes.

CH. LI.

Il n'est point vrai, comme tant d'auteurs l'ont écrit, que *Philippe* reçut, le jour de la bataille de Bouvines, la nouvelle d'une autre bataille gagnée par son fils *Louis VIII*, contre le roi *Jean*. Au contraire, *Jean* avait eu quelque succès en Poitou. Mais destitué du secours de ses alliés, il fit une trêve avec *Philippe*. Il en avait besoin. Ses propres sujets d'Angleterre devenaient ses plus grands ennemis. Il était méprisé, parce qu'il s'était fait vassal de Rome. Les barons le forcèrent de signer cette fameuse charte, qu'on appelle la *Charte des libertés d'Angleterre*.

1215.

Grande charte.

LE roi *Jean* se crut plus lésé en laissant par cette charte à ses sujets les droits les plus naturels, qu'il ne s'était cru dégradé en se faisant sujet de Rome; il se plaignit de cette charte, comme du plus grand affront fait à sa dignité: cependant qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'autorité royale? Qu'à la mort d'un comte, son fils majeur, pour entrer en possession du fief, paiera au roi cent marcs d'argent, & un baron cent schelings; qu'aucun bailli du roi ne pourra prendre les chevaux des paysans, qu'en payant cinq sous par jour par



cheval. Qu'on parcoure toute la charte, on trouvera seulement que les droits du genre-humain n'y ont pas été assez défendus. On verra que les communes, qui portaient le plus grand fardeau, & qui rendaient les plus grands services, n'avaient nulle part à ce gouvernement, qui ne pouvait fleurir sans elles. Cependant *Jean* se plaignit; il demanda justice au pape, son nouveau souverain.

CH. LI.

Ce pape, *Innocent III*, qui avait excommunié le roi, excomminua alors les pairs d'Angleterre. Les pairs outrés font ce qu'avait fait ce même pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. *Philippe-Auguste*, vainqueur de l'Allemagne, possesseur de presque tous les États de *Jean* en France, appelé au royaume d'Angleterre, se conduisit en grand politique. Il engagea les Anglais à demander son fils *Louis* pour roi. Alors les légats de Rome vinrent lui représenter en vain que *Jean* était feudataire du Saint-Siège. *Louis*, de concert avec son père, lui parle ainsi en présence du légat: " Monsieur, suis vous
" tre homme - lige pour li fiefs que
" m'avez ballez en France; mais ne vos
" appartient de décider du fait du

D v.

Ex. LI.

„ royaume d'Angleterre : & si le faites,
„ me pourvoirai devant mes pairs ..

Louis VIII APRÈS avoir parlé ainsi, il partit pour
va conquérir l'Angleterre, malgré les défenses publi-
1216. ques de son père, qui le secourait en
secret d'hommes & d'argent. *Innocent III*
excommunia en vain le père & le fils.
Les évêques de France déclarèrent nulle
l'excommunication du père. Remar-
quons pourtant qu'ils n'osèrent infirmer
celle de *Louis* : c'est-à-dire, qu'ils
avouaient que les papes avaient le droit
d'excommunier les princes. Ils ne pou-
vaient disputer ce droit aux papes,
puisque'ils se l'arrogeaient eux-mêmes ;
mais ils se réservaient encore celui de
décider si l'excommunication du pape
était juste ou injuste. Les princes étaient
alors bien malheureux, exposés sans
cessé à l'excommunication chez eux &
à Rome : mais les peuples étaient plus
malheureux encore : l'anathème retom-
bait toujours sur eux, & la guerre les
dépouillait.

Le fils de *Philippe-Auguste* fut re-
connu roi solennellement dans Lon-
dres. Il ne laissa pas d'envoyer des am-
bassadeurs plaider sa cause devant le
pape. Ce pontife jouissait de l'honneur
qu'avait autrefois le sénat romain, d'ê-

tre juge des rois. Il mourut avant de rendre son arrêt définitif.

CH. LI.
1216.

JEAN sans terre, errant de ville en ville dans son pays, mourut dans le même temps, abandonné de tout le monde, dans un bourg de la province de Norfolck. Un pair de France avait autrefois conquis l'Angleterre, & l'avait gardée : un roi de France ne la garda pas.

LOUIS VIII, après la mort de *Jean d'Angleterre*, du vivant même de *Philippe-Auguste*, fut obligé de sortir de ce même pays, qui l'avait demandé pour roi ; &, au lieu de défendre sa conquête, il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgéait alors en exécution des sentences de Rome.

Il ne régna qu'une seule année en Angleterre : les Anglais le forcèrent de rendre à leur roi *Henri III*, dont ils n'étaient pas encore mécontents, le trône qu'ils avaient ôté à *Jean*, père de ce *Henri III*. Ainsi *Louis* ne fut que l'instrument dont ils s'étaient servis pour se venger de leur monarque. Le légat de Rome, qui était à Londres, régla en maître les conditions auxquelles *Louis* sortit d'Angleterre. Ce légat l'ayant excommunié pour avoir osé régner à Londres, & ses chapeaux foulées.

D vj

dres malgré le pape , lui imposa pour pénitence , de payer à Rome le dixième de deux années de ses revenus. Ses officiers furent taxés au vingtième , & les chapelains qui l'avaient accompagné furent obligés d'aller demander à Rome leur absolution. Ils firent le voyage ; on leur ordonna d'aller se présenter dans Paris à la porte de la cathédrale , aux quatre grandes fêtes , nuds pieds & en chemise , tenant en main des verges , dont les chanoines devaient les fouetter. Une partie de ces pénitences fut , dit-on , accomplie.

CETTE scène incroyable se passait pourtant sous un roi habile & courageux , sous *Philippe-Auguste* , qui souffrait cette humiliation de son fils & de sa nation. Le vainqueur de Bouvines ne finit pas glorieusement sa carrière illustre. Il avait augmenté son royaume de la Normandie , du Maine , du Poitou ; le reste des biens appartenans à l'Angleterre était encore défendu par beaucoup de seigneurs.

Du temps de *Louis VIII* , une partie de la Guienne était Française , l'autre était Anglaise. Il n'y eut alors rien de grand ni de décisif.

1225, mérite seulement quelque attention. Il lègue cent sous à chacune des deux mille léproseries de son royaume. Les Chrétiens, pour fruit de leurs croisades, ne remportèrent enfin que la lèpre. Il faut que le peu d'usage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproserie n'était pas donné indifféremment aux autres hôpitaux; car on voit par le même testament, que le roi lègue cent livres de compte à deux-cents hôtels-Dieu. Le legs que fit *Louis VIII* de trente mille livres une fois payées à son épouse, la célèbre reine de Castille, revenait à cinq cent quarante mille livres d'aujourd'hui. J'insiste souvent sur ces prix des monnaies: c'est, me semble, le pouls d'un état, & une manière assez sûre de reconnaître ses forces. Par exemple, il est clair que *Philippe-Auguste* fut le plus puissant prince de son temps, si, indépendamment des piergeries qu'il laissa, les sommes spécifiées dans son testament montent à près de neuf cent mille marcs de huit onces, qui valent à présent quarante-cinq millions, à cinquante livres de compte le marc. Mais il faut qu'il y ait quelque erreur de calcul dans

ce testament : il n'est point du tout vraisemblable qu'un roi de France , qui n'avait de revenu que celui de ses domaines particuliers , ait pu laisser alors une somme si considérable. La puissance de tous les rois de l'Europe consistait alors à voir marcher un grand nombre de vassaux sous leurs ordres , & non à posséder assez de trésors pour les asservir.

Conte ridicu-
le d'une fille.

C'EST ici le lieu de relever un étrange conte que font tous nos historiens. Ils disent que , *Louis VIII* étant au lit de la mort , les médecins jugèrent qu'il n'y avait d'autre remède pour lui que l'usage des femmes ; qu'ils mirent dans son lit une jeune fille , mais que le roi la chassa , aimant mieux mourir , disent-ils , que de commettre un péché mortel. Le père *Daniel* , dans son histoire de France , a fait graver cette aventure à la tête de la vie de *Louis VIII* , comme le plus bel exploit de ce prince.

CETTE fable a été appliquée à plusieurs autres monarques. Elle n'est , comme tous les autres contes de ces temps-là , que le fruit de l'ignorance. Mais on devrait savoir aujourd'hui que la jouissance d'une fille n'est point un remède pour un malade ; & après tout , si *Louis*

VIII n'avait pu réchapper que par cet
expédition, il avait *Blanche* sa femme,
qui était fort belle, & en état de lui sau-
ver la vie. Le père *Daniel* prétend donc
que *Louis VIII* mourut glorieusement,
en ne satisfaisant pas la nature, & en
combattant les hérétiques. Il est vrai
qu'avant sa mort, il alla en Languedoc
pour s'emparer d'une partie du comté
de Toulouse, que le jeune *Amauri*,
comte de *Montfort*, fils de l'usurpa-
teur, lui vendit. Mais acheter un pays
d'un homme, à qui ce pays n'appar-
tient pas, est-ce là combattre pour la
foi? Un esprit juste, en lisant l'histoire,
n'est presque occupé qu'à la réfuter.

CH. L.



C H A P I T R E L I I.

De l'empereur Frédéric II, de ses querelles avec les papes, & de l'Empire Allemand. Des accusations contre Frédéric II. Du livre de tribus Impostoribus. Du concile général de Lyon, &c.

CH. LII. **V**ERS le commencement du treizième siècle, tandis que *Philippe-Auguste* régnait encore ; que *Jean sans terre* était dépouillé par *Louis VIII* ; qu'après la mort de *Jean* & de *Philippe-Auguste*, *Louis VIII*, chassé d'Angleterre, régnait en France, & laissait l'Angleterre à *Henri III* ; dans ces temps, dis-je, les croisades, les persécutions contre les Albigeois, épuisaient toujours l'Europe. L'empereur *Frédéric II* faisait saigner les plaies mal fermées de l'Allemagne & de l'Italie. La querelle de la couronne impériale & de la mitre de Rome, les factions des *Guelfes* & des *Gibelins*, les haines des Allemands & des Italiens, troublaient le monde plus que jamais.

Frédéric II, fils de *Henri VI*, & né

veu de *Philippe*, jouissait de l'Empire qu'*Othon IV*, son compétiteur, avait abandonné avant de mourir. Les empereurs étaient alors bien plus puissans que les rois de France; car, outre la Souabe & les grandes terres que *Frédéric* possédait en Allemagne, il avait aussi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenait par cette longue possession des empereurs; mais Droit de vo cette liberté, dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, respectait peu la possession des *Césars* Allemands. C'était en Allemagne un temps d'anarchie & de brigandage, qui dura long-temps. Ce brigandage s'était tellement accrû, que les seigneurs comptaient parmi leurs droits, celui d'être voleurs de grand chemin dans leurs territoires, & de faire de la fausse monnoie. *Frédéric* II les contraignit dans la diète d'*Egra*, en 1219, de faire serment de ne plus exercer de pareils droits; & pour leur donner l'exemple, il renonça à celui que ses prédecesseurs s'étaient attribué, de s'emparer de toute la dépouille des évêques à leur décès. Cette rapine était alors autorisée par-tout, & même en Angleterre.

Les usages les plus ridicules & les

h. LII. it de cuiſ- plus barbares étaient alors établis. Les seigneurs avaient imaginé le droit de cuiffage, de markette, de prélibation; c'était celui de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées leurs vassales roturières. Des évêques, des abbés eurent ce droit en qualité de hauts barons; & quelques-uns se sont fait payer au dernier siècle par leurs sujets, la renonciation à ce droit étrange, qui s'étendit en Écosse, en Lombardie, en Allemagne & dans les provinces de France. Voilà les mœurs qui régnaient dans le temps des croisades.

L'ITALIE était moins barbare, mais n'était pas moins malheureuse. La querelle de l'empire & du sacerdoce avait produit les factions *Guelfe* & *Gibeline*, qui divisaient les villes & les familles.

MILAN, Brescia, Mantoue, Vicence, Padoue, Trévize, Ferrare, & presque toutes les villes de la Romagne, sous la protection du pape, étaient liguées entr'elles contre l'empereur.

Il avait pour lui Crémone, Bergame, Modène, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres villes étaient partagées entre les factions *Guelfe* & *Gibeline*. L'Italie étoit le théâtre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles,

qui , en aiguisant les esprits & les cou-
rages , n'accoutumaient que trop les
nouveaux potentats Italiens à l'assassi-
nat & à l'empoisonnement.

CH. LII.

FRÉDÉRIC *II* était né en Italie. Il aimait ce climat agréable , & ne pouvait souffrir ni le pays , ni les mœurs de l'Allemagne , dont il fut absent quinze années entières. Il paraît évident que son grand dessein était d'établir en Italie le trône des nouveaux *Césars*. Cela seul eût pu changer la face de l'Europe. C'est le nœud secret de toutes les quelles qu'il eut avec les papes. Il emploia tour-à-tour la souplesse & la violence , & le Saint-Siège le combattit avec les mêmes armes.

HONORIUS *III* & Grégoire *IX* ne peuvent d'abord lui résister qu'en l'éloignant , & en l'envoyant faire la guerre dans la Terre-sainte. Tel était le préjugé du temps , que l'empereur fut obligé de se vouer à cette entreprise , de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien. Il fit le vœu par politique ; & par politique , il différa le voyage.

1228.

GRÉGOIRE *IX* l'excommunie selon l'usage ordinaire. Frédéric part ; & tandis qu'il fait une croisade à Jérusalem ,

— le pape en fait une contre lui dans
n. LII. Rome. Il revient, après avoir négocié
avec les soudans, se battre contre le
Saint-Siège. Il trouve dans le territoire
de Capoue son propre beau-père *Jean de Brienne*, roi titulaire de Jérusalem,
à la tête des soldats du pontife, qui
portaient le signe des deux clefs sur
l'épaule. Les gibelins de l'empereur por-
taient le signe de la croix, & les croix
mirent bientôt les clefs en fuite.

135. IL ne restait guère alors d'autre res-
source à *Grégoire IX*, que de soulever
Henri, roi des Romains, fils de *Frédé-
ric II*, contre son père, ainsi que *Gré-
goire VII*, *Urbain II* & *Pascal II*,
avaient armé les enfans de *Henri IV*.
Mais *Frédéric*, plus heureux que *Hen-
ri IV*, se saisit de son fils rebelle, le
dépose dans la célèbre diète de Mayen-
ce, & le condamne à une prison per-
pétuelle.

IL était plus aisé à *Frédéric II* de
faire condamner son fils dans une diète
d'Allemagne, que d'obtenir de l'argent
& des troupes de cette diète pour aller
subjuguer l'Italie. Il eut toujours assez
de forces pour l'ensanglanter, & jamais
assez pour l'asservir. Les *Guelfes*, ces
partisans de la papauté, & encore plus

de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des *Gibelins*, partisans de l'Empire.

CH. LIL.

LA Sardaigne était encore un sujet de guerre entre l'empire & le sacerdoce, & par conséquent d'excommunications. L'empereur s'empara en 1238 de presque toute l'île. Alors *Grégoire IX* accusa publiquement *Frédéric II* d'incrédulité. « Nous avons des preuves, » dit-il, dans sa lettre circulaire du ^{Prétendu 1^{re} des tro} premier juillet 1239, qu'il dit publiquement, que l'Univers a été trompé par trois imposteurs, *MOYSE*, *JÉSUS-CHRIST*, & *MAHOMET*. Mais il place *JÉSUS-CHRIST* fort au-dessous des autres; car il dit: Ils ont vécu pleins de gloire, & l'autre n'a été qu'un homme de la lie du peuple, qui prêchait à ses pareils. L'empereur, ajoute-t-il, soutient qu'un Dieu unique & créateur ne peut être né d'une femme, & sur-tout d'une vierge. C'est sur cette lettre du pape *Grégoire IX* qu'on crut dès ce temps-là qu'il y avait un livre intitulé, *de tribus impostoribus*: on a cherché ce livre de siècle en siècle, & on ne l'a jamais trouvé.

Ces accusations qui n'avaient rien

de commun avec la Sardaigne, n'entraient pas que l'empereur ne la gardât : les divisions entre *Frédéric* & le Saint-Siège n'eurent jamais la religion pour objet ; & cependant les papes l'excommuniaient, publiaient contre lui des croisades, & le déposaient. Un cardinal nommé *Jacques*, évêque de Palestine, apporta en France au jeune *Louis IX* des lettres de ce pape *Grégoire*, par lesquelles sa sainteté, ayant déposé *Frédéric II*, transférait, de son autorité, l'Empire à *Robert*, comte d'Artois, frère du jeune roi de France. C'était mal prendre son temps : la France & l'Angleterre étaient en guerre : les barons de France, soulevés dans la minorité de *Louis*, étaient encore puissans dans sa majorité. On prétend qu'ils répondirent, qu'un frère d'un roi de France n'avait pas besoin d'un empire ; & que le pape avait moins de religion que *Frédéric II*. Une telle réponse est trop peu vraisemblable pour être vraie.

RIEN ne fait mieux connaître les mœurs & les usages de ce temps, que ce qui se passa au sujet de cette demande du pape.

IL s'adressa aux moines de Cîteaux, pour leur faire savoir que S. *Louis* de-

vait venir en pélerinage avec sa mère. Il écrivit au chapitre : "Conjurez le roi qu'il prenne la protection du pape contre le fils de *Satan*, *Frédéric*; il est nécessaire que le roi me reçoive dans son royaume, comme *Alexandre III* y fut reçu contre la persécution de *Frédéric I*, & *S. Thomas de Cantorbéry* contre celle de *Henri II*, roi d'Angleterre".

CH. LII.

Le roi alla, en effet, à Cîteaux, où il fut reçu par cinq-cents moines, qui le conduisirent au chapitre : là ils se mirent tous à genoux devant lui, & les mains jointes le prièrent de laisser passer le pape en France. *Louis* se mit aussi à genoux devant les moines, leur promit de défendre l'Église ; mais il leur dit expressément, qu'il ne pouvait recevoir le pape sans le consentement des barons du royaume, dont un roi de France devait suivre les avis. *Grégoire* meurt : mais l'esprit de Rome vit toujours. *Innocent IV*, l'ami de *Frédéric*, quand il était cardinal, devient nécessairement son ennemi dès qu'il est souverain pontife. Il fallait, à quelque prix que ce fut, affaiblir la puissance impériale en Italie, & réparer la faute qu'avait fait

Jean XII, d'appeler à Rome les Allemands.

Ch. LII. **Innocent IV** dépose l'empereur **Frédéric II.** **INNOCENT IV**, après bien des négociations inutiles, assemble dans Lyon ce fameux concile, qui a cette inscription encore aujourd'hui dans la bibliothèque du Vatican : *Treizième concile général, premier de Lyon. Frédéric II y est déclaré ennemi de l'Église, & privé du Siège impérial.*

Il semble bien hardi de déposer un empereur dans une ville impériale ; mais Lyon était sous la protection de la France, & ses archevêques s'étaient emparés des droits régaliens. **Frédéric II** ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour le défendre.

Le pape, qui se constituait juge à la tête du concile, fit aussi la fonction de son propre avocat ; &, après avoir beaucoup insisté sur les droits temporels de Naples & de Sicile, sur le patrimoine de la comtesse *Mathilde*, il accusa **Frédéric** d'avoir fait la paix avec les Mahométans, d'avoir eu des concubines mahométanes, de ne pas croire en Jésus-Christ, & d'être hérétique. Comment peut-on être à la fois hérétique & incrédule ?



incrédule ? & comment , dans ces siècles , pouvait-on former si souvent de telles accusations ? Les papes *Jean XII* , *Etienne VIII* , & les empereurs *Frédéric I* , *Frédéric II* , le chancelier *des Vignes* , *Mainfroi* régent de Naples , beaucoup d'autres effuient cette imputation. Les ambassadeurs de l'empereur parlèrent en sa faveur avec fermeté , & accusèrent le pape à leur tour de rapine & d'usure. Il y avait à ce concile des ambassadeurs de France & d'Angleterre. Ceux - ci se plaignirent bien autant des papes que le pape se plaignit de l'empereur. " Vous tirez " par vos Italiens , dirent-ils , plus de " soixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre : vous nous avez , " en dernier lieu , envoyé un légat qui " a donné tous les bénéfices à des Italiens. Il extorque de tous les religieux " des taxes excessives , & il excommunie " n'importe qui se plaint de ses vexations. Remédiez-y promptement , car " nous ne souffrirons pas plus longtemps ces avanies . "

Le pape rougit , ne répondit rien , & prononça la déposition de l'empereur. Il est très à remarquer qu'il fulmina

H. U. Tome III.

E

CH. LII.

Accusations
différentes
contre la cour
de Rome.

—
CH. LII. cette sentence, non pas, dit-il, de l'approbation du concile, mais en présence du concile. Tous les pères tenaient des cierges allumés, quand le pape prononçait. Ils les éteignirent ensuite. Une partie signa l'arrêt, une autre partie sortit en gémissant.

N'OUBLIONS pas que dans ce concile le pape demanda un subside à tous les ecclésiastiques. Tous gardèrent le silence; aucun ne parla ni pour approuver, ni pour rejeter le subside, excepté un Anglais nommé *Mcpham* doyen de Lincoln. Il osa dire que le pape rancognait trop l'Église. Le pape le déposa de sa seule autorité, & les ecclésiastiques se tûrent. *Innocent IV* parlait donc & agissait en souverain de l'Église, & on le souffrait.

Despotisme du pape sur le clergé.
Juste colère de l'empereur.
FRÉDÉRIC II ne souffrit pas du moins que l'évêque de Rome agît en souverain des rois. Cet empereur était à Turin, qui n'appartenait point encore à la maison de Savoie. C'était un fief de l'Empire, gouverné par le marquis de *Suze*. Il demanda une caisse: on la lui apporta. Il en tira la couronne impériale. "Ce pape & ce concile, dit-il, ne me l'ont pas ravie; & avant



» qu'on m'en dépouille , il y aura bien
 » du sang répandu ». Il ne manqua pas
 d'écrire d'abord à tous les princes d'Al-
 lemagne & de l'Europe par la plume
 de son fameux chancelier *Pierre des
 Vignes* , tant accusé d'avoir composé
 le *livre des trois imposteurs* : « Je ne
 » suis pas le premier , disait-il dans ses
 lettres , » que le clergé ait ainsi indi-
 gnement traité , & je ne ferai pas le
 » dernier. Vous en êtes cause , en obéil-
 » sant à ces hypocrites , dont vous con-
 » naîtrez l'ambition sans bornes. Com-
 » bien , si vous vouliez , découvririez-
 » vous dans la cour de Rome d'infra-
 » mises qui font frémir la pudeur ? Li-
 » vrés au siècle , enivrés de délices ,
 » l'excès de leurs richesses étouffe en
 » eux tout sentiment de religion. C'est
 » une œuvre de charité de leur ôter
 » ces richesses pernicieuses qui les ac-
 » cablent : & c'est à quoi vous devez
 » travailler avec moi , &c. ».

CH. LII.

CEPENDANT le pape , ayant déclaré
 l'Empire vacant , écrivit à sept princes
 ou évêques : c'étaient les ducs de Ba-
 vière , de Saxe , d'Autriche & de Bra-
 bant , les archevêques de Saltzbourg ,
 de Cologne & de Mayence. Voilà ce

E ij

qui a fait croire que sept électeurs étaient alors solennellement établis. Mais les autres princes de l'Empire & les autres évêques prétendaient aussi avoir le même droit.

Les empereurs & les papes tâchaient ainsi de se faire déposer mutuellement. Leur grande politique consistait à exciter des guerres civiles.

Rome armée
ouvert les
ls contre les
éres.

ON avait déjà élu roi des Romains en Allemagne *Conrad*, fils de *Frédéric II*, mais il fallait, pour plaire au pape, choisir un autre empereur. Ce nouveau *César* ne fut choisi ni par les ducs de Saxe, ou de Brabant, ou de Bavière, ou d'Autriche, ni par aucun prince de l'Empire. Les évêques de Strasbourg, de Vurtzbourg, de Spire, de Metz, avec ceux de Mayence, de Cologne & de Trèves, créèrent cet empereur. Ils choisirent un landgrave de Thuringe, qu'on appella le *roi des prêtres*.

Croisade
contre l'em-
pereur.

QUEL étrange empereur de Rome, qu'un landgrave qui recevait la couronne seulement de quelques évêques de son pays ! Alors le pape fait renouveler la croisade contre *Frédéric*. Elle était prêchée par les frères précheurs,

que nous appellons *dominicains*, & par les frères mineurs, que nous appellons *cordeliers* ou *franciscains*. Cette nouvelle milice des papes commençait à s'établir en Europe. Le Saint-Siége ne s'en tint pas à ces mesures. Il ménagea des conspirations contre la vie d'un empereur qui savait résister aux conciles, aux moines, aux croisades; du moins l'empereur se plaignit que le pape suscitait des assassins contre lui, & le pape ne répondit point à ces plaintes.

CH. LII.

Les mêmes prélats qui s'étaient donné la liberté de faire un *César*, en firent encore un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne sur l'Empire Romain ne servit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes évêques qui élisaient des empereurs, se divisèrent entre eux: leur comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

FRÉDÉRIC II avait à combattre les papes depuis l'extrémité de la Sicile, jusqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin, séduit par le pape *Innocent IV*, voulait l'empoisonner.

E iiij

1249.

Ch. LII. Le fait me paraît douteux ; mais dans les doutes que fait naître l'histoire de ces temps , il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

FRÉDÉRIC , voyant avec horreur qu'il lui était impossible de confier sa vie à des Chrétiens , fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de *Mainfroi* , son bâtard , qui l'étouffa , dit-on , dans sa dernière maladie. Le fait me paraît faux. Ce grand & malheureux empereur , roi de Sicile dès le berceau , ayant porté trente-huit ans la vaine couronne de Jérusalem , & celle des *Césars* cinquante-quatre ans , (puisqu'il avait été déclaré roi des Romains en 1196) mourut âgé de cinquante-sept ans dans le royaume de Naples , & laissa le monde aussi troublé à sa mort qu'à sa naissance. Malgré tant de troubles , ses royaumes de Naples & de Sicile furent embellis & polisés par ses soins. Il y bâtit des villes , y fonda des universités , y fit fleurir un peu les lettres. La langue Italienne commençait à se former alors ; c'était un composé de la Langue Romance & du Latin. On a des vers de

Frédéric *II* en cette Langue. Mais les traverses qu'il effuya nuisirent aux sciences autant qu'à ses desseins.

DEPUIS la mort de Frédéric *II*, jusqu'en 1268, l'Allemagne fut sans chef, non pas comme l'avait été la Grèce, l'ancienne Gaule, l'ancienne Germanie, & l'Italie, avant qu'elle fut soumise aux Romains : l'Allemagne ne fut ni une république, ni un pays partagé entre plusieurs souverains, mais un corps sans tête, dont les membres se déchiraient.

C'ÉTAIT une belle occasion pour les papes ; mais ils n'en profitèrent pas. On leur arracha Brescia, Crémone, Mantoue, & beaucoup de petites villes. Il eût fallu alors un pape guerrier pour les reprendre ; mais rarement un pape eut ce caractère. Ils ébranlaient à la vérité le monde avec leurs bulles. Ils donnaient des royaumes avec des parchemins. Le pape en 1247 déclara de sa propre autorité *Haquin* roi de Norvège, en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il était. Un légat du pape couronna ce roi *Haquin*, & reçut de lui un tribut de quinze mille marcs d'argent, & cinq-cents marcs (ou marques)

des Églises de Norvège ; ce qui était peut-être la moitié de l'argent comptant qui roulait dans un pays si peu riche.

1251. Le même pape *Innocent IV* créa aussi un certain *Mandog* roi de Lithuanie, mais roi relevant de Rome. *Nous recevons*, dit-il dans sa bulle du 15 Juillet 1251, *ce nouveau royaume de Lithuanie au droit & à la propriété de saint Pierre, vous prenant sous notre protection, vous, votre femme & vos enfans.* C'était imiter en quelque sorte la grandeur de l'ancien sénat de Rome, qui accordait des titres de rois & de tétrarques. La Lithuanie ne fut pas cependant un royaume ; elle ne put même encore être chrétienne que plus d'un siècle après.

Les papes parlaient donc en maîtres du monde, & ne pouvaient être maîtres chez eux : il ne leur en coûtait que du parchemin pour donner ainsi des États ; mais ce n'était qu'à force d'intrigues qu'ils pouvaient se ressaisir d'un village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

VOILA quelle était la situation des affaires de l'Europe : l'Allemagne & l'Italie déchirées, la France encore fa-

ble, l'Espagne partagée entre les Chrétiens & les Musulmans : ceux-ci entièrement chassés de l'Italie ; l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses rois ; le gouvernement féodal établi par-tout ; la chevalerie à la mode ; les prêtres devenus princes & guerriers ; une politique presqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe. Il semblait que les pays de la communion romaine fussent une grande république dont l'empereur & les papes voulaient être les chefs ; & cette république, quoique divisée, s'était accordée long-temps dans les projets des croisades, qui ont produit de si grandes & de si infâmes actions, de nouveaux royaumes, de nouveaux établissements, de nouvelles misères, & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire.



CHAPITRE LIII.

*De l'Orient au temps des croisades, &
de l'état de la Palestine.*

CH. LIII.
Commence-
mens des
Turcs.

Les religions durent toujours plus que les Empires. Le mahométisme florissait, & l'Empire des califes était détruit par la nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle est la même que celle de tous les peuples conquérans. Ils ont tous été d'abord des sauvages, vivant de rapine. Les Turcs habitaient autrefois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étaient compris parmi ces Tartares que l'antiquité nommait Scythes. Ce grand continent de la Tartarie, bien plus vaste que l'Europe, n'a jamais été habité que par des barbares. Leurs antiquités ne méritent guères mieux, une histoire suivie que les loups & les tigres de leur pays. Ces peuples du Nord firent de tout temps des invasions vers le Midi. Ils se répandirent vers le onzième siècle du côté de la Moscovie. Ils inon-

dèrent les bords de la mer Caspienne. Les Arabes, sous les premiers successeurs de *Mahomet*, avaient soumis presque toute l'Asie mineure, la Syrie & la Perse : les Turcomans vinrent enfin, qui soumirent les Arabes.

UN calife de la dynastie des *Abassides*, nommé *Motaffem*, fils du grand *Almamon*, & petit-fils du célèbre *Aaron al Rachid*, protecteur comme eux de tous les arts, contemporain de notre *Louis le débonnaire ou le faible*, posa les premières pierres de l'édifice sous lequel ses successeurs furent enfin écrasés. Il fit venir une milice de Turcs pour sa garde. Il n'y a jamais eu un plus grand exemple du danger des troupes étrangères. Cinq à six cents Turcs, à la solde de *Motaffem*, sont l'origine de la puissance Ottomane, qui a tout englouti, de l'Euphrate jusqu'au bout de la Grèce ; & a de nos jours mis le siège devant Vienne. Cette milice Turque, augmentée avec le temps, devint fâcheuse à ses maîtres. De nouveaux Turcs arrivent qui profitèrent des guerres civiles excitées pour le califat. Les califes *Abassides* de Bagdad perdirent bien-tôt la Syrie, l'Égypte, l'Afrique, que les califes *Fatimites* leur enlevèrent.

E vj

Les Turcs dépouillèrent & Fatimites & Abassides.

CH. LIII.
Décadence
& califés.
1050.

TOGRUL BEG, ou *Ortogrul Beg*, de qui on fait descendre la race des Ottomans, entra dans Bagdat, à-peu-près comme tant d'empereurs furent entrés dans Rome. Il se rendit maître de la ville & du calife, en se prosternant à ses pieds. *Ortogrul* conduisit le calife *Caiem* à son palais, en tenant la bride de sa mule; mais, plus habile, ou plus heureux que les empereurs Allemans ne l'ont été dans Rome, il établit sa puissance, & ne laissa au calife que le soin de commencer le vendredi les prières à la mosquée, & l'honneur d'investir de leurs États tous les tyrans Mahométans qui se faisaient souverains.

Il faut se souvenir que, comme ces Turcomans imitaient les Francs, les Normans & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient aussi en se soumettant aux loix, aux moeurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois; & c'est l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir sur le barbare, quoique le plus fort.

AINSI les califés n'étaient plus que

les chefs de la religion , tel que le daïri pontife du Japon , qui commande , en apparence , aujourd'hui au Cubosama , & qui lui obéit en effet ; tel que le shérif de la Mecque , qui appelle le sultan Turc son vicaire ; tels enfin qu'étaient les papes sous les rois Lombards. Je ne compare point sans doute la religion mahométane avec la chrétienne , je compare les révolutions. Je remarque que les califes ont été les plus puissans souverains de l'Orient , tandis que les pontifes de Rome n'étaient rien. Le califat est tombé sans retour ; & les papes sont , peu-à-peu , devenus de grands souverains , affermis , respectés de leurs voisins , & qui ont fait de Rome la plus belle ville de la terre.

Il y avait donc au temps de la première croisade un calife à Bagdat qui donnait des investitures , & un sultan Turc qui régnait. Plusieurs autres usurpateurs Turcs , & quelques Arabes , étaient cantonnés en Perse , dans l'Arabie , dans l'Asie mineure. Tout était divisé , & c'est ce qui pouvait rendre les croisades heureuses. Mais tout était armé , & ces peuples devaient combattre sur leur terrain avec un grand avantage.

L'EMPIRE de Constantinople se sou-
 tenait : tous ses princes n'avaient pas
 été indignes de régner. *Constantin Por-*
H. LIII.
Décadence
Constanti-
de. *phirogenète*, fils de *Léon le Philosophe*,
 & philosophe lui-même, fut renâtré,
 comme son père, des temps heureux.
 Si le gouvernement tomba dans le mé-
 pris sous *Romain*, fils de *Constantin*,
 il devint respectable aux nations sous
Nicéphore Phocas, qui avait repris
 Candie en 961, avant d'être empereur.
 Si *Jean Ziriscès* assassina ce *Nicéphore*,
 & souilla de sang le palais, s'il joignit
 l'hypocrisie à ses crimes, il fut d'ail-
 leurs le défenseur de l'Empire contre
 les Turcs & les Bulgares. Mais sous
Michel Paphlagonate on avait perdu
 la Sicile : sous *Romain Diogène*, pres-
 que tout ce qui restait vers l'Orient,
 excepté la province de Pont, & cette pro-
 vince, qu'on appelle aujourd'hui Tur-
 ecomanie, tomba bientôt après sous le
 pouvoir du Turc *Soliman*, qui, maître
 de la plus grande partie de l'Asie mi-
 neure, établit le siège de sa domination
 à Nicée, & menaçait de là Constanti-
 nople au temps où commencèrent les
 croisades.

L'EMPIRE Grec était donc borné,
 alors, presqu'à la ville impériale, du

côté des Turcs ; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, l'Épire, & avait même encore l'île de Candie. Les guerres continuelles, quoique toujours malheureuses, contre les Turcs, entraînaient un reste de courage. Tous les riches Chrétiens d'Asie, qui n'avaient pas voulu subir le joug mahométan, s'étaient retirés dans la ville impériale, qui, par-là même, s'enrichit des dépouilles des provinces. Enfin, malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révoltes du palais, cette ville, à la vérité déchue, mais immense, peuplée, opulente & respirant les délices, se regardait comme la première du monde. Les habitans s'appelaient *Romains*, & non *Grecs*. Leur État était l'Empire Romain : & les peuples d'Occident, qu'ils nommaient *Latins*, n'étaient à leurs yeux que des barbares révoltés.

LA Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui, le plus mauvais pays de tous ceux qui sont habités dans l'Asie. Cette petite province est, dans sa longueur, d'environ quarante-cinq lieues, & de trente à trente-cinq en largeur. Elle est couverte presque par-tout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas

Tableau d'
la Palestine.

CH. LIII. une ligne de tetre. Si ce coin de terre était cultivé, on pourrait la comparer à la Suisse. La rivière du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de son cours, ressemble à la rivière d'Aar chez les Suisses, qui coule dans une vallée plus fertile que d'autres cantons. La mer de Tibériade n'est pas comparable au lac de Genève. Les voyageurs qui ont bien examiné la Suisse & la Palestine, donnent tous la préférence à la Suisse, sans aucune comparaison. Il est vraisemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois quand elle était possédée par les Juifs. Ils avaient été forcés de porter un peu de terre sur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre, liée avec les éclats des rochers, était soutenu par de petits murs dont on voit encore des restes de distance.

TOUT ce qui est situé vers le midi, consiste en déserts de sables salés du côté de la Méditerranée & de l'Egypte, & en montagnes affreuses, jusqu'à Esion-gaber vers la mer rouge. Ces sables & ces rochers, habités aujourd'hui par quelques Arabes voleurs, sont l'ancienne patrie des Juifs. Ils s'avancèrent un peu au nord dans l'Arabie pétrée.

Le petit pays de Jéricho qu'ils envahirent, est un des meilleurs qu'ils possédaient ; le terrain de Jérusalem est bien plus aride ; il n'a pas même l'avantage d'être situé sur une rivière. Il y a très-peu de pâturages : les habitans n'y pourent jamais nourrir de chevaux : les ânes firent toujours la monture ordinaire. Les bœufs y sont maigres ; les moutons y réussissent mieux ; les oliviers, en quelques endroits, y produisent un fruit d'une bonne qualité. On y voit encore quelques palmiers ; & ce pays, que les Juifs améliorèrent avec beaucoup de peine, quand leur condition, toujours malheureuse, le leur permit, fut pour eux une terre délicieuse, en comparaison des déserts de Sina, de Param & de Cadés-Barné.

S. JÉRÔME, qui vécut si long-temps à Béthléem, avoue qu'on souffrait continuellement la sécheresse & la soif dans ce pays de montagnes arides, de cailloux & de sables, où il pleut rarement, où l'on manque de fontaines, & où l'industrie est obligée d'y suppléer à grands frais par des citernes.

LA Palestine, malgré le travail des Hébreux, n'eut jamais de quoi nourrir ses habitans ; & de même que les treize

—
28. LIII. cantons envoient le superflu de leurs peuples servir dans les armées des princes qui peuvent les payer , les Juifs allaient faire le métier de courtiers en Asie & en Afrique. A peine Alexandrie était-elle bâtie , qu'ils s'y étaient établis. Les Juifs commerçans n'habitaient guères Jérusalem ; & je doute que dans le temps le plus florissant de ce petit État, il y ait jamais eu des hommes aussi opulens que le sont aujourd'hui plusieurs Hébreux d'Amsterdam , de la Haye , de Londres , de Constantinople.

LORSQU'*Omar* , l'un des premiers successeurs de *Mahomet* , s'empara des fertiles pays de la Syrie , il prit la contrée de la Palestine ; & comme Jérusalem est une ville sainte pour les Mahométans , il y entra chargé d'une haire , & d'un sac de pénitent , & n'exigea que le tribut de treize drachmes par tête , ordonné par le pontife. C'est ce que rapporte *Nicetas Coniates*. *Omar* enrichit Jérusalem d'une magnifique mosquée de marbre , couverte de plomb , ornée en-dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent , parmi lesquelles il y en avait beaucoup d'or pur. Quand , ensuite les Turcs , déjà mahométans , s'emparèrent du pays vers l'an 1055 , ils respectèrent

la mosquée , & la ville resta toujours peuplée de sept à huit mille habitans. C'était ce que son enceinte pouvait alors contenir , & ce que tout le territoire d'alentour pouvait nourrir. Ce peuple ne s'enrichissait guères , d'ailleurs , que des pèlerinages des Chrétiens & des Musulmans. Les uns allaient visiter la mosquée ; les autres , l'endroit où l'on prétend que Jésus fut enterré. Tous payaient une petite redevance à l'emir Turc qui résidait dans la ville , & à quelques imans qui vivaient de la curiosité des pèlerins.



C H A P I T R E L I V.

*De la premiere croisade, jusqu'à la prise
de Jérusalem.*

TELLE était l'Asie mineure, lorsqu'un pèlerin d'Amiens suscita les croisades. H. LIV. fanatique cur des isades. Il n'avait d'autre nom que *Coucoupêtre* ou *Cucupiètre*, comme le dit la fille de l'empereur *Comnène*, qui le vit à Constantinople. Nous le connaissons sous le nom de *Pierre l'Hermite*. Ce Picard, parti d'Amiens pour aller en pèlerinage vers l'Arabie, fut cause que l'Occident s'arma contre l'Orient, & que des millions d'Européans périrent en Asie. C'est ainsi que sont enchaînés les évènemens de l'univers. Il se plaignit amèrement à l'évêque secret, qui résidait dans le pays avec le titre de patriarche de Jérusalem, des vexations que souffraient les pèlerins ; les révélations ne lui manquèrent pas. *Guillaume de Tyr* assure que Jésus-Christ apparut à l'Hermite. *Je serai avec toi*, lui dit-il; *il est temps de secourir mes serviteurs*. A son retour à Rome, il parla d'une manière si vive, & fit des ta-



bleaux si touchans, que le pape *Urban II* crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les papes avaient depuis long-temps d'armer la Chrétienté contre le Mahométisme. Il envoya *Pierre de province* en province communiquer, par son imagination forte, l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme.

CH. LIV.

URBAIN II tint ensuite, vers Plaisance, un concile en rase campagne, où se trouvèrent plus de trente mille séculiers, outre les ecclésiastiques. On y proposa la manière de venger les Chrétiens. L'empereur des Grecs, *Alexis Comnène*, père de cette princesse qui écrivit l'histoire de son temps, envoya à ce concile des ambassadeurs, pour demander quelque secours contre les Musulmans; mais ce n'était ni du pape, ni des Italiens qu'il devait l'attendre. Les Normans enlevaient alors Naples & Sicile aux Grecs; & le pape, qui voulait être au moins seigneur suzerain de ces royaumes, étant d'ailleurs rival de l'Église Grecque, devenait nécessairement, par son état, l'ennemi déclaré des empereurs d'Orient, comme il était l'ennemi couvert des empereurs Teutoniques. Le pape, loin de secourir les

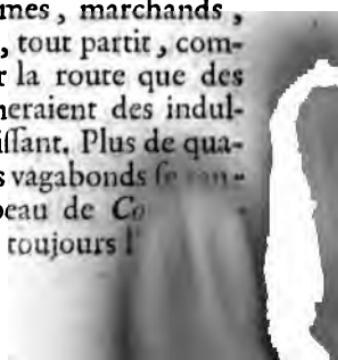
1094.

Greçs, voulait soumettre l'Orient aux
C. M. LIV. Latins.

Au reste, le projet d'aller faire la guerre en Palestine, fut vanté par tous les assidans au concile de Plaisance, & ne fut embrassé par personne. Les principaux seigneurs Italiens avaient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne voulaient point quitter un pays délicieux, pour aller se battre vers l'Arabie pétrée.

1095. *Croisade déclarée.* On fut donc obligé de tenir un autre concile à Clermont en Auvergne. Le pape y harangua dans la grande place. On avait pleuré en Italie sur les malheurs des Chrétiens de l'Asie. On s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs, inquiets, indépendans, aimant la dissipation & la guerre, plongés, pour la plupart, dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égalait leurs débauches. Le pape proposait la rémission de tous leurs péchés, & leur ouvrait le ciel, en leur imposant pour pénitence, de suivre la plus grande de leurs passions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi. Les églises & les cloîtres achetèrent alors à vil prix beaucoup de terres des sci-

gneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des royaumes en Asie. *Godefroi de Bouillon*, par exemple, duc de Brabant, vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liège, & Stenay à l'évêque de Verdun. *Baudouin*, frere de *Godefroi*, vendit au même évêque le peu qu'il avait en ce pays-là. Les moins-dres seigneurs châtelains partirent à leurs frais ; les pauvres gentilshommes servirent d'écuyers aux autres. Le butin devait se partager selon les grades, & selon les dépenses des croisés. C'était une grande source de division, mais c'était aussi un grand motif. La religion, l'avarice & l'inquiétude encoura-geaient également ces émigrations. On enrôlea une infanterie innombrable, & beaucoup de simples cavaliers sous mille drapeaux différens. Cette foule de croisés se donna rendez-vous à Constantinople. Moines, femmes, marchands, vivandiers, ouvriers, tout partit, comptant ne trouver sur la route que des Chrétiens, qui gagneraient des indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se gèrèrent sous le drapeau de *Catre*, que j'appellerai toujours !



Armement prodigieux.

— *Pierre*. Il marchait en sandales, & ceint d'une corde, à la tête de l'armée. **CH. LIV.** Nouveau genre de vanité ! Jamais l'antiquité n'avait vu de ces émigrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine.

LA première expédition de ce Général hermite, fut d'assiéger une ville chrétienne en Hongrie, nommée *Malavilla*, parce qu'on avait refusé des vivres à ces soldats de Jésus-Christ, qui, malgré leur sainte entreprise, se conduisaient en voleurs de grand chemin. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. *L'Hermite* ne fut plus alors le maître de ses croisés, excités par la soif du brigandage. Un des lieutenans de *l'Hermite*, nommé *Gautier sans argent*, qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands, qui furent presque tous exterminés; & *l'Hermite* arriva, enfin, devant Constantinople, avec vingt mille personnes mourant de faim.

UN



UN prédicateur Alleman, nommé *Godescald*, qui voulait jouer le même rôle, fut encore plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie où ses prédeceurs avaient fait tant de désordres, la seule vue de la croix rouge qu'ils portaient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

CH. LIV.

UNE autre horde de ces aventuriers, composée de plus de deux cent mille personnes, tant femmes que prêtres, paysans, écoliers, croyant qu'elle allait défendre Jésus-Christ, s'imagina qu'il fallait exterminer tous les Juifs qu'on rencontrerait. Il y en avait beaucoup sur les frontières de France : tout le commerce était entre leurs mains. Les Chrétiens, croyant venger Dieu, firent main basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais, depuis *Adrien*, un si grand massacre de cette nation. Ils furent égorgés à *Verdun*, à *Spire*, à *Vorms*, à *Cologne*, à *Mayence* : & plusieurs se tuèrent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber entre les mains des barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisième armée de croisés.

Juifs massacrés sur la route par les croisés.

CH. LIV.
L'Hermite
ans armée.

CEPENDANT l'*Hermite* *Pierre* trouva devant Constantinople d'autres vagabonds Italiens & Allemands qui se joignirent à lui, & ravagèrent les environs de la ville. L'empereur *Alexis Comnène*, qui régnait, était assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le général *Pierre* se vit enfin à la tête d'une armée chrétienne, contre les Musulmans. *Soliman*, soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier sans argent* y périt avec beaucoup de pauvre noblesse. L'*Hermite* retourna cependant à Constantinople, regardé comme un fanatique qui s'était fait suivre par des furieux.

IL n'en fut pas de même des chefs des croisés, plus politiques, moins enthousiastes, plus accoutumés au commandement, & conduisant des troupes un peu plus réglées. *Godefroi de Boulion* menait soixante & dix mille hommes de pied, & dix mille cavaliers couverts d'une armure complète, sous plusieurs bannières de seigneurs, tous rangés sous la sienne,

Princes crois-

CEPENDANT *Hugues*, frère du roi de

France *Philippe I*, marchait par l'Italie avec d'autres seigneurs qui s'étaient joints à lui. Il allait tenter la fortune. Presque tout son établissement consistait dans le titre de frère d'un roi très-peu puissant par lui-même. Ce qui est plus étrange, c'est que *Robert*, duc de Normandie, fils ainé de *Guillaume*, conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il était à peine affermi. Chassé d'Angleterre par son cadet *Guillaume le roux*, il lui engagea encore la Normandie pour subvenir aux frais de son armement. C'était, dit-on, un prince voluptueux & superstitieux. Ces deux qualités, qui ont leur source dans la faiblesse, l'entraînèrent à ce voyage.

Le vieux *Raimond*, comte de Toulouse, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avait déjà combattu contre les Musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge, ni dans les intérêts de sa patrie, aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arma & passa les Alpes, suivi, dit-on, de près de cent mille hommes. Il ne prévoyait pas que bien-tôt on prêcherait une croisade contre sa propre famille.

LE plus politique de tous ces croisés, & peut-être le seul, fut *Bohémond*, fils de ce *Robert Guiscard*, conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normans, transplantée en Italie, cherchait à s'agrandir, tantôt aux dépens des païens, tantôt sur les ruines de l'Empire Grec. Ce *Bohémond* avait lui-même long-temps fait la guerre à l'empereur *Alexis*, en Épire & en Grèce; & n'ayant pour tout héritage que la petite principauté de Tarente & son courage, il profita de l'enthousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa bannière jusqu'à dix mille cavaliers bien armés, & quelque infanterie, avec lesquels il pouvait conquérir des provinces, soit sur les Chrétiens, soit sur les Mahométans.

LA princesse *Anne Comnène*, dit que son père fut allarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondaient dans son pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. Qu'aurait-il donc été, si près de trois cent mille hommes, dont les uns avaient suivi l'*Hermite Pierre*, les autres le prêtre *Godeſcald*, n'avaient déjà disparu?

ON proposa au pape de se mettre à

La tête de ces armées immenses qui restaient encore. C'était la seule manière de parvenir à la monarchie universelle, devenue l'objet de la cour romaine. CH. LIV.
Intérêt des
papes aux
croisades

Cette entreprise demandait le génie d'un *Mahomet* ou d'un *Alexandre*. Les obstacles étaient grands, & *Urbain* ne vit que les obstacles.

GRÉGOIRE VII avait autrefois conçu ce projet des croisades. Il aurait armé l'Occident contre l'Orient, il aurait commandé à l'Église Grecque comme à la Latine. Les papes auraient vu sous leurs loix l'un & l'autre Empire. Mais du temps de *Grégoire VII*, une telle idée n'était encore que chimérique. L'Empire de Constantinople n'était pas encore assez accablé, la fermentation du fanatisme n'était pas assez violente dans l'Occident. Les esprits ne furent bien disposés que du temps d'*Urbain II*.

Le pape & les princes croisés avaient dans ce grand appareil leurs vues différentes, & Constantinople les redoutait toutes. On y haïssait les Latins, qu'on y regardait comme des hérétiques & des barbares.

Ce que les Grecs craignaient le plus, & avec raison, c'était ce *Bohémond* &

Ch. LIV. — ses Napolitains, ennemis de l'Empire. Mais quand même les intentions de *Bohémond* eussent été pures, de quel droit tous ces princes d'Occident venaient-ils prendre pour eux des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs Grecs?

Caractère des principaux croisés. — On peut juger d'ailleurs quelle était l'arrogance féroce des seigneurs croisés, par le trait que rapporte la princesse *Anne Comnène*, de je ne sais quel comte Français qui vint s'asseoir à côté de l'empereur sur son trône dans une cérémonie publique. *Baudouin*, frère de *Godefroi de Bouillon*, prenant par la main cet homme indiscret pour le faire retirer, le comte dit tout haut dans son jargon barbare : « Voilà un plaisant » rustre que ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme nous ». Ces paroles furent interprétées à *Alexis*, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffisent pour décrier une nation. *Alexis* fit demander à ce comte qui il était « Je suis, répondit-il, de la race la plus noble. J'allais tous les jours dans l'église de ma seigneurie, où s'assemblaient tous les braves seigneurs qui voulaient se battre en duel, & qui priaient Jésus-

» Christ & la Sainte Vierge de leur
» être favorables. Aucun d'eux n'osa
» jamais se battre contre moi ».

CH. LIV.

Il était moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'était un sujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de *Godefroi*, qui parut la première après les brigandages des croisés de *Pierre l'Hermite*. *Godefroi* en vint jusqu'à attaquer les faubourgs de Constantinople, & l'empereur les défendit en personne. L'évêque du Puy en Auvergne, nommé *Monteil*, légat du pape dans les armées de la croisade, voulait absolument qu'on commençât les entreprises contre les infidèles par le siège de la ville où résidait le premier prince des Chrétiens. Tel était l'avis de *Bohémond*, qui était alors en Sicile, & qui envoyait couriers sur couriers à *Godefroi*, pour l'empêcher de s'accorder avec l'empereur. *Hugues*, frère du roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il était avec *Bohémond*, & de passer presque seul sur les terres d'*Alexis*. Il joignit à cette indiscretion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à

qui n'avait point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque temps prisonnier. Enfin la politique de l'empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres. Il engagea tous les seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils conquerraient. Il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. *Bohémond*, qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du palais, *Alexis* ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espèce, entassés sans ordre, & de laisser la porte du cabinet entr'ouverte. *Bohémond* vit en passant ces trésors, ausquels les conducteurs affectaient de ne faire nulle attention. "Est-il possible, s'écria-t-il, qu'on néglige de si belles choses? Si je les avais, je me croirais le plus puissant des princes". Le soir même l'empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usait ce prince, que tout homme désintéressé appellera sage

Magnificence
de l'empereur
Alexis.

& magnifique, mais que la plupart des historiens des croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être l'esclave d'une multitude dangereuse.

CH. LIV.

ENFIN, quand il s'en fut heureusement débarrassé, & que tout fut passé dans l'Asie mineure, on fit la revue près de Nicée, & il se trouva cent mille cavaliers & six cent mille hommes de pied, en comptant les femmes. Ce nombre, joint avec les premiers croisés qui périrent sous l'*Hermite*, & sous d'autres, fait environ onze cent mille. Il justifie ce qu'on dit des armées des rois de Perse, qui avaient inondé la Grèce, & ce qu'on raconte des transplantations de tant de barbares. Les Français, enfin, & sur-tout *Raimond de Toulouse*, se trouvèrent par-tout sur le même terrain que les Gaulois méridionaux avaient parcouru treize cents ans auparavant, quand ils allèrent ravager l'Asie mineure, & donner leur nom à la province de Galatie.

Les historiens nous informent rarement comment on nourrissait ces multitudes. C'était une entreprise qui demandait autant de soins que la guerre même. Venise ne voulut pas d'abord s'en charger. Elle s'enrichissait plus que

F. v.

jamais par son commerce avec les Ma-
 ch. LIV. hométans , & craignait de perdre les
 priviléges qu'elle avait chez eux. Les
 Génois , les Pisans & les Grecs équipè-
 rent des vaisseaux chargés de provi-
 sions , qu'ils vendaient aux croisés en côtoyant
 l'Asie mineure. La fortune des Génois
 s'en accrût , & on fut étonné bientôt après
 de voir Gènes devenue une Puissance.

LE vieux Turc *Soliman* , soudan de
 Syrie , qui était , sous les califes de
 Bagdat , ce que les maires avaient été
 sous la race de *Clovis* , ne put , avec
 le secours de son fils , résister au pre-
 mier torrent de tous ces princes croisés.
 Leurs troupes étaient mieux choisies
 que celles de *Pierre l'Hermite* , & dis-
 ciplinées autant que le permettait la li-
 cence & l'enthousiasme.

1097. ON prit Nicée ; on battit deux fois
 les armées commandées par le fils de
Soliman. Les Turcs & les Arabes ne
 soutinrent point dans ces commence-
 ments le choc de ces multitudes couver-
 tes de fer , & de leurs grands chevaux
 de bataille , & des forêts de lances aux-
 quelles ils n'étaient point accoutumés.

BOHÉMOND eut l'adresse de se faire
 céder par les croisés le fertile pays d'An-
 tioche. *Baudouin* alla jusqu'en Mésopo-

tamie s'emparer de la ville d'Édesse, & s'y forma un petit État. Enfin on mit le siège devant Jérusalem, dont le calife d'Égypte s'était saisi par ses lieutenans. La plupart des historiens disent que l'armée des assiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garnisons mises dans les villes conquises, était réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cents chevaux, & que Jérusalem, pourvue de tout, était défendue par une garnison de quarante mille soldats. On ne manque pas d'ajouter qu'il y avait, outre cette garnison, vingt mille habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur sensé qui ne voie qu'il n'est guères possible qu'une armée de vingt mille hommes en assiége une de soixante mille dans une place fortifiée; mais les historiens ont toujours voulu du merveilleux.

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siège, la ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'était pas Chrétien, fut massacré. L'*Hermite Pierre*, de Général devenu chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques Chrétiens, que les Musulmans avaient laissé vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves

les plus reculées, où les mères se chaient avec leurs enfans : & rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie, les Chrétiens, tout dégoûtans de sang, allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de Jésus-Christ, & y fondirent en larmes. Il est très-vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion ; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guères compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même temps.

ELMACIM rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue, qui leur avait été accordée par les Turcs, & qu'on les y brûla tous. Cette action est croyable, après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route.

JÉRUSALEM fut prise par les croisés le 5 juillet 1099, tandis qu'*Alexis Comnène* était empereur d'Orient ; *Henri IV*, d'Occident ; & qu'*Urbain II*, chef de l'Église Romaine, vivait encore. Il mourut avant d'avoir appris ce triomphe de la croisade, dont il était l'auteur.

Les seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assemblaient déjà pour donner un roi à la Judée. Les ecclésiastiques, suivans l'armée, se rendirent dans l'assemblée, & osèrent déclarer nulle l'élection qu'on allait faire, parce qu'il fallait, disaient-ils, faire un patriarche avant de faire un souverain.

CH. LIV

CEPENDANT *Godefroi de Bouillon* fut élu, non pas roi, mais duc de Jérusalem: quelques mois après arriva un légat nommé *Damberto*, qui se fit nommer patriarche par le clergé; & la première chose que fit ce patriarche, ce fut de prétendre le petit royaume de Jérusalem pour lui-même au nom du pape. Il fallut que *Godefroi de Bouillon*, qui avait conquis la ville au prix de son sang, la cédât à cet évêque. Il se réserva le port de Joppé, & quelques droits dans Jérusalem. Sa patrie qu'il avait abandonnée valait bien au-delà de ce qu'il avait acquis en Palestine.



CHAPITRE LV.

Croisades depuis la prise de Jérusalem.

Louis le jeune prend la croix. S. Bernard, qui d'ailleurs fait des miracles, prédit des victoires, & on est battu.

SALADIN prend Jérusalem, ses exploits, sa conduite. Quel fut le divorce de Louis VII, dit le jeune, &c.

Ch. LV. **D**EPUIS le quatrième siècle, le tiers ^{immigrations.} de la terre est en proie à des émigrations presque continues. Les Huns, venus de la Tartarie Chinoise, s'établissent enfin sur les bords du Danube, & de-là, ayant pénétré sous *Attila* dans les Gaules & en Italie, ils restent fixés en Hongrie. Les Héraules, les Goths, s'emparent de Rome. Les Vandales vont, des bords de la mer Baltique, subjuguer l'Espagne & l'Afrique. Les Bourguignons envahissent une partie des Gaules: les Francs passent dans l'autre. Les Maures asservissent les Visigoths, conquérants de l'Espagne, tandis que d'autres Arabes étendaient leurs

conquêtes dans la Perse, dans l'Asie mineure, en Syrie, en Égypte. Les Turcs viennent du bord oriental de la mer Caspienne, & partagent les États conquis par les Arabes. Les croisés de l'Europe inondent la Syrie en bien plus grand nombre que toutes ces nations ensemble n'en ont jamais eu dans leurs émigrations, tandis que le Tartare *Gengis-Kan* subjugue la haute Asie. Cependant, au bout de quelque temps, il n'est resté aucune trace des conquêtes des croisés. *Gengis*, au contraire, ainsi que les Arabes, les Turcs, & les autres, ont fait de grands établissements loin de leur patrie. Il sera peut-être aisé de découvrir les raisons du peu de succès des croisés.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vu que, quand les successeurs de *Mahomet* eurent conquis tant d'États, la discorde les divisa. Les croisés éprouvèrent un sort à-peu-près semblable. Ils conquirent moins, & furent divisés plutôt. Voilà déjà trois petits États chrétiens formés tout d'un coup en Asie, Antioche, Jérusalem & Édesse. Il s'en forma, quelques années après, un quatrième; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune *Ber*.

136. MŒURS ET ESPRIT

CH. LV.

trand, fils du comte de Toulouse. Mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux vaisseaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux princes qui avaient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'empereur Grec, aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de temps, ces nouveaux États divisés & subdivisés, passèrent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits seigneurs, des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. *Soliman*, qui avait perdu Antioche & Nicée, tenait toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des Colons musulmans ; & sous *Soliman*, & après lui, on vit dans l'Asie un mélange de Chrétiens, de Turcs, d'Arabes, se faisant tous la guerre. Un château turc était voisin d'un château chrétien, de même qu'en Allemagne les terres des Protestans & des Catholiques sont enclavées les unes dans les autres.

De ce million de croisés, bien peu restaient alors. Au bruit de leurs succès,

grossis par la renommée, de nouveaux
éfains partirent encore de l'Occident.
Le Prince *Hugues*, frère de *Philippe I*,
ramena une nouvelle multitude, grossie
par des Italiens & des Allemans. On en
compta trois cent mille; mais en rédui-
sant ce nombre aux deux tiers, ce sont
encore deux cent mille hommes qu'il
en coûta à la chrétienté. Ceux-là furent
traités, vers Constantinople, à-peu-près
comme les suivans de *Pierre l'Hermite*.
Ceux qui abordèrent en Asie, furent
détruits par *Soliman*; & le prince *Hu-
gues* mourut presqu'abandonné dans
l'Asie mineure.

Ce qui prouve encore, ce me sem-
ble, l'extrême faiblesse de la princi-
pauté de Jérusalem, c'est l'établis-
sement de ces religieux soldats, templiers
& hospitaliers. Il faut bien que ces
moines, fondés d'abord pour servir les
malades, ne fussent pas en sûreté, puis-
qu'ils prirent les armes. D'ailleurs,
quand la société générale est bien gou-
vernée, on ne fait guères d'associations
particulières.

Les religieux consacrés au service des
blessés, ayant fait vœu de se battre,
vers l'an 1118, il se forma tout d'un
coup une milice semblable, sous le nom

CH. LV.

Temp.

Ch. LV. de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuraient auprès de cette église, qui avait, disait-on, été autrefois le *temple de Salomon*. Ces établissements ne sont dûs qu'à des Français, ou du moins à des habitans d'un pays annexé depuis à la France. *Raymond Dupuy*, premier grand-maître & instituteur de la milice des hospitaliers, était de Dauphiné.

A peine ces deux Ordres furent-ils établis par les bulles des papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres, aussi souvent que contre les Musulmans. Bientôt après, un nouvel Ordre s'établit encore en faveur des pauvres Allemands *Chevaliers abandonnés dans la Palestine*: & ce fut l'*Ordre des moines teutoniques*, qui devint après en Europe une milice de conquérants.

ENFIN, la situation des Chrétiens était si peu affermie, que *Baudouin*, premier roi de Jérusalem, qui régna après la mort de *Godefroi* son frère, fut pris presqu'aux portes de la ville, par un prince Turc.

Les conquêtes des Chrétiens s'affaiblissaient tous les jours. Les premiers conquérants n'étaient plus; leurs suc-

cesteurs étaient amollis. Déjà l'État d'É-
desse était repris par les Turcs en 1140,
& Jérusalem menacée. Les empereurs
Grecs ne voyant dans les princes d'An-
tioche leurs voisins que de nouveaux
usurpateurs, leur faisaient la guerre,
non sans justice. Les Chrétiens d'Asie,
près d'être accablés de tous côtés, sol-
licitèrent en Europe une nouvelle croi-
sade générale.

C. N. LV^e

• LA France avait commencé la pre-
mière inondation : ce fut à elle qu'on
s'adressa pour la seconde. Le pape *Eu-*
gene III, n'aguères disciple de *faine*
Bernard, fondateur de Clervaux, choi-
sit, avec raison, son premier maître,
pour être l'organe d'un nouveau dépeu-
plement. Jamais religieux n'avait mieux
concilié le tumulte des affaires avec l'au-
stérité de son état : aucun n'était arrivé
comme lui à cette considération pure-
ment personnelle, qui est au-dessus de
l'autorité même. Son contemporain,
l'abbé *Suger*, était premier ministre de
France ; son disciple était pape ; mais
Bernard, simple abbé de Clervaux,
était l'oracle de la France & de l'Eu-
rope.

Saint Bernard
& ses prophéties.

A Vézelai en Bourgogne, fut dressé
un échafaud dans la place publique, où

1140

CH. LV.

Bernard parut à côté de *Louis le jeune*, roi de France. Il parla d'abord, & le roi parla ensuite. Tout ce qui était présent, prit la croix. *Louis* la prit le premier des mains de *saint Bernard*. Le ministre *Suger* ne fut point d'avis que le roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ses États, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines; mais l'éloquence de *Bernard*, & l'esprit du temps, sans lequel cette éloquence n'aurait rien, l'emportèrent sur les conseils du ministre.

Louis le jeu-
ne.

ON nous peint *Louis le jeune* comme un prince plus rempli de scrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'église de *Vitry*, & le peuple, réfugié dans cette église, avait péri dans les flammes. On persuada aisément au roi, qu'il ne pouvait expier qu'en Palestine ce crime, qu'il eût mieux réparé en France, par une administration sage. Sa jeune femme, *Eléonor de Guienne*, se croisa avec lui, soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienféance de ces temps d'accompagner son mari dans de telles guerres.

BERNARD s'était acquis un crédit si

Ingulier, que, dans une nouvelle assemblée à Chartres, on le choisit lui-même pour le chef de la croisade. Ce fait paraît presqu'incroyable ; mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples. *Saint Bernard* avait trop d'esprit, pour s'exposer au ridicule qui le menaçait. L'exemple de l'*Hermite Pierre* était récent. Il refusa l'emploi de Général, & se contenta de celui de prophète.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre moine qui prêchait la croisade. Il fit taire ce rival, qui n'avait pas la mission du pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'empereur *Conrad III*, & il promet publiquement de la part de Dieu des victoires contre les infidèles. Bientôt après, un de ses disciples, nommé *Philippe*, écrivit en France que *Bernard* avait fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étaient pas, à la vérité, des morts ressuscités ; mais les aveugles avaient vu, les boiteux avaient marché, les malades avaient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchait partout en français aux Allemands.

L'ESPÉRANCE d'une victoire certaine entraîna à la suite de l'empereur & du

roi de France , la plupart des chevaliers de leurs États. On compta , dit-on , dans chacune des deux armées , soixante & dix mille gens-d'armes , avec une cavalerie légère prodigieuse ; on ne comprä point les fantassins. On ne peut guères réduire cette seconde émigration , à moins de trois cent mille personnes , qui , jointes aux treize cent mille que nous avons précédemment trouvées , font jusqu'à cette époque , seize cent mille habitans transplantés. Les Allemans partirent les premiers , les Français ensuite. Il est naturel que , de ces multitudes qui passent sous un autre climat , les maladies en emportent une grande partie. L'intempérence , sur-tout , causa la mortalité dans l'armée de *Conrad* , vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits dans l'Occident , que les Grecs avaient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers croisés avaient commis , furent renouvelés par les seconds , & donnèrent les mêmes allarmes à *Manuel Comnène* , qu'ils avaient données à son grand-père *Alexis*.

CONRAD , après avoir passé le Bosphore , se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La princi-

nouvelles
tes des
sises.

pauté d'Antioche subsistait. On pouvait se joindre à ces Chrétiens de Syrie, & attendre le roi de France. Alors le grand nombre devait vaincre. Mais l'empereur Alleman, jaloux du prince d'Antioche & du roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie mineure. Un sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante cavalerie allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'empereur blessé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de-là fit le voyage de Jérusalem en pèlerin, au lieu d'y paraître en Général d'armée. Le fameux *Frédéric Barberousse*, son neveu & son successeur à l'Empire d'Allemagne, le suivait dans ces voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage que les papes devaient mettre à de plus grandes épreuves.

L'ENTREPRISE de *Louis le jeune* eut le même succès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnaient, n'eurent pas plus de prudence que les Allemans, & eurent beaucoup moins de justice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un évêque de Langres proposa de se rendre

CH. LV.

147.

maître de Constantinople. Mais la honte d'une telle action étoit trop sûre, & le succès trop incertain. L'armée Française passa l'Hellespont sur les traces de l'empereur *Conrad*.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puissantes armées de Chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où *Alexandre* remporta toujours la victoire avec bien moins de troupes, contre des ennemis incomparablement plus puissans que ne l'étoient alors les Turcs & les Arabes. Il fallait qu'il y eût, dans la discipline militaire de ces princes croisés, un défaut radical, qui de-
vait nécessairement rendre leur courage inutile. Ce défaut était probablement l'esprit d'indépendance, que le gouvernement féodal avait établi en Europe. Des chefs sans expérience & sans art, conduisaient dans des pays inconnus des multitudes déréglées. Le roi de France, surpris comme l'empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il essaya dans Antioche dès malheurs domestiques, plus sensibles que les calamités. *Raimond*, prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la reine *Eléonor* sa femme, fit publiquement l'amour à cette princesse. On dit

dit même qu'elle oubliait toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé *Saladin*.

CH. LV.

Louis enleva sa femme d'Antioche, & la conduisit à Jérusalem, en danger d'être pris avec elle, soit par les Musulmans, soit par les troupes du prince d'Antioche. Il eut du moins la satisfaction d'accomplir son vœu, & de pouvoir un jour dire à *saint Bernard* qu'il avait vu Béthléem & Nazareth. Mais pendant ce voyage, ce qui lui résistait de soldats fut battu & dispersé de tous côtés. Enfin trois mille Français désertèrent à la fois, & se firent mahométans pour avoir du pain.

Désastres de
Louis le jeu-
ne.

1148

LA conclusion de cette croisade fut, que l'empereur *Conrad* retourna presque seul en Allemagne. Le roi *Louis le jeune* ne ramena en France que sa femme & quelques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec *Éléonor de Guienne*, sous prétexte de parenté : car l'adultére, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, n'annulait point le sacrement du mariage ; mais, par la plus absurde des loix, le crime d'avoir épousé son arrière-cousine annulait ce sacrement. *Louis* n'était pas assez puissant

H. U. Tome III.

G

CH. LV. pour garder la dot en renvoyant la personne ; il perdit la Guienne , cette belle province de France , après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son pays eût encore mise sur pied. Mille familles désolées éclatèrent en vain contre les prophéties de *saint Bernard* , qui en fut quitte pour se compa-
rer à *Moïse* , lequel , disait-il , avait comme lui promis de la part de Dieu aux Israélites de les conduire dans une terre heureuse , & qui vit périr la pre-
mière génération dans les déserts.



CHAPITRE LVI.

De Saladin.

APRÈS ces malheureuses expéditions, les Chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entre eux. La même fureur régnait chez les Musulmans. Le prétexte de la religion n'avait plus de part aux affaires politiques. Il arriva même, vers l'an 1166, qu'*Amauri*, roi de Jérusalem, se ligua avec le soudan d'Égypte contre les Turcs. Mais à peine le roi de Jérusalem avait-il signé ce traité, qu'il le viola. Les Chrétiens possédaient encore Jérusalem, & disputaient quelques territoires de la Syrie aux Turcs & aux Tartares. Tandis que l'Europe était épuisée pour cette guerre, tandis qu'*Andronic Manuel* montait sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu, que *Frédéric Barberousse* & les papes tenaient l'Italie en armes, la nature produisit un de ces accidens qui devraient faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur montrer le peu qu'ils sont, & le peu qu'ils se disputent. Un tremble-

CH. LVI.
Alliance du
roi chrétien
de Jérusalem
avec un sout
dan.

G ij

CH. LVI.
Horrible
tremblement
de-terre.

ment de terre, plus étendu que celui qui s'est fait sentir en 1755, renversa la plupart des villes de Syrie & de ce petit Etat de Jérusalem ; la terre engloutit en cent endroits les animaux & les hommes. On prêcha aux Turcs que Dieu punissait les Chrétiens ; on prêcha aux Chrétiens que Dieu se déclarait contre les Turcs ; & on continua de se battre sur les débris de la Syrie.

Saladin.

Au milieu de tant de ruines s'élevait le grand *Salaheddin*, qu'on nommait en Europe *Saladin*. C'était un Persan d'origine, du petit pays des Curdes, nation toujours guerrière & toujours libre. Il fut au rang de ces capitaines qui s'emparaient des terres des califes, & aucun ne fut aussi puissant que lui. Il conquit en peu de temps l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie. *Saladin*, maître de tant de pays, songea bien-tôt à conquérir le royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit Etat, & hâtaient sa ruine. *Guilbert de Lusignan*, couronné roi, mais à qui on disputait la couronne, rassembla dans la Galilée tous ces Chrétiens divisés que le péril réunissait, & marcha contre *Saladin*, l'évêque de Ptolémaïs portant la chappe par-dessus

sa cuirasse , & tenant entre ses bras une croix qu'on persuada aux Chrétiens être la même qui avait été l'instrument de la mort de Jésus-Christ. Cependant tous les Chrétiens furent tués ou pris. Le roi captif , qui ne s'attendait qu'à la mort , fut étonné d'être traité par *Saladin* , comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les Généraux les plus humains.

CH. LVI.

Le roi de Jé-
rusalem cap-
tif de Saladin.

SALADIN présenta de sa main à *Lu-signan* une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le roi , après avoir bu , voulut donner sa coupe à un de ses capitaines , nommé *Renaud de Châtillon*. C'était une coutume inviolable , établie chez les Musulmans , & qui se conserve encore chez quelques Arabes , de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avaient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hospitalité était sacré pour *Saladin*. Il ne souffrit pas que *Renaud de Châtillon* bût après le roi. Ce capitaine avait violé plusieurs fois sa promesse. Le vainqueur avait juré de le punir ; & , montrant qu'il savait se venger comme pardonner , il abattit d'un coup de sabre la tête de ce perfide. Arrivé aux portes de Jérusalem , qui ne pouvait plus se dé-
G 111

1187.
Générosité
de Saladin.

fendre, il accorda à la reine, femme de *Lusignan*, une capitulation qu'elle n'espérait pas. Il lui permit de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfants, ou leurs pères qui étaient dans ses fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. *Saladin* fit laver avec de l'eau-rose, par les mains mêmes des Chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle *Noradin*, soudan d'Alep, avait travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles : « Le roi *Saladin*, serviteur de Dieu, mit cette inscription après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains ».

Il établit des écoles musulmanes ; mais malgré son attachement à sa religion, il rendit aux Chrétiens orientaux l'église du saint-sépulchre. Il faut ajouter que *Saladin*, au bout d'un an, rendit la liberté à *Guilbert de Lusignan*, en lui faisant jurer qu'il ne porterait jamais

les armes contre son libérateur. *Luf-
gnan* ne tint pas sa parole.

CH. LVI.

PENDANT que l'Asie mineure avait été le théâtre du zèle, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de croisés, la fureur d'annoncer la religion les armes à la main s'était répandue dans le fond du Nord.

Nous avons vu, il n'y a qu'un moment, *Charlemagne* convertir l'Allemagne septentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vu ensuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, sans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. A peine le christianisme fut affernui dans le Danemarck, dans la Saxe & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une croisade contre les payens du Nord, qu'on appellait *Sclaves*, ou *Slaves*, & qui ont donné le nom à ce pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Les Chrétiens s'armèrent contre eux depuis Brême jusqu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille croisés portèrent la destruction chez ces peuples. On tua beaucoup de monde : on ne convertit personne. On peut encore ajouter la perte de ces cent mille hommes aux seize cent mil-

Croisade
dans le Nord

le que le fanatisme de ces temps-là coûtait à l'Europe.

CH. LVI.

CEPENDANT il ne restait aux Chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppe, & la ville de Tyr. *Saladin* possérait tout le reste, soit par lui-même, soit par son gendre le sultan d'Iconium ou de Cogni.

Dixme Saladine. Au bruit des victoires de *Saladin*, toute l'Europe fut troublée. Le pape *Clément III* remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. *Philippe-Auguste*, qui régnait alors en France, & le vieux *Henri II*, roi d'Angleterre, suspendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher, à l'envi, au secours de l'Asie. Ils ordonnèrent, chacun dans leurs États, que tous ceux qui ne se croiseraient point, paieraient le dixième de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement. C'est ce qu'on appelle *la dixme Saladine*. Taxe qui servait de Trophée à la gloire du conquérant.

CET empereur *Frédéric Barberousse*, si fameux par les persécutions qu'il effuya des papes, & qu'il leur fit souffrir, se croisa presqu'au même temps. Il semblait être chez les Chrétiens d'Asie ce que *Saladin* était chez les Turcs: politi-

que , grand capitaine , éprouvé par la fortune , il conduisait une armée de cent - cinquante mille combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun croisé qui n'eût , au moins , cent-cinquante francs d'argent comptant , afin que chacun pût , par son industrie , prévenir les horribles disettes qui avaient contribué à faire périr les armées précédentes.

Il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La cour de Constantinople , fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins , fit enfin une alliance avec *Saladin*. Cette alliance révolta l'Europe; mais il est évident qu'elle était indispensable ; on ne s'allie point avec un ennemi naturel sans nécessité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs , moins nécessaires , peut-être , ne causent pas tant de murmures. Frédéric s'ouvrit un passage dans la Thrace , les armes à la main , contre l'empereur *Isaac l'Ange* ; & , victorieux des Grecs , il gagna deux batailles contre le sultan de Cogni: mais , s'étant baigné tout en sueur dans les eaux d'une rivière qu'on croit être le Cidnus , il en mourut , & ses victoires furent inutiles. Elles avaient

coûté cher sans doute, puisque son fils
 Ch. LVI. le duc de Souabe ne put rassembler de
 ces cent-cinquante mille hommes que
 sept à huit mille tout au plus. Il les con-
 duisit à Antioche, & joignit ces débris
 à ceux du roi de Jérusalem, *Guil de Lu-
 signan*, qui voulait encore attaquer son
 vainqueur *Saladin*, malgré la foi des
 sermens, & malgré l'inégalité des ar-
 mes.

APRÈS plusieurs combats, dont au-
 cun ne fut décisif, ce fils de *Frédéric
 Barberousse*, qui eût pu être empereur
 d'Occident, perdit la vie près de Ptolé-
 maïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut
 martyr de la chasteté, & qu'il eût pu
 réchapper par l'usage des femmes, sont
 à la fois des panygyristes bien hardis,
 & des physiciens peu instruits. On en
 dit autant depuis du roi de France,
Louis VII.

Philippe-Auguste & Richard cœur de lion. L'ASIE mineure était un gouffre où l'Europe venait se précipiter. Non-seu-
 lement cette armée immense de l'em-
 pereur *Frédéric* était perdue; mais des
 flottes d'Anglais, de Français, d'Ita-
 liens, d'Allemands, précédant encore
 l'arrivée de *Philippe-Auguste* & de *Ri-
 chard cœur de lion*, avaient amené de

nouveaux croisés & de nouvelles victimes.

CH. LVI

LE roi de France & le roi d'Angleterre arrivèrent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Presque tous les Chrétiens de l'Orient s'étaient rassemblés pour assiéger cette ville. *Saladin* était embarqué vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux rois eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Orient, on compta plus de trois cent mille combattans.

PTOLÉMAÏS, à la vérité, fut prise; mais la discorde qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que *Philippe* & *Richard*, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. *Philippe*, fatigué de ces divisions, & plus encore de la supériorité & de l'ascendant que prenait, en tout, *Richard* son vassal, retourna dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter, peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

RICHARD, demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croisés, plus divisés entre eux que ne l'avaient été les deux rois,

G vj

===== **CH. LVI.** déploya vainement le courage le plus héroïque. *Saladin*, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. *Richard* eut la gloire de désarmer *Saladin*: ce fut presque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

LES fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles continues rui-
nèrent cette grande armée: & *Richard*
s'en retourna, avec plus de gloire, à la
vérité, que *Philippe-Auguste*, mais
d'une manière bien moins prudente. Il
partit avec un seul vaisseau: & ce vaiss-
eau ayant fait naufrage sur les côtes
de Venise, il traversa, déguisé, & mal
accompagné, la moitié de l'Allemagne.
Il avait offensé en Syrie, par ses hau-
teurs, un duc d'Autriche, & il eut
l'imprudence de passer par ses terres.
Ce duc d'Autriche le chargea de chaî-
nes, & le livra au barbare & lâche
empereur *Henri VI.*, qui le garda en
prison comme un ennemi qu'il aurait
pris en guerre, & qui exigea de lui,
dit-on, cent mille marcs d'argent pour
sa rançon. Mais cent mille marcs fe-
raient aujourd'hui, en 1760, cinq de
nos millions, & alors l'Angleterre n'é-

tait pas en état de payer cette somme ; c'était, probablement, cent mille marques (*marcas*) qui revenaient à cent mille écus.

CH. LVI.

Saladin, qui avait fait un traité avec *Richard*, par lequel il laissait aux Chrétiens le rivage de la mer, depuis Tyr jusqu'à Joppé, garda fidèlement sa parole. Il mourut trois ans après à Damas, admiré des Chrétiens mêmes. Il avait fait porter, dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'envelopper ; & celui qui tenait cet étendard de la mort, criait à haute voix : « Voilà tout ce que *Saladin*, vainqueur de l'Orient, remporte de ses conquêtes ». On dit qu'il laissa, par son testament, des distributions égales d'aumônes aux pauvres, mahométans, juifs & chrétiens : voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont frères, & que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.

Most de Saladin : son testament.

1195.

L'ARDEUR des croisades ne s'amorçait pas : & les guerres de *Philippe-Auguste* contre l'Angleterre & contre l'Allemagne n'empêchèrent pas qu'un

CH. LVI. grand nombre de seigneurs François ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un prince Flamman, ainsi que *Godefroi de Bouillon*, chef de la première; c'était *Baudouin*, comte de Flandres. Quatre mille chevaliers, neuf mille écuyers, & vingt mille hommes de pied, composerent cette croisade nouvelle, qu'on peut appeler la cinquième.

Venise gagne aux croisades. VENISE devenait de jour en jour une république redoutable, qui appuyait son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préférablement à tous les rois de l'Europe. Elle s'était mise en état d'équiper des flottes, que les rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France ne pouvaient alors fournir. Ces républiains industriels gagnèrent à cette croisade de l'argent & des terres. Premièrement, ils se firent payer quatre-vingt-cinq mille écus d'or, pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement, ils se servirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante galères, pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie.

1102. LE pape *Innocent III* les excommunia, soit pour la forme, soit qu'il crai-

ignit déjà leur grandeur. Ces croisés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & son territoire, qui accrût les forces de Venise.

CETTE croisade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Constantinople divisée, & que les précédentes avaient eu en tête des empereurs affermis. Les Vénitiens, le comte de Flandres, le marquis de Montferrat joint à eux, enfin les principaux chefs, toujours politiques quand la multitude est effrénée, virent que le temps était venu d'exécuter l'ancien projet contre l'Empire des Grecs. Ainsi les Chrétiens dirigèrent leur croisade contre le premier prince de la chrétienté.



CHAPITRE LVII.

*Les croisés envahissent Constantinople.
Malheurs de cette ville & des empereurs Grecs. Croisade en Égypte.
Aventure singulière de Saint François d'Assise. Disgraces des Chrétiens.*

CH. LVII.

L'EMPIRE de Constantinople , qui avait toujours le titre d'Empire Romain , possédaient encore la Thrace , la Grèce entière , les îles , l'Epire , & étendait sa domination en Europe jusqu'à Belgrade & jusqu'à la Valachie. Il disputait les restes de l'Asie mineure aux Arabes , aux Turcs & aux croisés. On cultivait toujours les sciences & les beaux arts dans la ville impériale. Il y eut une suite d'historiens non interrompue , jusqu'au temps où Mahomet II s'en rendit maître. Les historiens étaient ou des Empereurs , ou des princes , ou des hommes d'État , & n'en écrivaient pas mieux ; ils ne parlent que de dévotion ; ils déguisent tous les faits ; ils ne cherchent qu'un vain arrangement de paroles ; ils n'ont de l'ancienne Grèce

que la loquacité : la controverse était
l'étude de la cour. L'empereur *Manuel*,
au douzième siècle, disputa long-temps
avec ses évêques sur ces paroles, *Mon
père est plus grand que moi*, pendant
qu'il avait à craindre les croisés & les
Turcs. Il y avait un catéchisme grec, dans
lequel on anathématisait avec exécration
ce verset si connu de l'alcoran, où il est
dit que *Dieu est un être infini, qui n'a
point été engendré, & qui n'a engendré
personne*. *Manuel* voulut qu'on ôtât du
catéchisme cet anathème. Ces disputes
signalèrent son règne & l'affaiblirent.
Mais remarquez que dans cette dispute,
Manuel ménageait les Musulmans. Il ne
voulait pas que, dans le catéchisme grec,
on insultât un peuple victorieux, qui
n'admettait qu'un Dieu incommunicable,
& que notre sainte Trinité révol-
tait.

CH. LVII

ALEXIS *Manuel* son fils, qui épousa
une fille du roi de France *Louis le jeune*,
fut détrôné par *Andronic*, un de ses pa-
rens. Cet *Andronic* le fut à son tour par
un officier du palais, nommé *Isaac
l'Ange*. On traîna l'empereur *Andronic*
dans les rues ; on lui coupa une main,
on lui creva les yeux, on lui versa de

118.

CH. LVII. l'eau bouillante sur le corps , & il expira dans les plus cruels supplices.

Révolutions horribles dans l'Empire de Grèce. 1195. *ISAAC l'Ange* , qui avait puni un usurpateur avec tant d'atrocité , fut lui-même dépouillé par son propre frère *Alexis l'Ange* , qui lui fit crever les yeux. Cet *Alexis l'Ange* prit le nom de *Comnène* , quoiqu'il ne fut pas de la famille impériale des *Comnènes* ; & ce fut lui qui fut la cause de la prise de Constantinople par les croisés.

Le fils d'*Isaac l'Ange* alla implorer le secours du pape , & sur-tout des Vénitiens , contre la barbarie de son oncle. Pour s'assurer de leurs secours , il renonça à l'Église Grecque , & embrassa le culte de la Latine. Les Vénitiens & quelques princes croisés , comme *Baudouin* comte de Flandres , *Boniface* marquis de Montferrat , lui donnèrent leur dangereux secours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campaient hors de la ville , toujours pleine de tumulte. Le jeune *Alexis* , détesté des Grecs pour avoir introduit les Latins , fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de ses parens , surnommé *Mirziflos* , l'étrangla de ses mains , & prit les brodequins rouges ,

qui étaient la marque de l'empire.

Les croisés, qui avaient alors le prétexte de venger leurs créatures, profitèrent des séditions qui désolaiient la ville, pour la ravager. Ils y entrèrent presque sans résistance ; & ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. Nicetas affirme que le seul butin des seigneurs de France fut évalué deux cent mille livres d'argent en poids. Les églises furent pillées : & , ce qui marque assez le caractère de la nation , qui n'a jamais changé , les Français danserent avec des femmes dans le sanctuaire de l'église de *Sainte-Sophie* , tandis qu'une des prostituées qui suivaient l'armée de *Baudouin* , chantait des chansons de sa profession dans la chaire patriarchale.

Ce fut pour la première fois que la ville de Constantinople fut prise & sacagée par des étrangers ; & elle le fut par des Chrétiens qui avaient fait vœu de ne combattre que les infidèles.

ON ne voit pas que ce feu grégeois , tant vanté par les historiens , ait fait le moindre effet. S'il était tel qu'on le dit , il eût toujours donné sur terre & sur mer une victoire assurée. Si c'était quelque chose de semblable à nos phospho-

CH. LVII.
Prise de
Constantine
ple par les
croisés.
1104.

res, l'eau pouvait à la vérité le conserver, mais il n'aurait point eu d'action dans l'eau. Enfin, malgré ce secret, les Turcs avaient enlevé presque toute l'Asie mineure aux Grecs, & les Latins leur arrachèrent le reste.

Élection fin-
sière d'un
empereur.

Le plus puissant des croisés, *Baudouin* comte de Flandres, se fit élire empereur. Ils étaient quatre prétendants. On mit quatre grands calices de l'église de *sainte-Sophie* pleins de vin devant eux. Celui qui était destiné à l'élu, était seul consacré. *Baudouin* le but, prit les brodequins rouges, & fut reconnu. Ce nouvel usurpateur condamna l'autre usurpateur *Mirziflos* à être précipité du haut d'une colonne. Les autres croisés partagèrent l'Empire. Les Vénitiens se donnèrent le Péloponnèse, l'île de Candie & plusieurs villes des côtes de Phrygie, qui n'avaient point subi le joug des Turcs. Le marquis de Montferrat prit la Thessalie. Ainsi *Baudouin* n'eut guères pour lui que la Thrace & la Mésie. A l'égard du pape, il y gagna, du moins pour un temps, l'Église d'Orient. Cette conquête eût pu, avec le temps, valoir un royaume: Constantinople était autre chose que Jérusalem.

Ces croisés, qui ruinaient des Chré-

tiens leurs frères, auraient pu, bien plus aisément que tous leurs prédéceſſeurs, chasser les Turcs de l'Asie. Les États de *Saladin* étaient déchirés. Mais, de tant de chevaliers qui avaient fait vœu d'aller secourir Jérusalem, il ne passa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nombre fut *Simon de Montfort*, qui, ayant en vain cherché un État en Grèce & en Syrie, se mit ensuite à la tête d'une croisade contre les Albigeois, pour usurper, avec la croix, quelque chose sur les Chrétiens,

Il restait beaucoup de princes de la famille impériale des *Comnènes*, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur Empire. Un d'eux, qui portait aussi le nom d'*Alexis*, se réfugia avec quelques vaisseaux vers la Colchide; & là, entre la mer & le mont Caucase, forma un petit État, qu'on appella l'*Empire de Trébïsande*: tant on abusait de ce mot d'*Empire*.

Théodore Lascaris reprit Nicée, & s'établit dans la Bithinie, en se servant à propos des Arabes contre les Turcs. Il se donna aussi le titre d'empereur, & fit élire un patriarche de sa communion. D'autres Grecs, unis avec

les Turcs mêmes , appellèrent à leur secours leurs anciens ennemis les Bulgares , contre le nouvel empereur *Baudouin de Flandres* , qui jouit à peine de sa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople , on lui coupa les bras & les jambes , & il expira en proie aux bêtes féroces.

LES sources de ces émigrations devaient tarir alors ; mais les esprits des hommes étaient en mouvement. Les confesseurs ordonnaient aux pénitents d'aller à la Terre-sainte. Les fausses nouvelles qui en venaient tous les jours , donnaient de fausses espérances.

UN moine Breton , nommé *Eloïn'* , conduisit en Syrie , vers l'an 1204 , une multitude de Bretons. La veuve d'un roi de Hongrie se croisa avec quelques femmes , croyant qu'on ne pouvait gagner le ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémique passa jusqu'aux enfans : il y en eut des milliers , qui , conduits par des maîtres d'école & des moines , quittèrent les maisons de leurs parents , sur la foi de ces paroles : *Seigneur , tu as tiré ta gloire des enfans.* Leurs conducteurs en vendirent une partie aux Musulmans : le reste périt de misère.

L'ÉTAT d'Antioche était ce que les

oisades dé-
nérées en
lie.

Chrétiens avaient conservé de plus considérable en Syrie. Le royaume de Jérusalem n'existait plus que dans Ptolémaïs. Cependant il était établi dans l'Occident qu'il fallait un roi de Jérusalem. Un *Emery de Lusignan*, roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'évêque de Ptolémaïs proposa d'aller demander en France un roi de Judée. *Philippe-Auguste* nomma un cadet de la maison de *Brienne* en Champagne, qui ^{Le roi de France fait un roi de Jérusalem.} avait à peine un patrimoine. On voit, par le choix du roi, quel était le royaume.

Ce roi titulaire, ses chevaliers, les Bretons qui avaient passé la mer, plusieurs princes Allemands, un duc d'Autriche, *André*, roi de Hongrie, suivi d'assez belles troupes; les templiers, les hospitaliers, les évêques de Munster & d'Utrecht; tout cela pouvait encore faire une armée de conquérants, si elle avait eu un chef; mais c'est ce qui manqua toujours.

Le roi de Hongrie s'étant retiré, un comte de Hollande entreprit ce que tant de rois & de princes n'avaient pu faire. Les Chrétiens semblaient toucher au temps de se relever: leurs espérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de

CH. LVII. chevaliers, qu'un légat du pape leut amena. Un archevêque de Bordeaux, les évêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais, accompagnèrent le légat avec des troupes considérables. Quatre mille Anglais, autant d'Italiens, vinrent sous diverses bannières. Enfin *Jean de Brienne*, qui était arrivé à Ptolémaïs presque seul, se trouve à la tête de près de cent mille combattans.

SAPHADIN, frère du fameux *Saladin*, qui avait joint, depuis peu, l'Égypte à ses autres États, venait de démolir les restes des murailles de Jérusalem, qui n'était plus qu'un bourg ruiné : mais comme *Saphadin* paraissait mal affermis dans l'Égypte, les croisés crurent pouvoir s'en emparer.

DE Ptolémaïs, le trajet est court aux embouchures du Nil. Les vaisseaux qui avaient apporté tant de Chrétiens, les portèrent en trois jours vers l'ancienne Péluse.

PRÈS des ruines de Péluse, est élevée Damiette, sur une chaussée qui la défend des inondations du Nil. Les croisés commencèrent le siège pendant la dernière maladie de *Saphadin*, & le continuèrent après sa mort. *Mélédin*, l'aîné de ses fils, régnait alors en Égypte, & passa

passait pour aimer les loix , les sciences & le repos plus que la guerre. *Corradin*, sultan de Damas , à qui la Syrie était tombée en partage , vint le secourir contre les Chrétiens. Le siège , qui dura deux ans , fut mémorable en Europe , en Asie & en Afrique.

CH. LVII.

SAINT Fran^{çois} d'Affise , qui éta-
blissait alors son Ordre , passa lui-même au camp des assiégeans : & s'étant ima-
giné qu'il pourrait aisément convertir le sultan *Mélédin* , il s'avança avec son compagnon , frère *Illuminé* , vers le camp des Égyptiens. On les prit ; on les conduisit au sultan. *Fran^{çois}* le prêcha en italien. Il proposa à *Mélédin* de faire allumer un grand feu , dans lequel ses imans d'un côté , *Fran^{çois}* & *Illumine* de l'autre , se jetteraient , pour faire voir quelle était la religion véritable. *Mélédin* , à qui un interprète expliquait cette proposition singulière , répondit en riant , que ses prêtres n'étaient pas hommes à se jeter au feu pour leur foi. Alors *Fran^{çois}* proposa de s'y jeter tout seul. *Mélédin* lui dit que , s'il acceptait une telle offre , il paraîtrait douter de sa religion. Ensuite il renvoya *Fran^{çois}* avec bonté , voyant bien qu'il ne pouvait être un homme dangereux.

Saint Fran
çois à la croi
fade.

H. U. Tom. III.

H

TELLE est la force de l'enthousiasme, que *François* n'ayant pu réussir à se jeter dans un bûcher en Égypte, & à rendre le soudan chrétien, voulut tenter cette aventure à Maroc. Il s'embarqua d'abord pour l'Espagne ; mais étant tombé malade, il obtint de frère *Gille* & de quatre autres de ses compagnons, qu'ils allâssent convertir les Maroquins. Frère *Gille* & les quatre moines font voile vers Tétuan, arrivent à Maroc, & prêchent en italien dans une charrette. Le miramolin ayant pitié d'eux, les fit rebarquer pour l'Espagne. Ils revinrent une seconde fois ; on les renvoya encore. Ils revinrent une troisième ; l'empereur poussé à bout, les condamna à la mort dans son divan, & leur trancha lui-même la tête. C'est un usage su-

1218.
On coupe la tête à cinq compagnons de saint François. persttieux autant que barbare, que les empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux de leur pays. Les miramolins se disaient descendus de *Mahomet*. Les premiers qui furent condamnés à mort sous leur empire, demandèrent de mourir de la main du maître, dans l'espérance d'une expiation plus pure. Cet abominable usage s'est si bien conservé, que le dernier empereur de Maroc, *Mulei Ifmaël*, a exécuté de sa main près

de dix mille hommes dans sa longue vie.

CH. LVII.

CETTE mort des cinq compagnons de *François d'Assise*, est encore célébrée tous les ans à Coimbre par une procession aussi singulière que leur aventure. On prétendit que les corps de ces franciscains revinrent en Europe après leur mort, & s'arrêtèrent à Coimbre dans l'église de sainte-Croix. Les jeunes gens, les femmes & les filles vont tous les ans la nuit de l'arrivée de ces martyrs, de l'église de sainte-Croix à celle des cordeliers. Les garçons ne sont couverts que d'un petit caleçon qui ne descend qu'au haut des cuisses; les femmes & les filles ont un jupon non moins court. La marche est longue, & on s'arrête souvent.

DAMIETTE cependant fut prise, & semblait ouvrir le chemin à la conquête de l'Égypte. Mais *Pélage Albano*, bénédictin Espagnol, légat du pape, & cardinal, fut cause de sa perte. Le légat prétendait que, le pape étant chef de toutes les croisades, celui qui le représentait en était incontestablement le Général; que le roi de Jérusalem n'étant roi que par la permission du pape, devait obéir en tout au légat. Ces divisions

1110.
Défaite des
Chrétiens.

CH. LVII. consumèrent du temps. Il fallut écrire à Rome. Le pape ordonna au roi de retourner au camp , & le roi y retourna pour servir sous le bénédictin. Ce Général engagea l'armée entre deux bras du Nil , précisément au temps que ce fleuve , qui nourrit & qui défend l'Egypte , commençait à se déborder. Le sultan , par des écluses , inonda le camp des Chrétiens. D'un côté , il brûla leurs vaisseaux ; de l'autre côté , le Nil croissait & menaçait d'engloutir l'armée du légat. Elle se trouvait dans l'état où l'on peint les Egyptiens de *Pharaon* , quand ils virent la mer prête à retomber sur eux. :

LES contemporains conviennent que , dans cette extrémité , on traita avec le sultan. Il se fit rendre Damiette ; il renvoya l'armée en Phénicie , après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui ferait la guerre ; & il garda le roi *Jean de Brienne* en ôtage.

LES Chrétiens n'avaient plus d'espérance que dans l'empereur *Frédéric II*. *Jean de Brienne* , sorti d'ôtage , lui donna sa fille , & les droits au royaume de Jérusalem pour dot.

Comment L'EMPEREUR *Frédéric II* concevait Frédéric II se très bien l'inutilité des croisades; mais il démêlait des croisades. fallait ménager les esprits des peuples &

échapper les coups des papes. Il me semble que la conduite qu'il tint, est un modèle de saine politique. Il négocie à la fois avec le pape & avec le sultan *Méleldin*. Son traité étant signé entre le sultan & lui, il part pour la Palestine; mais avec un cortège, plutôt qu'avec une armée. A peine est-il arrivé, qu'il rend public le traité par lequel on lui cède Jérusalem, Nazareth & quelques villages. Il fait répandre dans l'Europe, que, sans verser une goutte de sang, il a repris les saints lieux. On lui reprochait d'avoir laissé, par le traité, une mosquée dans Jérusalem. Le patriarche de cette ville le traitait d'athée. Ailleurs, il était regardé comme un prince qui savait régner.

Il faut avouer, quand on lit l'histoire Suite d'évènements étranges. de ces temps, que ceux qui ont imaginé des romans, n'ont guères pu aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité. C'est peu que nous ayons vu quelques années auparavant un comte de Flandres, qui, ayant fait vœu d'aller à la Terre-sainte, se saisisse en chemin de l'Empire de Constantinople. C'est peu que *Jean de Brienne*, cadet de Champagne, devenu roi de Jérusalem, ait été sur le point de subjuger

l'Égypte. Ce même *Jean de Brienne*,
 CH. LVII. n'ayant plus d'États, marche presque
 seul au secours de Constantinople. Il
 1124. arrive pendant un interrègne, & on
 l'élit empereur. Son successeur *Bau-
 douin II*, dernier empereur Latin de
 Constantinople, toujours pressé par les
 Grecs, courait, une bulle du pape à la
 main, implorer en vain le secours de
 tous les princes de l'Europe. Tous les
 princes étaient alors hors de chez eux.
 Les empereurs d'Occident couraient à
 la Terre-sainte : les papes étaient pres-
 que toujours en France, & les rois prêts
 à partir pour la Palestine.

1124. *THIBAUD de Champagne*, roi de
 Navarre, si célèbre par l'amour qu'on
 lui suppose pour la reine *Blanche*, &
 par ses chansons, fut aussi un de ceux
 qui s'embarquèrent alors pour la Palef-
 tine. Il revint la même année : & c'était
 être heureux. Environ soixante & dix
 chevaliers Français, qui voulurent se
 signaler avec lui, furent tous pris &
 menés au Grand-Caire, au neveu de
Mélédin, nommé *Mélecsala*, qui, ayant
 hérité des États & des vertus de son
 oncle, les traita humainement, & les
 laissa enfin retourner dans leur patrie
 pour une rançon modique.

EN ce temps, le territoire de Jérusalem n'appartient plus ni aux Syriens, ni aux Égyptiens, ni aux Chrétiens, ni aux Musulmans. Une révolution qui n'avait point d'exemple, donnait une nouvelle face à la plus grande partie de l'Asie. *Gengis-Kan*, & ses Tartares, avaient franchi le Caucase, le Taurus, l'Immaïs. Les peuples qui fuyaient devant eux, comme des bêtes féroces chassées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles, fondaient à leur tour sur les terres abandonnées.

CH. LVII.

LES habitans du Chorasan, qu'on nomma *Corasmins*, poussés par les Tartares, se précipitèrent sur la Syrie, ainsi que les Goths au quatrième siècle, chassés par des Scythes, étaient tombés sur l'Empire Romain. Ces Corasmins idolâtres égorgèrent ce qui restait à Jérusalem de Turcs, de Chrétiens, de Juifs. Les Chrétiens qui restaient dans Antioche, dans Tyr, dans Sidon & sur ces côtes de la Syrie, suspendirent quelque temps leurs querelles particulières pour résister à ces nouveaux brigands. Ces Chrétiens étaient alors ligués avec le soudan de Damas. Les templiers, les chevaliers de *Saint-Jean*, les chevaliers Teutoniques, étaient des défenseurs

1244.
Autres brigands.

toujours armés. L'Europe fournit sans cesse quelques volontaires. Enfin, ce qu'on put ramasser combattit les Corasimins. La défaite des croisés fut entière. Ce n'était pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs revinrent ravager ces côtes de Syrie après les Corasimins, & exterminèrent presque tout ce qui restait de chevaliers. Mais ces torrens passagers laissèrent toujours aux Chrétiens les villes de la côte.

Les Latins, renfermés dans leurs villes maritimes, se virent alors sans secours, & leurs querelles augmentaient leurs malheurs. Les princes d'Antioche n'étaient occupés qu'à faire la guerre à quelques Chrétiens d'Arménie. Les factions des Vénitiens, des Génois & des Pisans se disputaient la ville de Ptolémaïs. Les templiers & les chevaliers de *Saint-Jean* se disputaient tout. L'Europe, refroidie, n'envoyait presque plus de ces pèlerins armés. Les espérances des Chrétiens d'Orient s'éteignaient, quand *Saint Louis* entreprit la dernière croisade.



CHAPITRE LVIII.

De Saint Louis. Son gouvernement, sa croisade, nombre de ses vaisseaux, ses dépenses, sa vertu, son imprudence, ses malheurs.

Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être ; à rendre la France triomphante Portrait de saint Louis. & policée, & à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il fut accorder une politique profonde, avec une justice exacte ; & peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange : prudent & ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Il avait, conjointement avec la régente sa mère, qui savait régner, réprimé l'abus de la juridiction trop étendue des ecclésiastiques. Ils voulaient que

CH. LVIII. les officiers de justice saisissent les biens de quiconque était excommunié , sans examiner si l'excommunication était juste ou injuste. Le roi, distinguant très-sagement entre les loix civiles auxquelles tout doit être soumis , & les loix de l'Église , dont l'empire doit ne s'étendre que sur les consciences , ne laissa pas plier les loix du royaume sous cet abus des excommunications. Ayant , dès le commencement de son administration , contenu les prétentions des évêques & des laïques dans leurs bornes , il avait réprimé les factions de la Bretagne : il avait gardé une neutralité prudente entre les emportemens de *Grégoire IX* & les vengeances de l'empereur *Frédéric II*.

SON domaine , déjà fort grand , s'était acorû de plusieurs terres qu'il avait rachetées. Les rois de France avaient alors pour revenus leurs biens propres , & non ceux des peuples. Leur grandeur dépendait d'une économie bien entendue , comme celle d'un seigneur particulier.

CETTE administration l'avait mis en état de lever de fortes armées contre le roi d'Angleterre *Henri III* , & contre des vassaux de France unis avec l'An-

erre. *Henri III*, moins riche, moins i de ses Anglais , n'eut ni d'aussi nes troupes , ni d'aussi-tôt prêtes. is le battit deux fois , & sur-tout en ournée de Taillebourg en Poitou. Le Anglais s'enfuit devant lui. Cette tre fut suivie d'une paix utile. Les aux de France rentrés dans leur de- , n'en sortirent plus. Le roi n'ou- pas même d'obliger l'Anglais à er cinq mille livres sterling pour les de la campagne.

UAND on songe qu'il n'avait pas ;t-quotre ans lorsqu'il se conduisit , & que son caractère était fort lessus de sa fortune , on voit ce qu'il fait , s'il fut demeuré dans sa patrie ; on gémit que la France ait été si mal- reuse par ces vertus mêmes , qui de- ent faire le bonheur du monde.

AN 1244 , *Louis* , attaqué d'une adie violente , crut , dit on , dans léthargie , entendre une voix qui ordonnait de prendre la croix con- les infidèles. A peine put-il parler , l fit vœu de se croiser. La reine sa e , la reine sa femme , son conseil , ce qui l'approchait , sentit le dan- de ce vœu funeste. L'évêque de is même lui en repréSENTA les dan-

CH. LVIII

1241.

— gereuses conséquences ; mais *Louis* regardait ce vœu comme un lien sacré, qu'il n'était pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre années cette expédition. Enfin, laissant à sa mère le gouvernement du royaume, il part avec sa femme & ses trois frères, que suivent aussi leurs épouses ; presque toute la chevalerie de France l'accompagne. Il y eut dans l'armée près de trois mille chevaliers-bannerets. Une partie de la flotte immense qui portait tant de princes & de soldats, part de Marseille, l'autre d'Aiguesmortes, qui n'est plus un port aujourd'hui.

LA plupart des gros vaisseaux ronds qui transportèrent les troupes, furent construits dans les ports de France. Ils étaient au nombre de dix-huit cents. Un roi de France ne pourrait aujourd'hui faire un pareil armement, parce que les bois sont incomparablement plus rares, tous les frais plus grands à proportion, & que l'artillerie nécessaire rend la dépense plus forte, & l'armement beaucoup plus difficile.

Ses dépenses. ON voit par les comptes de *Saint Louis*, combien ces croisades appauvrissaient la France. Il donnait au seigneur de Valeri huit mille livres pour

trente chevaliers ; ce qui revenait à près de cent soixante & neuf mille livres numéraires de nos jours. Le connétable avait pour quinze chevaliers trois mille livres. L'archevêque de Reims & l'évêque de Langres recevaient chacun quatre mille livres pour quinze chevaliers que chacun d'eux conduisait. Cent soixante & deux chevaliers mangeaient aux tables du roi. Ces dépenses, & les préparatifs étaient immenses.

CH. LVIII

Si la fureur des croisades & la religion des sermens avaient permis à la vertu de *Louis* d'écouter la raison, non-seulement il eût vu le mal qu'il faisait à son pays, mais l'injustice extrême de cet armement qui lui paraissait si juste.

Le projet n'eût-il été que d'aller mettre les Français en possession de Jérusalem, ils n'y avaient aucun droit. Mais on marchait contre le vieux & sage *Mélecfsala*, soudan d'Égypte, qui certainement n'avait rien à démêler avec le roi de France. *Mélecfsala* était musulman : c'était-là le seul prétexte de lui faire la guerre. Mais il n'y avait pas plus de raison à ravager l'Égypte, parce qu'elle suivait les dogmes de *Mahomet* ; qu'il n'y en aurait aujourd'hui à porter la guerre à la Chine, parce que

la Chine est attachée à la morale de
H. LVIII. *Confucius.*

LOUIS mouilla dans l'isle de Chypre : le roi de cette île se joint à lui. On aborde en Égypte. Le soudan d'Égypte ne possédait point Jérusalem. La Palestine alors était ravagée par les Corasmans. Le sultan de Syrie leur abandonnait ce malheureux pays, & le calife de Bagdad, toujours reconnu & toujours sans pouvoir, ne se mêlait plus de ces guerres. Il restait encore aux Chrétiens, Ptolémaïs, Tyr, Antioche, Tripoli. Leurs divisions les exposaient continuellement à être écrasés par les sultans Turcs & par les Corasmans.

ra en Égypte DANS ces circonstances il est difficile de voir pourquoi le roi de France choisissait l'Égypte pour le théâtre de sa guerre. Le vieux Mélec *sala* malade demanda la paix ; on la refusa. *Louis* était renforcé par de nouveaux secours arrivés de France. Suivi de soixante mille combattans, obéi, aimé, ayant en tête des ennemis déjà vaincus, un soudan qui touchait à sa fin ; qui n'eût cru que l'Égypte & bien-tôt la Syrie seraient domptées ? Cependant la moitié de cette armée florissante pérît de maladie ; l'autre moitié est vaincue près de

la Maffoure. *Saint Louis* voit tuer son frère *Robert d'Artois*. Il est pris avec ses deux autres frères, le comte d'Anjou & le comte de Poitiers. Ce n'était plus alors *Mélecſala* qui régnait en Egypte, c'était son fils *Almoadan*. Ce nouveau soudan avait certainement de la grandeur d'ame; car le roi *Louis* lui ayant offert pour sa rançon & pour celle des prisonniers un million de besans d'or, *Almoadan* lui en remit la cinquième partie.

Ce soudan fut massacré par les Mamelucks, dont son père avait établi la milice. Le gouvernement, partagé alors, semblait devoir être funeste aux Chrétiens. Cependant le conseil égyptien continua de traiter avec le roi. Le sire de *Joinville* rapporte que les émirs mêmes proposèrent, dans une de leurs assemblées, de choisir *Louis* pour leur soudan.

JOINVILLE était prisonnier avec le roi. Ce que raconte un homme de son caractère, a du poids, sans doute. Mais qu'on fasse réflexion, combien dans un camp, dans une maison, on est mal informé des faits particuliers qui se passent dans un camp voisin, dans une maison prochaine; combien il est hors

CH. LVIII.
Défait & pris
1250.

Fables de
Joinville,
dont on n'
point la vérité
table histoire

de vraisemblance que des Musulmans songent à se donner pour roi un Chrétien ennemi, qui ne connaît ni leur langue, ni leurs mœurs, qui déteste leur religion, & qui ne peut être regardé par eux que comme un chef de brigands étrangers ; on verra que *Joinville* n'a rapporté qu'un discours populaire. Dire fidèlement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne-foi des choses au moins suspectes. Mais nous n'avons point la véritable histoire de *Joinville* ; ce n'est qu'une traduction infidelle qu'on fit du temps de *François I*, d'un écrit qu'on n'entendrait aujourd'hui que très-difficilement.

Je ne saurais guère encore concilier ce que les historiens disent de la manière dont les Musulmans traitèrent les prisonniers. Ils racontent qu'on les faisait sortir un à un d'une enceinte où ils étaient renfermés, qu'on leur demandait s'ils voulaient renier Jésus-Christ, & qu'on coupait la tête à ceux qui persistaient dans le Christianisme.

D'un autre côté, ils attestent qu'un vieil émir fit demander, par interprète, aux captifs, s'ils croyaient en Jésus-Christ ; & les captifs ayant dit qu'ils

croyaient en lui : « Consolez-vous , dit
» l'émir ; puisqu'il est mort pour vous ,
» & qu'il a su ressusciter , il saura bien
» vous sauver ».

CH. LVII

Ces deux récits semblent un peu contradictoires ; & ce qui est plus contradictoire encore , c'est que ces émirs fissent tuer des captifs dont ils espéraient une rançon.

Au reste ces émirs s'en tiennent aux huit cent mille besans auxquels leur soudan avait bien voulu se restreindre pour la rançon des captifs. Et lorsqu'en vertu du traité , les troupes Françaises qui étaient dans Damiette , rendirent cette ville , on ne voit point que les vainqueurs fissent le moindre outrage aux femmes. On laissa partir la reine & ses belles-sœurs avec respect. Ce n'est pas que tous les soldats musulmans fussent modérés ; le vulgaire , en tout pays , est féroce : il y eut , sans doute , beaucoup de violences commises , des captifs maltraités & tués ; mais enfin j'avoue que je suis étonné que le soldat mahométan n'exterminât pas un plus grand nombre de ces étrangers , qui , des ports de l'Europe , étaient venus sans aucune raison ravager les terres de l'Égypte.

Générosité
des vain-
queurs.
1250.

CH. LVIII.
Saint Louis
de retour en
France.

S. LOUIS, délivré de captivité, se retire en Palestine, & y demeure près de quatre ans avec les débris de ses vailleaux & de son armée. Il va visiter Nazareth, au-lieu de retourner en France, & enfin ne revient dans sa patrie qu'après la mort de la reine *Blanche* sa mère; mais il y rentre pour former une croisade nouvelle.

SON séjour à Paris lui procurait continuellement des avantages & de la gloire. Il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un roi vertueux. Le roi d'Angleterre *Henri III* & ses barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Il prononça l'arrêt en souverain; &, si cet arrêt, qui favorisait *Henri III*, ne put appaiser les troubles d'Angleterre, il fit voir, au moins, à l'Europe quel respect les hommes ont, malgré eux, pour la vertu. Son frère, le comte d'*Anjou*, dut à la réputation de *Louis* & au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape pour roi de Sicile.

LOUIS, cependant, augmentait ses domaines de l'acquisition de Namur, de Péronne, d'Avranché, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possé-

dâient en France. Les querelles de *Henri III* & de ses barons lui facilitaient les moyens : mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin : mais il les fit renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunis à la couronne par *Philippe-Auguste*. Ainsi la paix fut assurée avec sa réputation.

Il établit le premier la justice de ressort ; & les sujets opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, commencèrent à pouvoir porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux créés pour les écouter. Sous lui, des lettrés commencèrent à être admis aux séances de ces parlemens, dans lesquels des chevaliers, qui, rarement, savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Il joignit à la piété d'un religieux la fermeté éclairée d'un roi, en réprimant les entreprises de la cour de Rome, par cette fameuse pragmatique, qui conserve les anciens droits de l'Église, nommés libertés de l'Église Gallicane.

ENFIN treize ans de sa présence réparaient en France tout ce que son absence avait ruiné ; mais sa passion pour

son gouvernement en France.

Il repart pour sa croisade.

CH. LVIII. les croisades l'entraînait. Les papes l'encourageaient. *Clément IV* lui accordait une dîcime sur le clergé pour trois ans. Il part enfin une seconde fois, & à peu près avec les mêmes forces. Son frère, qu'il a fait roi de Sicile, doit le suivre. Mais ce n'est plus, ni du côté de la Palestine, ni du côté de l'Égypte, qu'il tourne sa dévotion & ses armes. Il fait cingler sa flotte vers Tunis.

Etat de la Syrie. Les Chrétiens de Syrie n'étaient plus la race de ces premiers François établis dans Antioche & dans Tyr. C'était une génération mêlée de Syriens, d'Arméniens & d'Européans. On les appelait *Poulains*, & ces restes, sans vigueur, étaient, pour la plupart, soumis aux Égyptiens. Les Chrétiens n'avaient plus de villes fortes que Tyr & Ptolémaïs.

Les religieux templiers & hospitaliers, qu'on peut, en quelque sens, comparer à la milice des Mammelucks, se faisaient entr'eux, dans ces villes mêmes, une guerre si cruelle, que, dans un combat de ces moines militaires, il ne resta aucun templier en vie.

Croisade contre Tunis. Quel rapport y avait-il entre cette situation de quelques métifs sur les côtes de Syrie, & le voyage de *S. Louis* à Tunis ? Son frère *Charles d'Anjou*,

roi de Naples &c de Sicile, ambitieux, cruel, intéressé, faisait servir la simplicité héroïque de *Louis* à ses desseins.

CH. LVIII.

Il prétendait que le roi de Tunis lui devait quelques années de tribut. Il voulait se rendre maître de ces pays : & *S. Louis* espérait, disent tous les historiens (je ne fais sur quel fondement) convertir le roi de Tunis. Étrange manière de gagner ce Mahométan au Christianisme ! On fait une descente à main armée dans ses États, vers les ruines de Carthage.

MAIS bientôt le roi est assiégé lui-même, dans son camp, par les Maures réunis. Les mêmes maladies, que l'intempérance de ses sujets transplantés, & le changement de climat, avaient attirées dans son camp en Égypte, désolèrent son camp de Carthage. Un de ses fils, né à Dainiette pendant la captivité, mourut de cette espèce de contagion devant Tunis. Enfin le roi en fut attaqué ; il se fit étendre sur la cendre, & expira à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la piété d'un religieux & le courage d'un grand homme. Ce n'est pas un des moindres exemples des jeux de la fortune, que les ruines de Carthage aient vu mourir un roi Chrétien

Mort du roi.

1870.

qui venait combattre des Musulmans
 CH. LVIII. dans un pays où *Didon* avait apporté
 les dieux des Syriens. A peine est-il
 mort que son frère, le roi de Sicile,
 arrive. On fait la paix avec les Maures,
 & les débris des Chrétiens sont rame-
 nés en Europe.

Pertes de ON ne peut guères compter moins
 'Europe. de cent mille personnes sacrifiées dans
 les deux expéditions de *S. Louis*. Joi-
 gnez les cent-cinquante mille qui sui-
 virent *Frédéric Barberousse* ; les trois-
 cent mille de la croisade de *Philippe-
 Auguste* & de *Richard* ; deux cent
 mille, au moins, au temps de *Jean de
 Brienne* : comptez les cent-soixante
 mille croisés qui avaient déjà passé en
 Asie, & n'oubliez pas ce qui pérît dans
 l'expédition de Constantinople & dans
 les guerres qui suivirent cette révolu-
 tion, sans parler de la croisade du
 Nord, & de celle contre les Albigeois ;
 on trouvera que l'Orient fut le tombeau
 de plus de deux millions d'Européans.

PLUSIEURS pays en furent dépeuplés
 & appauvris. Le sire de *Joinville* dit
 expressément, qu'il ne voulut pas ac-
 compagnier *Louis* à sa seconde croisa-
 de, parce qu'il ne le pouvait, & que
 la première avait ruiné toute sa sei-
 gneurie.

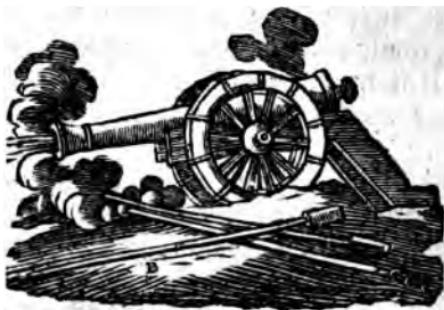
LA rançon de *Saint Louis* avait coûté huit cent mille besans ; c'était environ neuf millions de la monnoie qui court actuellement (en 1760). Si des deux millions d'hommes qui moururent dans le Levant, chacun emporta seulement cent francs, c'est encore deux cent millions de livres qu'il en coûta. Les Génois, les Pisans, & sur-tout les Vénitiens, s'y enrichirent : mais la France, l'Angleterre, l'Allemagne furent épniées.

ON dit que les rois de France gagnèrent à ces croisades, parce que *Saint Louis* augmenta ses domaines, en achetant quelques terres des seigneurs ruinés. Mais il ne les accrût que pendant ses treize années de séjour par son économie.

Le seul bien que ces entreprises procurèrent, ce fut la liberté que plusieurs bourgades achetèrent de leurs seigneurs. Le gouvernement municipal s'accrût un peu des ruines des possesseurs des fiefs. Peu-à-peu ces communautés pouvant travailler & commercer pour leur propre avantage, exercèrent les arts & le commerce que l'esclavage éteignait.

CEPENDANT ce peu de Chrétiens métifs, cantonnés sur les côtes de Syrie,

— fut bientôt exterminé ou réduit en servitude. Ptolémaïs, leur principal asyle, & qui n'était en effet qu'une retraite de bandits fameux par leurs crimes, ne put résister aux forces du soudan d'Égypte *Mélecseraph*. Il la prit en 1291 : Tyr & Sidon se rendirent à lui. Enfin, vers la fin du treizième siècle, il n'y avait plus dans l'Asie aucune trace apparente de ces émigrations des Chrétiens.



CHAPITRE LIX.

Suite de la prise de Constantinople par les croisés. Ce qu'était alors l'Empire nommé Grec.

Cet gouvernement féodal de France avait produit, comme on l'a vu, bien des conquérans. Un pair de France, duc de Normandie, avait subjugué l'Angleterre ; de simples gentilshommes, la Sicile ; & parmi les croisés, des seigneurs de France avaient eu pour quelque temps Antioche & Jérusalem. Enfin *Baudouin*, pair de France & comte de Flandres, avait pris Constantinople. Nous avons vu les Mahométans d'Asie céder Nicée aux empereurs Grecs fugitifs. Ces Mahométans même s'alliaient avec les Grecs contre les Francs & les Latins leurs communs ennemis ; & pendant ces temps-là, les irruptions des Tartares dans l'Asie & dans l'Europe empêchaient les Musulmans d'opprimer ces Grecs. Les Francs, maîtres de Constantinople, élisaient leurs empereurs, les papes les confirmaient.

CH. LIX.

CH. LIX.

1216.

Les Français
règnaient à
Constantino-
ple.

1218.

PIERRE de Courtenai, comte d'Au-
xerre, de la maison de France, ayant
été élu, fut couronné & sacré dans
Rome par le pape *Honorius III*. Les pa-
pes se flattait alors de donner les Em-
pires d'Orient & d'Occident. On a vu ce
que c'était que leur droit sur l'Occident,
& combien coûta de sang cette prétен-
tion. A l'égard de l'Orient, il ne s'agissait
guères que de Constantinople, d'une
partie de la Thrace & de la Thessalie.
Cependant le patriarche Latin, tout
soumis qu'il était au pape, prétendait
qu'il n'appartenait qu'à lui de couron-
ner ses maîtres, tandis que le patriar-
che Grec siégeant tantôt à Nicée, tantôt
à Andrinople, anathématisait & l'em-
pereur Latin, & le patriarche de cette
communion, & le pape même. C'était
si peu de chose que cet Empire Latin de
Constantinople, que *Pierre de Courte-
nai*, en revenant de Rome, ne put évi-
ter de tomber entre les mains des Grecs;
&, après sa mort, ses successeurs n'eurent
précisément que la ville de Con-
stantinople & son territoire. Des Fran-
çais possédaient l'Achaïe, les Vénitiens
avaient la Morée.

CONSTANTINOPLE, autrefois si riche,
était devenue si pauvre, que *Baudouin*

II (j'ai peine à le nommer empereur) mit en gage pour quelque argent, entre les mains des Vénitiens, la couronne d'épines de Jésus-Christ, ses langes, sa robe, sa serviette, son éponge, & beaucoup de morceaux de la vraie croix : *Saint-Louis* retira ces gages des mains des Vénitiens, & les plaça dans la sainte Chapelle de Paris, avec d'autres reliques, qui sont des témoignages de piété plutôt que de la connaissance de l'antiquité.

CH. LIX.

ON vit ce *Baudouin II* venir en ^{Les Grecs re-} 1245, au concile de Lyon, dans lequel ^{Les Grecs re-} le pape *Innocent IV* excommunia si ¹²⁴⁵ ^{l'Empire.} *Frédéric II*. Il y implora vainement le secours d'une croisade, & ne retourna dans Constantinople que pour la voir enfin retomber au pouvoir des Grecs ses légitimes possesseurs. *Michel Paléologue*, empereur & tuteur du jeune empereur *Lascaris*, reprit la ville par une intelligence secrète. *Baudouin* s'enfuit ensuite en France, où il vécut de l'argent que lui valut la vente de son marquisat de Namur, qu'il fit au roi *Saint Louis*. Ainsi finit cet Empire des croisés.

1261.

LES Grecs rapportèrent leurs moeurs ^{Leurs moeurs.} dans leur Empire. L'usage recommandé

I ij

CH. LIX. *ca de crever les yeux. Michel Paléologue*
le signala d'abord en privant son pu-
pille de la vue & de la liberté. On se ser-
vait auparavant d'une lame de métal
ardente : Michel employa le vinaigre
bouillant, & l'habitude s'en conserva ;
car la mode entre jusques dans les
crimes.

PALÉOLOGUE ne manqua pas de se faire absoudre solennellement de cette cruauté par son patriarche & par ses évêques, qui répandaient des larmes de joie, dit-on, à cette pieuse cérémonie. *Paléologue* se frappait la poitrine, demandait pardon à Dieu, & se gardait bien de délivrer de prison son pupille & son empereur.

QUAND je dis que la superstition rentra dans Constantinople avec les Grecs, je n'en veux pour preuve que ce qui arriva en 1284. Tout l'Empire était divisé entre deux patriarches. L'empereur ordonna que chaque parti présenterait à Dieu un mémoire de ses raisons dans sainte-Sophie, qu'on jetterait les deux mémoires dans un brûleur béni, & qu'ainsi la volonté de Dieu se déclarerait. Mais la volonté céleste ne se déclara qu'en laissant brûler les deux papiers, & abandonna les Grecs à leurs querelles ecclésiastiques.

L'EMPIRE d'Orient reprit cependant un peu la vie. La Grèce lui était jointe avant les croisades ; mais il avait perdu presque toute l'Asie mineure & la Syrie. La Grèce en fut séparée après les croisades ; mais un peu de l'Asie mineure restait, & il s'étendait encore en Europe jusqu'à Belgrade.

TOUT le reste de cet Empire était possédé par des nations nouvelles. L'Egypte était devenue la proie de la milice des mammelucks, composée d'abord d'esclaves, & ensuite de conquérans. C'étaient des soldats ramassés des côtes septentrionales de la mer noire : & cette nouvelle forme de brigandage s'était établie du temps de la captivité de *Saint Louis*.

LE califat touchait à sa fin dans ce treizième siècle, tandis que l'Empire de *Constantin* penchait vers la sienne. Vingt usurpateurs nouveaux déchiraient de tous côtés la monarchie fondée par *Mahomet*, en se soumettant à sa religion. Et enfin ces califes de Babylone, nommés les califes Abassides, furent entièrement détruits par la famille de *Gengis-Kan*.

Il y eut ainsi, dans les douzième & treizième siècles, une suite de dévasta-

CH. LIX. tions non interrompue dans tout l'hémisphère. Les nations se précipitèrent les unes sur les autres par des émigrations prodigieuses, qui ont établi peu-à-peu de grands Empires. Car tandis que les croisés fondaient sur la Syrie, les Turcs minaient les Arabes; & les Tartares parurent enfin, qui tombèrent sur les Turcs, sur les Arabes, sur les Indiens, sur les Chinois. Ces Tartares, conduits par *Gengis-Kan* & par ses fils, changèrent la face de toute la grande Asie, tandis que l'Asie mineure & la Syrie étaient le tombeau des Francs & des Sarrazins.



CHAPITRE LX.

De l'Orient, & de Gengis-Kan.

AU-DE-LA de la Perse, vers le Gion & l'Oxus, il s'était formé un nouvel Empire des débris du califat. Nous l'appelons *Carisme* ou *Kouaresm*, du nom corrompu de ses conquérans. Sultan *Mohammed* y régnait à la fin du douzième siècle, & au commencement du treizième, quand la grande invasion des Tartares vint engloutir tant de vastes États. *Mohammed le Carism* régnait du fond de l'Irac, qui est l'ancienne Médie, jusqu'au-delà de la Sogdiane, & fort avant dans le pays des Tartares. Il avait encore ajouté à ses États une partie de l'Inde, & se voyait un des plus grands souverains du monde, mais reconnaissant toujours le calife qu'il dépouillait, & auquel il ne restait que Bagdat.

CH. LX.

PAR-DE-LA le Taurus & le Caucase, à ^{à Des T} l'orient de la mer Caspienne, & du Volga jusqu'à la Chine, & au nord jusques sous la Zone glaciale, ^{à gen.}

dent ces immenses pays des anciens Scythes, qui se nommèrent depuis *Tatars*, du nom de *Tatar-Kan*, l'un de leurs plus grands princes, & que nous appelons *Tartares*. Ces pays paraissent peuplés de temps immémorial, sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes Bédouins, un goût pour la liberté & pour la vie errante, qui leur a fait toujours regarder les villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Sur les mœurs. LEURS courses continues, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant sous une tente, ou sur un charriot, ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui, comme des bêtes féroces trop multipliées, se jettèrent loin de leurs tannières; tantôt vers le Palus Méotide, lorsqu'ils chassèrent au cinquième siècle les habitans de ces contrées, qui se précipitèrent sur l'Empire Romain; tantôt à l'orient & au midi, vers l'Arménie & la Perse; tantôt du côté de la Chine & jusqu'aux Indes: ainsi ce vaste réservoir d'hommes ignorans & belliqueux, a vomi ses inondations dans presque tout notre hémis-

phère : & les peuples qui habitent aujourd'hui ces déserts, privés de toute connaissance, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde.

CH. LX.

CHAQUE horde ou tribu avait son chef, & plusieurs chefs se réunissaient sous un kan. Les tribus voisines du *Dalzilama* l'adoraient : & cette adoration consistait principalement en un léger tribut ; les autres, pour tout culte, sacrifiaient à Dieu quelques animaux une fois l'an. Il n'est point dit qu'ils aient jamais immolé d'hommes à la divinité, ni qu'ils aient cru un être mal-faisant & puissant tel que le diable. Les besoins & les occupations d'une vie vagabonde, les garantissaient aussi de beaucoup de superstitions nées de l'oisiveté : ils n'avaient que les défauts que la brutalité attache à une vie dure & sauvage ; & ces défauts mêmes en firent des conquérans.

Leur culte.

TOUT ce que je peux recueillir de certain sur l'origine de la grande révolution que firent ces Tartares aux douzième & treizième siècles, c'est que vers l'orient de la Chine, les hordes des Monguls ou Mogols, possesseurs des meilleures mines de fer, fabriquèrent ce métal avec lequel on se rend maître

de ceux qui possèdent tout le reste. *Cat-*
Kan ou *Gaffar-Kan*, ayeul de *Gengis-*
Kan, se trouvant à la tête de ces tri-
 bus, plus aguerries & mieux armées
 que les autres, força plusieurs de ses
 voisins à devenir ses vassaux, & fonda
 une espèce de monarchie, telle qu'elle
 peut subsister parmi des peuples errans
 & impatients du joug. Son fils, que les
 historiens Européans appellent *Pisouca*,
 affermit cette domination naissante : &
 enfin *Gengis* l'étendit dans la plus gran-
 de partie de la terre connue.

Prêtre-Jean
 himétrique. Il y avait un puissant État entre ses
 terres & celles de la Chine; cet Empire
 était celui d'un kan dont les ayeux
 avaient renoncé à la vie vagabonde des
 Tartares, pour bâtir des villes à l'exem-
 ple des Chinois : il fut même connu en
 Europe; c'est à lui qu'on donna d'abord
 le nom de *Prêtre-Jean*. Des critiques
 ont voulu prouver que le mot propre
 est *Prête-Jean*, quoiqu'assurément, il
 n'y eût aucune raison de l'appeler ni
Prête, ni *Prêtre*.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la
 réputation de sa capitale, qui faisait
 du bruit dans l'Asie, avait excité la cu-
 pidité des marchands d'Arménie ; ces
 marchands étaient de l'ancienne com-

mission de *Nestorius*; quelques-uns de leurs religieux se mirent en chemin avec eux; & pour se rendre recommandables aux princes Chrétiens qui faisaient alors la guerre en Syrie, ils écrivirent qu'ils avaient converti ce grand kan, le plus puissant des Tartares; qu'ils lui avaient donné le nom de *Jean*, qu'il avait même voulu recevoir le sacerdoce. Voilà la fable qui rendit le *Prêtre-Jean* si fameux dans nos anciennes chroniques des croisades. On alla ensuite chercher le *Prêtre-Jean* en Éthiopie, & on donna ce nom à ce prince Nègre, qui est moitié Chrétien schismatique, & moitié Juif. Cependant le *Prêtre-Jean* Tartare succomba dans une grande bataille sous les armes de *Gengis*. Le vainqueur s'empara de ses États, & se fit élire souverain de tous les kans Tartares, sous le nom de *Gengis-Kan*, qui signifie *roi des rois*, ou *grand kan*. Il portait auparavant le nom de *Témugin*. Il paraît que les kans Tartares étaient en usage d'assembler des diètes vers le printemps: ces diètes s'appelaient *Courilté*. Eh! qui fait si ces assemblées & nos cours plénières au mois de Mars & de Mai n'ont pas une origine commune?

CH. LX.

GENGIS-KAN publia dans cette assemblée qu'il fallait ne croire qu'un Dieu, & ne persécuter personne pour sa religion : preuve certaine que ses vassaux n'avaient pas tous la même créance. La discipline militaire fut rigoureusement établie : des dizeniers, des centeniers, des capitaines de mille hommes, des chefs de dix-mille sous des Généraux, furent tous astreints à des devoirs journaliers : & tous ceux qui n'alliaient point à la guerre, furent obligés à travailler un jour la semaine pour le service du grand kan. L'adultére fut défendu d'autant plus sévèrement que la polygamie était permise. Il n'y eut qu'un canton Tartare dans lequel il fut permis aux habitans de demeurer dans l'usage de prostituer les femmes à leurs hôtes. Le sortilège fut expressément défendu sous peine de mort. On a vu que *Charlemagne* ne le punit que par des amendes. Mais il en résulte que les Germains, les Francs &c les Tartares croyaient également au pouvoir des magiciens. *Gengis-Kan* fit jouer dans cette grande assemblée de princes barbares un ressort qu'on voit souvent employé dans l'histoire du monde. Un prophète prédit à *Gengis-Kan* qu'il se

rait le maître de l'Univers ; les vassaux du grand kan s'encouragèrent à remplir la prédiction.

CH. LX.

L'AUTEUR Chinois qui a écrit les conquêtes de *Gengis*, & que le père *Gaubil* a traduit, assure que ces Tartares n'avaient aucune connaissance de l'art d'écrire. Cet art avait toujours été ignoré des provinces d'Arcangel jusqu'au-delà de la grande muraille, ainsi qu'il le fut des Celtes, des Bretons, des Germains, des Scandinaviens, & de tous les peuples de l'Afrique au-delà du mont *Atlas*. L'usage de transmettre à la postérité toutes les articulations de la langue, & toutes les idées de l'esprit est un des grands rafinemens de la société perfectionnée, qui ne fut connu que chez quelques nations très-policées, & encore ne fut-il jamais d'un usage universel chez ces nations. Les loix des Tartares étaient promulguées de bouche, sans aucun signe représentatif qui en perpétuât la mémoire. Ce fut ainsi que *Gengis* porta une loi nouvelle, qui devait faire des héros de ses soldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui, dans le combat, appelaient au secours de leurs camarades, furaient, au-lieu de les secourir. Bientôt

maître de tous les pays qui sont entre le fleuve Volga & la muraille de la Chine , il attaque enfin cet ancien Empire qu'on appelait alors *le Cataï*. Il prit Cambalu , capitale du Cataï septentrional. C'est la même ville que nous nommons aujourd'hui Pékin. Maître de la moitié de la Chine , il soumit jusqu'au fond de la Corée.

Conquêtes de Gengis. L'IMAGINATION des hommes oisifs , qui s'épuise en fictions romanesques , n'oseraient pas imaginer qu'un prince partit du fond de la Corée , qui est l'extémité orientale de notre globe , pour porter la guerre en Perse & aux Indes. C'est ce qu'exécuta *Gengis-Kan*.

Le calife de Bagdat , nommé *Naffer* , l'appela imprudemment à son secours. Les califes alors étaient , comme nous l'avons vu , ce qu'avaient été les rois fainéans de France sous la tyrannie des maires du palais : les Turcs étaient les maires des califes.

Ce sultan *Mohammed* de la race des Carismins , dont nous venons de parler , était maître de presque toute la Perse ; l'Arménie toujours faible , lui payait tribut. Le calife *Naffer* , que ce *Mohammed* voulait enfin dépouiller de l'ombre de dignité qui lui restait , attira *Gengis-Kan* dans la Perse.

Le conquérant Tartare avait alors soixante ans ; il paraît qu'il savait régner comme vaincre ; sa vie est un des témoignages qu'il n'y a point de grand conquérant qui ne soit grand politique. Un conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui. *Gengis* gouvernait si adroitemment la partie de la Chine conquise, qu'elle ne se révolta point pendant son absence ; & il savait si bien régner dans sa famille, que ses quatre fils, qu'il fit ses quatre lieutenants-généraux, mirent presque toujours leur jalouse à le bien servir, & furent les instrumens de ses victoires.

Nos combats en Europe paraissent de légères escarmouches en comparaison de ces batailles qui ont ensanglanté quelquefois l'Asie. Le sultan *Mohammed* marche contre *Gengis* avec quatre-cent mille combattans, audelà du fleuve Jaxarte près de la ville d'Otrar : & dans les plaines immenses qui sont par-delà cette ville, au quarante-deuxième degré de latitude, il rencontre l'armée Tartare de sept cent mille hommes, commandée par *Gengis* & par ses quatre fils : les Mahométans furent défait ; & Otrar prise. On le servit du bâlier

Armées pro-
digieuses.

dans le siège ; il semble que cette machine de guerre soit une invention naturelle de presque tous les peuples comme l'arc & les flèches.

DE ces pays qui sont vers la Transoxane, le vainqueur s'avance à Bocara, ville célèbre dans toute l'Asie par son grand commerce, ses manufactures d'étoffes, sur-tout par les sciences que les sultans Turcs avaient apprises des Arabes, & qui florissaient dans Bocara & dans Samarcande. Si même on en croit le kan *Abulgasi*, de qui nous tenons l'histoire des Tartares, *Bocar*, signifie *savant*, en langue tartare-mongule ; & c'est de cette étymologie, dont il ne reste aujourd'hui nulle trace, que vint le nom de *Bocara*. Le Tartare, après l'avoir rançonnée, la réduisit en cendres ; ainsi que Persépolis avait été brûlée par *Alexandre*. Mais les orientaux qui ont écrit l'histoire de *Gengis-Kan*, disent qu'il voulut venger ses ambassadeurs que le sultan avait fait tuer avant cette guerre. S'il peut y avoir quelque excuse pour *Gengis*, il n'y en a point pour *Alexandre*.

TOUTES ces contrées à l'orient & au midi de la mer Caspienne furent soumises : & le sultan *Mohammed*, fugitif

de province en province, traînant après
lui ses trésors & son infortune, mou-
rut abandonné des siens.

CH. LX.

ENFIN le conquérant pénétra jusqu'au
fleuve de l'Inde; & tandis qu'une de
ses armées soumettait l'Indoustan, une
autre, sous un de ses fils, subjugua tou-
tes les provinces qui sont au midi & à
l'occident de la mer Caspienne, le Co-
raffan, l'Irak, le Shirvan, l'Aran. Elle
passa les portes de fer, près desquelles
la ville de Derbent fut bâtie, dit-on,
par *Alexandre*. C'est l'unique passage
de ce côté de la haute Asie à travers les
montagnes escarpées & inaccessibles du
Caucase. De-là, marchant le long du
Volga vers Moscou, cette armée, par-
tout victorieuse, ravagea la Russie. C'é-
tait prendre ou tuer des bestiaux & des
esclaves. Chargée de ce butin, elle re-
passa le Volga, & retourna vers *Gengis-Kan* par le nord-est de la mer Cas-
pienne. Aucun voyageur n'avait fait,
dit-on, le tour de cette mer; & ces
troupes furent les premières qui entre-
prirent une telle course par des pays
incultes, impraticables à d'autres hom-
mes qu'à des Tartares, auxquels il ne
fallait ni tentes, ni provisions, ni baga-
ges, & qui se nourrissaient de la chair

de leurs chevaux morts de vieillesse comme de celle des autres animaux.

AINSΙ donc la moitié de la Chine, & la moitié de l'Indoustan, presque toute la Perse jusqu'à l'Euphrate, les frontières de la Russie, Casan, Astrakan, toute la grande Tartarie, furent subjuguées par *Gengis* en près de dix-huit années. Il est certain que cette partie du *Tiber* où règne le grand *Lama*, était enclavée dans son Empire, & que le pontife ne fut point inquiété par *Gengis*, qui avait beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine dans ses armées. Tous les conquérans ont toujours épargné les chefs des religions, & parce que ces chefs les ont flattés, & parce que la soumission du pontife entraîne celle du peuple.

EN revenant des Indes par la Perse & par l'ancienne Sogdiane, il s'arrêta dans la ville de Toncat au nord-est du fleuve Jaxarte, comme au centre de son vaste Empire. Ses fils, victorieux de tous côtés, des Généraux, & tous les princes tributaires, lui apportèrent les trésors de l'Asie. Il en fit des largesses à ses soldats, qui ne connurent que par lui cette espèce d'abondance. C'est de-là que les Russes trouvent souvent aujourd'hui



des ornemens d'argent & d'or , & des monumens de luxe enterrés dans les pays sauvages de la Tartarie. C'est tout ce qui reste à présent de tant de déprédations.

CH. LX.

Il tint dans les plaines de Toncat une cour plénierie triomphale , aussi magnifique qu'avait été guerrière celle qui , autrefois , lui prépara tant de triomphes. On y vit un mélange de barbarie tartare , & de luxe asiatique. Tous les kans & leurs vassaux , compagnons de ses victoires , étaient sur ces anciens charriots scythes , dont l'usage subsiste encore jusques chez les Tartares de la Crimée ; mais ces chars étaient couverts des étoffes précieuses , de l'or , & des pierreries de tant de peuples vaincus. Un des fils de *Gengis* lui fit dans cette diète un présent de cent mille chevaux. Ce fut dans ces États-généraux de l'Asie qu'il reçut les adorations de plus de cinq cents ambassadeurs des pays conquis. De-là il courut remettre sous le joug un grand pays qu'on nommait *Tangut* , frontière de la Chine. Il voulait , âgé d'environ soixante & dix ans , aller achever la conquête de ce grand royaume de la Chine , l'objet le plus cher de son ambition. Mais enfin une

Cour plé-
nière.

CH. LX.
fort de Gen-
is.
1226.

maladie mortelle le saisit dans son camp sur la route de cet Empire , à quelques lieues de la grande muraille.

JAMAIS , ni avant , ni après lui , aucun homme n'a subjugué plus de peuples. Il avait conquis plus de dix-huit cents lieues de l'orient au couchant , & plus de mille du septentrion au midi. Mais , dans ses conquêtes , il ne fit que détruire ; & , si on excepte Bocara & deux ou trois autres villes dont il permit qu'on réparât les ruines , son Empire , de la frontière de Russie jusqu'à celle de la Chine , fut une dévastation. La Chine fut moins saccagée , parce qu'après la prise de Pékin , ce qu'il envahit ne résista pas. Il partagea avant sa mort ses États à ses quatre fils , & chacun d'eux fut un des plus puissans rois de la terre.

Hommes
égorgeés sur
son tom-
beau.

ON assure qu'on égorgea beaucoup d'hommes sur son tombeau , & qu'on en a usé ainsi à la mort de ses successeurs qui ont régné dans la Tartarie. C'est une ancienne coutume des princes Scythes , qu'on a trouvé établie depuis peu chez les nègres de Congo : coutume digne de ce que la terre a porté de plus barbare. On prétend que c'était un point d'honneur chez les do-

mestiques des kans Tartares , de mourir avec leurs maîtres , & qu'ils se disputaient l'honneur d'être enterrés avec eux. Si ce fanatisme était commun , si la mort était si peu de chose pour ces peuples , ils étaient faits pour subjuguer les autres nations. Les Tartares , dont l'admiration redoubla pour *Gengis-Kan* , quand ils ne le virent plus , imaginèrent qu'il n'était point né comme les autres hommes , mais que sa mère l'avait conçu par le seul secours d'une influence céleste ; comme si la rapidité de ses conquêtes n'était pas un assez grand prodige. S'il fallait donner à de tels hommes un être surnaturel pour père , il faudrait supposer que c'est un être malfaissant.

LES GRECS , & avant eux , les Asiatiques , avaient souvent appelé fils des Dieux leurs défenseurs & leurs législateurs , & même les ravisseurs conquérants. L'apothéose dans tous les temps d'ignorance a été prodiguée à quiconque instruisit , ou servit , ou écrasa le genre-humain.

LES ENFANS de ce conquérant étendent encore la domination qu'avait laissé leur père. *Oïtai* , & bientôt après *Coblatï-Kan* , fils d'*Oïtai* , achevèrent Ses enfants partagent la moitié du monde.

la conquête de la Chine. C'est ce *Co-blai* que vit *Marc Paolo* vers l'an 1260, lorsqu'avec son frère & son oncle il pénétra dans ces pays dont le nom même était alors ignoré, & qu'il appelle *le Cataï*. L'Europe, chez qui ce *Marc Paolo* est fameux pour avoir voyagé dans les États soumis par *Gengis-Kan* & ses enfans, ne connut long-temps ni ces États, ni leurs vainqueurs.

A la vérité, le pape *Innocent IV*, en 1246, envoya quelques franciscains dans la Tartarie. Ces moines, qui se qualifiaient ambassadeurs, virent peu de chose, furent traités avec le plus grand mépris, & ne servirent à rien.

ON était si peu instruit de ce qui se passait dans cette vaste partie du monde, qu'un fourbe, nommé *David*, fit accroire à *Saint Louis* en Syrie, qu'il venait auprès de lui de la part du grand kan de Tartarie, qui s'était fait chrétien. *Saint Louis* envoya le moine *Rubruquis* dans ces pays en 1258, pour s'informer de ce qui en pouvait être. Il paraît par la relation de *Rubruquis*, qu'il fut introduit devant le petit-fils de *Gengis-Kan*, qui régnait à la Chine. Mais quelles lumières pouvait-on tirer d'un moine qui ne fit que voyager chez



des peuples dont il ignorait les langues, & qui n'était pas à portée de bien voir ce qu'il voyait? Il ne rapporta de son voyage que beaucoup de fausses notions, & quelques vérités indifférentes.

CH. LX.

AINSΙ donc, au même temps que les princes & les barons chrétiens baignaient de sang le royaume de Naples, la Grèce, la Syrie & l'Égypte, l'Asie était saccagée par les Tartares. Presque tout notre hémisphère souffrait à la fois.

Les moines qui voyagèrent en Tartarie dans le treizième siècle, ont écrit que *Gengis* & ses enfans gouvernaient despotiquement leurs Tartares. Mais peut-on croire que des conquérans armés pour partager le butin avec leur chef, des hommes robustes nés libres, des hommes errans, couchant l'hiver sur la neige, & l'été sur la rosée, se soient laissé traiter par des conducteurs élus en plein champ, comme les chevaux qui leur servaient de monture & de pâture? Ce n'est pas là l'instinct des peuples du Nord: les Alains, les Huns, les Gépides, les Turcs, les Goths, les Franes, furent tous les compagnons, & non les esclaves de leurs barbares chef. Le despotisme ne vient qu'à la longue

il se forme du combat de l'esprit de domination , contre l'esprit d'indépendance. Le chef a toujours plus de moyens d'écraser , que ses compagnons de résister ; & enfin , l'argent rend absolu.

Le moine *Plan Carpin* , envoyé en 1243 par le pape *Innocent IV* dans *Caracorum* , alors capitale de la Tartarie , témoin de l'inauguration d'un fils du grand kan *Očlai* , rapporte que les principaux Tartares firent asseoir ce kan sur une pièce de feutre , & lui dirent , *Honore les grands , sois juste & bienfaisant envers tous ; sinon , tu seras si misérable , que tu n'auras pas même le feutre sur lequel tu es assis.* Ces paroles ne sont pas d'un courtisan esclave.

GENGIS usa du droit qu'ont eu toujours tous les princes de l'Orient , droit semblable à celui de tous les pères de famille dans la loi romaine , de choisir leurs héritiers , & de faire partage entre leurs enfans sans avoir égard à l'aînésse. Il déclara grand kan des Tartares son troisième fils *Očlai* , dont la postérité régna dans le Nord de la Chine jusques vers le milieu du quatorzième siècle. La force des armes y avait introduit les Tartares ; les querelles de religion les en chassèrent. Les prêtres *Lamas* voulaient

rent exterminer les bonzes. Ceux-ci soulevèrent les peuples. Les princes du sang Chinois profitèrent de cette discordie ecclésiastique, & chassèrent enfin leurs dominateurs, que l'abondance & le repos avaient amollis.

CH. LX.

Un autre fils de *Gengis-Kan*, nommé *Touchi*, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan, & le pays des Usbecs. Le fils de ce *Touchi* alla ravager la Pologne, la Dalmatie, la Hongrie, les environs de Constantinople. Il s'appelait *Batou-Kan*. Les princes de la Tartarie Crimée descendant de lui de mâle en mâle, & les kans Usbecs qui habitent aujourd'hui la vraie Tartarie vers le nord & l'orient de la mer Caspienne, rapportent aussi leur origine à cette source. Ils sont maîtres de la Bactriane septentrionale ; mais ils ne mènent dans ces beaux pays qu'une vie vagabonde, & désolent la terre qu'ils habitent.

1234.
1235.Descendants
de *Gengis-
Kan*.

TUTI, ou *Tuli*, autre fils de *Gengis*, eut la Perse du vivant de son père. Le fils de ce *Tuti*, nommé *Houlacou*, passa l'Euphrate, que *Gengis-Kan* n'avait point passé. Il détruisit pour jamais dans Bagdat l'empire des califes, & se rendit maître d'une partie de l'Asie mineure

H. U. Tome III.

K

218. MŒURS ET ESPRIT

CH. LX.

ou Natolie , tandis que les maîtres naturels de cette belle partie de l'Empire de Constantinople , étaient chassés de leur capitale par les Chrétiens croisés.

UN quatrième fils , nommé *Zagataï* , eut la Transoxane , Candahar , l'Inde septentrionale , Cachemire , le Tibet : & tous les descendants de ces quatre monarques conservèrent quelque temps , par les armes , leurs monarchies établies par le brigandage.

Cause des succès de cette famille. Si on compare ces vastes & soudaines déprédations , avec ce qui se passe de nos jours dans notre Europe , on verra une énorme différence. Nos capitaines , qui entendent l'art de la guerre infiniment mieux que les *Gengis* , & tant d'autres conquérants ; nos armées , dont un détachement aurait dissipé , avec quelques canons , toutes ces hordes de Huns , d'Alains & de Scythes , peuvent à peine aujourd'hui prendre quelques villes dans leurs expéditions les plus brillantes. C'est qu'alors il n'y avait nul art , & que la force décidait du sort du monde.

Tartares font la guerre du Japon à l'Italie. *GENGIS* & ses fils allant de conquête en conquête , crurent qu'ils subjugueraient toute la terre habitable ; c'est dans ce dessein que d'un côté *Koublai* , mai-

tre de la Chine , envoya une armée de cent mille hommes sur mille bateaux , appelés *Jonques* , pour conquérir le Japon , & que *Batou-Kan* pénétra aux frontières de l'Italie. Le pape *Célestin IV* lui envoya quatre religieux , seuls ambassadeurs qui pussent accepter une telle commission. Frère *Affelin* rapporte qu'il ne put parler qu'à un des capitaines Tartares , qui lui donna cette lettre pour le pape.

“ Si tu veux demeurer sur terre ,
” viens nous rendre hommage. Si tu
” n'obéis pas , nous savons ce qui en-
” arrivera. Envoie-nous de nouveaux
” députés , pour nous dire si tu veux
” être notre vassal ou notre ennemi ”.

On a blâmé *Charlemagne* d'avoir divisé ses États ; on doit en louer *Gengis-Kan*. Les États de *Charlemagne* se touchaient , avaient à-peu-près les mêmes loix , étaient sous la même religion , & pouvaient se gouverner par un seul homme. Ceux de *Gengis* , beaucoup plus vastes , entrecoupés de déserts , partagés en religions différentes , ne pouvaient obéir long-temps au même sceptre.

CEPENDANT cette vaste puissance des Tartares - Mogols , fondée vers l'an K ij

1220, s' affaiblit de tous côtés ; jusqu'à ce que *Tamerlan*, plus d'un siècle après, établit une monarchie universelle dans l'Asie, monarchie qui se partagea encore.

La dynastie de *Gengis-Kan* subsista long-temps à la Chine sous le nom d'*Iyen*. Il est à croire que la science de l'astronomie, qui avait rendu les Chinois si célèbres, déchut beaucoup dans cette révolution ; car on ne voit en ce temps-là que des Mahométans astronomes à la Chine ; & ils ont presque toujours été en possession de régler le calendrier jusqu'à l'arrivée des jésuites. C'est peut-être la raison de la médiocrité où sont restés les Chinois.

VOILA tout ce qu'il vous convient de savoir des Tartares dans ces temps reculés. Il n'y a là ni droit civil, ni droit canon, ni division entre le trône & l'autel, & entre des tribunaux de judicature, ni conciles, ni universités, ni rien de ce qui a perfectionné ou surchargé la société parmi nous. Les Tartares partirent de leurs déserts vers l'an 1212, & eurent conquis la moitié de l'hémisphère, vers l'an 1236. C'est-là toute leur histoire.

TOURNONS maintenant vers l'occident, & voyons ce qui se passait au treizième siècle en Europe.



CHAPITRE LXI.

De Charles d'Anjou, roi des deux Siciles, de Mainfroi, de Conradin, & des Vépres Siciliennes.

PENDANT que la grande révolution des Tartares avait son cours, que les fils & les petits-fils de *Gengis-Kan* se partageaient la plus grande partie du monde, que les croisades continuaient, & que *Saint Louis* préparait malheureusement sa dernière, l'illustre maison impériale de *Souabe* finit d'une manière inouie jusqu'alors. Ce qui restait de son sang coula sur un échafaud.

CH. LXI.

L'EMPEREUR *Frédéric II* avait été à la fois empereur des papes, leur vassal & leur ennemi. Il leur rendait hommage-lige pour le royaume de Naples & de Sicile. Son fils *Conrad IV* se mit en possession de ce royaume. Je ne vois point d'auteur qui n'affirme que ce *Conrad* fut empoisonné par son frère *Manfreddo*, ou *Mainfroi*, bâtard de *Frédéric*; mais je n'en vois aucun qui en apporte la plus légère preuve.

1254

K iij

Ce même empereur *Conrad IV* avait été accusé d'avoir empoisonné son frère *Henri* : vous verrez que, dans tous les temps, les soupçons de poison sont plus communs que le poison même.

Pourquoi Naples & Sicile dépendent des papes.

Cet hommage-lige qu'on rendait à la cour Romaine, pour les royaumes de Naples & de Sicile, fut une des sources des calamités de ces provinces, de celles de la maison impériale de *Souabe*, & de celles de la maison d'*Anjou*, qui, après avoir dépouillé les héritiers légitimes, périt elle-même misérablement. Cet hommage fut d'abord, comme vous l'avez vu, une simple cérémonie pieuse & adroite des conquérants *Normans*, qui mirent, comme tant d'autres princes, leurs États sous la protection de l'*Église*, pour arrêter, s'il était possible, par l'*excommunication*, ceux qui voudraient leur ravir ce qu'ils avaient usurpé. Les papes tournèrent bien-tôt en hommage cette oblation : & n'étant pas souverains de Rome, ils étaient suzerains des deux Siciles.

L'EMPEREUR *Frédéric II* laissa Naples & Sicile dans l'état le plus florissant. De sages loix établies, des villes bâties, Naples embellie, les sciences & les arts en honneur, furent ses monumens. Ce

royaume devait appartenir à l'empereur *Conrad* son fils ; on ne sait si *Manfreddo*, que nous nommons *Mainfroi*, était fils légitime ou bâtard de *Frédéric II*. L'empereur semble le regarder dans son testament comme son fils légitime. Il lui donne Tarente & plusieurs autres principautés en souveraineté. Il l'institue régent du royaume pendant l'absence de *Conrad*, & le déclare son successeur, en cas que *Conrad* & *Henri* viennent à mourir sans enfans ; jusque-là tout paraît paisible. Mais les Italiens n'obéissaient jamais que malgré eux au sang germainique ; les papes détestaient la maison de *Souabe*, & voulaienr la chasser d'Italie ; les partis de *Guelfe* & *Gibelin* subfistaient dans toute leur force d'un bout de l'Italie à l'autre.

LE fameux pape *Innocent IV*, qui avait déposé à Lyon l'empereur *Frédéric II*, c'est-à-dire, qui avait osé le déclarer déposé, prétendait bien que les enfans d'un excommunié ne pouvaient succéder à leur père.

INNOCENT se hâta donc de quitter Lyon, pour aller sur les frontières de Naples exhorter les barons à ne point obéir à *Manfreddo*, ou *Mainfroi*. Cet évêque ne combattait qu'avec les armes

de l'opinion ; mais vous avez vu combien ces armes étaient dangereuses. *Mainfroi* se défia de ses barons, dévots, factieux & ennemis du sang de *Souabe*. Il y avait encore des Sarrazins dans la Pouille. L'empereur *Frédéric II*, son père, avait toujours eu une garde composée de ces Mahométans ; la ville de Lucéra, ou Nocéra, était remplie de ces Arabes, on l'appelait *Lucera da Pagani*, la ville des payens. Les Mahométans ne méritaient pas ; à beaucoup près, ce nom que les Italiens leur donnaient. Jamais peuple ne fut plus éloigné de ce que nous appelons improprement *le paganisme*, & ne fut plus fortement attaché sans aucun mélange à l'unité de Dieu. Mais ce terme de payens avait rendu odieux *Frédéric II*, qui avait employé les Arabes dans ses armées ; il rendit *Manfreddo* plus odieux encore. *Manfreddo* cependant, aidé de ses Mahométans, étouffa la révolte & contint tout le royaume, excepté la ville de Naples, qui reconnut le pape *Innocent* pour son unique maître. Ce pape prétendait que les deux Siciles lui étaient dévolues, & lui appartenient de droit, en vertu des paroles qu'il avait prononcées en dépo-

sant Frédéric *II* & sa race au concile de Lyon. L'empereur *Conrad IV* arrive alors pour défendre son héritage. Il prend d'assaut la ville de Naples ; le pape s'enfuit à Gènes sa patrie, & là il ne prend d'autre parti que d'offrir le royaume au prince *Richard*, frère du roi d'Angleterre *Henri III*, prince qui n'était pas en état d'armer deux vaisseaux, & qui remercia le Saint-Père de son dangereux présent.

CH. LXI.

LES dissensions inévitables entre *Conrad*, roi Alleman, & *Manfreddo*, Italien, servirent mieux la cour Romaine que ne firent la politique & les malédictions du pape. *Conrad* mourut, & on prétend, comme je vous l'ai dit, qu'il mourut empoisonné. La cour papale accrédita ce soupçon. *Conrad* laissa sa couronne de Naples à un enfant de dix ans ; c'est cet infortuné *Conradin*, que nous verrons périr d'une fin si tragique. *Conradin* était en Allemagne. *Manfreddo* était ambitieux. Il fit courir le bruit que *Conradin* était mort, & se fit prêter serment comme à un régent, si *Conradin* était en vie, & comme à un roi, si ce fils de l'empereur n'était plus. *Innocent* avait toujours pour lui dans le royaume la faction des *Guelfes*, ce

1254.

K v

parti ennemi de la maison impériale,
 CH. LXI. & il avait encore pour lui ses excom-
 munications. Il se déclara lui-même roi
 Les papes des deux Siciles, & donna des investi-
 tures. Voilà donc enfin les papes, rois
 tenuent
 pour eux les
 deux Siciles.
 1253 & 1254. de ce pays conquis par des gentilshom-
 mes de Normandie. Mais cette royauté
 ne fut que passagère; le pape eut une
 armée, mais il ne savait pas la com-
 mander; il mit un légat à la tête; *Man-
 freddo*, avec ses Mahométans & quel-
 ques barons peu scrupuleux, défit entière-
 ment le légat & l'armée pontificale.

1254. Ce fut dans ces circonstances que le
 pape *Innocent* ne pouvant prendre pour
 lui le royaume de Naples, se tourna
 enfin vers le comte d'Anjou, frère de
Saint Louis, & lui offrit une couronne
 dont il n'avait nul droit de disposer, &
 à laquelle le comte d'Anjou n'avait nul
 droit de prétendre. Mais le pape mourut
 dès le commencement de cette négocia-
 tion. C'est à quoi aboutissent tous les
 projets de l'ambition, qui tourmentent
 si horriblement la vie.

RINALDO de Signi, Alexandre IV,
 succéda à la place d'*Innocent IV*, & à
 tous ses desseins. Il ne put réussir avec
 le frère du roi de France *Saint Louis*;

ce roi malheureusement venait d'épuiser la France par sa croisade & par sa rançon en Égypte, & il dépensait le peu qui lui restait à rebâtir en Palestine les murailles de quelques villes sur la côte, villes bientôt perdues pour les Chrétiens.

Le pape *Alexandre IV* commence par citer devant lui *Manfreddo*; il en était en droit par les loix des fiefs, puisque ce prince était son vassal. Mais ce droit ne pouvant être que celui du plus fort, il n'y avait pas d'apparence qu'un vassal armé comparût devant son seigneur. *Alexandre* était à Naples, dont ses intrigues lui avaient ouvert les portes. Il négocia avec son vassal, qui était dans la Pouille, il pria le Saint-Père de lui envoyer un cardinal pour traiter avec lui. La cour du pape décida, *id non convenire Sanctæ Sedis honori, ut cardinales isto modo mutantur*; qu'il ne convenait pas à l'honneur du Saint-Siège d'envoyer ainsi des cardinaux.

LA guerre civile continua donc; le pape publia une croisade contre *Mainfré*, comme on en avait publié contre les Musulmans, les Empereurs & les Albigeois. Il y a bien loin de Naples.

CH. LXI.

1255.

en Angleterre; cependant cette croisade y fut prêchée; un nonce y alla lever des décimes. Ce nonce releva de son vœu le roi *Henri III*, qui avait fait serment d'aller faire la guerre en Palestine, & lui fit faire un autre vœu de fournir de l'argent & des troupes au pape dans sa guerre contre *Manfreddo*.

1260.

MATTHIEU Paris rapporte que le nonce leva cinquante mille livres sterling en Angleterre. A voir les Anglais d'aujourd'hui, on ne croirait pas que leurs ancêtres aient pu être si imbéciles. La cour papale, pour extorquer cet argent, flattait le roi de la couronne de Naples pour le prince *Edmond* son fils; mais dans le même temps, elle négociait avec *Charles d'Anjou*, toujours prête à donner les deux Siciles à qui les voudrait payer le plus chèrement. Toutes ces négociations échouèrent pour lors; le pape dissipa l'argent qu'il avait levé en Angleterre pour sa croisade, & ne la fit point; *Manfreddo* régna, & *Alexandre IV* mourut sans avoir réussi à rien, qu'à extorquer de l'argent de l'Angleterre.

1264.

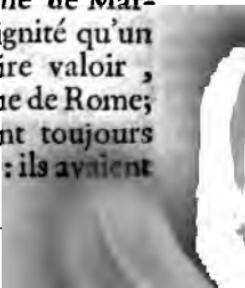
UN savetier, devenu pape sous le nom d'*Urbain IV*, continua ce que ses prédecesseurs avaient commencé. Ce savetier



tier était de Troyes en Champagne; son prédécesseur avait fait prêcher une croisade en Angleterre contre les deux Siciles; celui-ci en fit prêcher une en France; il prodigua des indulgences plénières, mais il ne put avoir que peu d'argent, & quelques soldats, qu'un comte de Flandres, gendre de *Charles d'Anjou*, conduisit en Italie. *Charles* accepta enfin la couronne de Naples & de Sicile; le roi *Saint Louis* y consentit; mais *Urbain IV* mourut, sans avoir pu voir les commencemens de cette révolution.

1164.

VOILA trois papes qui consument Manfreddo I leur vie à persécuter en vain fontient toujours contre les papes. *Manfreddo*; un Languedochien (*Clément IV*) sujet de *Charles d'Anjou*, termina ce que les autres avaient entrepris, & eut l'honneur d'avoir son maître pour son vassal. Ce comte d'Anjou, *Charles*, possédait déjà la Provence par son mariage, & une partie du Languedoc; mais ce qui augmentait sa puissance, c'était d'avoir soumis la ville de Marseille. Il avait encore une dignité qu'un habile homme pouvait faire valoir, c'était celle de sénateur unique de Rome; car les Romains défendaient toujours leur liberté contre les papes: ils avaient



— depuis cent ans créé cette dignité de sénateur unique, qui faisait revivre les droits des anciens tribuns. Le sénateur était à la tête du gouvernement municipal, & les papes, qui donnaient si libéralement des couronnes, ne pouvaient mettre un impôt sur les Romains ; ils étaient ce qu'un électeur est dans la ville de Cologne. Clément ne donna l'investiture à son ancien maître, Charles qu'à condition qu'il renoncerait à cette dignité au bout de trois ans, qu'il paierait trois mille onces d'or au Saint-Siège chaque année pour la mouvance du royaume de Naples, & que, si jamais le paiement était différé plus de deux mois, il serait excommunié. Charles souscrivit aisément à ces conditions & à toutes les autres. Le pape lui accorda la levée d'une décime sur les biens ecclésiastiques de France. Il part avec de l'argent & des troupes, se fait couronner à Roine, livre bataille à Mainfroi dans les plaines de Bénévent, & est assez heureux pour que Mainfroi soit tué en combattant. Il usa durement de la victoire, & parut aussi cruel que son frère *Saint Louis* était humain. Le légat empêcha qu'on ne donnât la sépulture à Mainfroi. Les rois ne se vengent que

des vivans ; l'Église se vengeait des vivans & des morts.

CH. LXI.

CEPENDANT le jeune *Conradin*, véritable héritier du royaume de Naples, était en Allemagne pendant cet interrègne, qui la désolait; & pendant qu'au lui raviissait le royaume de Naples, ses partisans l'excitent à venir défendre son héritage. Il n'avait encore que quinze ans. Son courage était au-dessus de son âge. Il se met, avec le duc d'Autriche son parent, à la tête d'une armée, & vient soutenir ses droits. Les Romains étaient pour lui. *Conradin* excommunié est reçu à Rome aux acclamations de tout le peuple, dans le temps même que le pape n'osait approcher de sa capitale.

Conradin
son droit, si
malheurs.

1158.

On peut dire que de toutes les guerres de ce siècle, la plus juste était celle que faisait *Conradin*; elle fut la plus infortunée. Le pape fit prêcher la croisade contre lui, ainsi que contre les Turcs. Ce prince est défait & pris dans la Pouille, avec son parent *Frédéric* duc d'Autriche. *Charles d'Anjou*, qui devait honorer leur courage, les fit condamner par des jurisconsultes. La sentence portait qu'ils méritaient la mort pour avoir pris les armes contre l'Église.

1168.
Conradin
Frédéric

— Ces deux princes furent exécutés publiquement à Naples par la main du bourreau. Le pape *Clément IV*, auquel on semblait les sacrifier, n'osa approuver cette barbarie ; d'autant plus exécrable, qu'elle était revêtue des formes de la justice. Je ne puis assez m'étonner que *Saint Louis* n'ait jamais fait de reproches à son frère d'une action si déshonorante ; lui, que des Égyptiens avaient épargné dans une circonstance bien moins favorable. Il devait condamner plus qu'un autre la férocité de *Charles d'Anjou*. Le vainqueur, au lieu de ménager les Napolitains, les irrita par des oppressions ; ses Provençaux & lui furent en horreur.

^{vêpres Siciliennes.} C'EST une opinion générale, qu'un gentilhomme de Sicile, nommé *Jean de Procida*, déguisé en cordelier, trama cette fameuse conspiration, par laquelle tous les Français devaient être égorgés à la même heure le jour de Pâques au son de la cloche de vêpres. Il est sûr que ce *Jean de Procida* avait en Sicile préparé tous les esprits à une révolution, qu'il avait passé à Constantinople & en Aragon, & que le roi d'Aragon, *Pierre*, gendre de *Mainfroi*, s'était lié avec l'empereur Grec contre *Char-*

les d'Anjou : mais il n'est guères vraisemblable qu'on eût tramé précisément la conspiration des *Vépres Siciliennes*. Si le complot avait été formé , c'était dans le royaume de Naples qu'il fallait principalement l'exécuter ; & cependant aucun Français n'y fut tué. *Malespina* raconte qu'un Provençal nommé *Droguet* , violait une femme dans Palerme le lendemain de Pâques , dans le temps que le peuple allait à vêpres. La femme cria , le peuple accourut , on tua le Provençal. Ce premier mouvement d'une vengeance particulière , anima la haine générale. Les Siciliens , excités par *Jean de Procida* , & par leur fureur , s'écrièrent qu'il fallait massacer les ennemis. On fit main basse à Palerme sur tout ce qu'on trouva de Provençaux. La même rage qui était dans tous les cœurs , produisit ensuite le même massacre dans le reste de l'isle. On dit qu'on éventrait les femmes grosses , pour en arracher les enfans à demi formés , & que les religieux mêmes massacraient leurs pénitentes Provençales. Il n'y eut , dit-on , qu'un gentilhomme nommé *des Porcellets* , qui échappa. Cependant il est certain que le gouverneur de Messine , avec sa garni-

Ca. LXX. nison, se retira de l'isle dans le royaume de Naples.

Le sang de *Conradin* fut ainsi vengé, mais sur d'autres que sur celui qui l'avait répandu. Les Vêpres Siciliennes attirèrent encore de nouveaux malheurs à ces peuples, qui, nés dans le climat le plus fortuné de la terre, n'en étaient que plus méchans & plus misérables. Il est temps de voir quels nouveaux défaillances furent produits dans ce même siècle par l'abus des croisades & par celui de la religion.



CHAPITRE LXII.

De la croisade contre les Languedochiens.

Les querelles sanguinaires de l'empire & du sacerdoce, les richesses des monastères, l'abus que tant d'évêques avaient fait de leur puissance temporelle, devaient tôt ou tard révolter les esprits, & leur inspirer une secrète indépendance. *Arnaud de Brescia* avait osé exciter les peuples jusques dans Rome à secouer le joug. On raisonna beaucoup en Europe sur la religion dès le temps de *Charlemagne*. Il est très-certain que les Francs & les Germains ne connaissaient alors ni images, ni reliques, ni transsubstantiation. Il se trouva ensuite des hommes qui ne voulaient de loi que l'évangile, & qui prêchèrent à-peu-près les mêmes dogmes que tiennent aujourd'hui les protestans. On les nommait *Vaudois*, parce qu'il y en avait beaucoup dans les vallées du Piémont; *Albigeois*, à cause de la ville d'Albi; *bons hommes*, par la régularité dont ils se piquaient; enfin *Manichéens*,

Albigeois

LXII.

du nom qu'on donnait alors en général aux hérétiques. On fut étonné, vers la fin du douzième siècle, que le Langue-doc en parut tout rempli.

Comment-
ent de-
quistion.

Dès l'an 1198 le pape *Innocent III* déléguait deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques : « Nous man- » dons, dit-il, aux princes, aux com- » tes, & à tous les seigneurs de votra » province, de les assister puissamment » contre les hérétiques, par la puissance » qu'ils ont reçue pour la punition des » méchans : en sorte qu'après que frère » *Rainier* aura prononcé l'excommuni- » cation contre eux, les seigneurs con- » fisquent leurs biens, les bannissent de » leurs terres, & les punissent plus sé- » vèrement, s'ils osent y résister. Or nous » avons donné pouvoir à frère *Rainier* » d'y contraindre les seigneurs par ex- » communication, & par interdit sur » leurs biens, &c. » Ce fut le premier fondement de l'inquisition.

Exce des
ines.

Un abbé de Cîteaux fut nommé en- suite avec d'autres moines pour aller faire à Toulouse ce que l'évêque devait y faire. Ce procédé indigna le comte de Foix & tous les princes du pays, déjà séduits par les réformateurs, & irrités contre la cour de Rome.

LA secte était en grande partie composée d'une bourgeoisie réduite à l'indigence par le long esclavage dont on sortait à peine, & encore par les croisades. L'abbé de Cîteaux paraissait avec l'équipage d'un prince. Il voulut, en vain, parler en apôtre. Le peuple criait: *Quittez le luxe ou le sermon.* Un Espagnol évêque d'Osma, très-homme de bien, qui était alors à Toulouse, conseilla aux inquisiteurs de renoncer à leurs équipages somptueux, de marcher à pied, de vivre austèrement, & d'imiter les Albigeois pour les convertir. *Saint-Dominique*, qui avait accompagné cet évêque, donna l'exemple, avec lui, de cette vie apostolique, & parut souhaiter alors qu'on n'employât jamais d'autres armes contre les erreurs. Mais *Pierre de Castelnau*, l'un des inquisiteurs, fut accusé de se servir des armes qui lui étaient propres, en soulevant secrètement quelques seigneurs voisins contre le comte de Toulouse, & en suscitant une guerre civile. Cet inquisiteur fut assailli. Le soupçon tomba sur le comte de Toulouse.

Le pape *Innocent III* ne balança pas à délier les sujets du comte de Toulouse de leur serment de fidélité. C'est

ainsi qu'on traitait les descendants de ce *Raimond de Toulouse*, qui avait le premier servi la chrétienté dans les croisades.

Le comte, qui savait ce que pouvait quelquefois une bulle, se soumit à la satisfaction qu'on exigea de lui. Un des légats du pape nommé *Milon*, lui commanda de le venir trouver à Valence, de lui livrer sept châteaux qu'il possédait en Provence, de se croiser lui-même contre les Albigeois ses sujets, de faire amende honorable. Le comte obéit à tout. Il parut devant le légat nud jusqu'à la ceinture, nuds pieds, nues jambes, revêtu d'un simple caleçon, à la porte de l'église de *Saint-Gilles*; là un diacre lui met une corde au cou, & un autre diacre le fouetta, tandis que le légat tenait un bout de la corde, après quoi on fit prosterner le prince à la porte de cette église pendant le dîner du légat.

ON voyait d'un côté le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, *Simon*, comte de Montfort, les évêques de Sens, d'Autun, de Nevers, de Clermont, de Lisieux, de Bayeux, à la tête de leurs troupes, & le malheureux comte de Toulouse au milieu d'eux



comme leur ôtage : de l'autre côté des peuples animés par le fanatisme de la persuasion. La ville de Béziers voulut

CH. LXII.

Tous les ha-
bitans de Bé-
ziers égorgés.

tanir contre les croisés. On égorgea tous les habitans , réfugiés dans une église.

La ville fut réduite en cendres. Les citoyens de Carcassonne , effrayés de cet exemple , implorèrent la miséricorde des croisés. On leur laissa la vie. On leur permit de sortir presque nuds de leur ville , & on s'empara de tous leurs biens.

On donnait au comte *Simon de Mont-*

Injustice du
jésuite Da-
niel.

fort le nom de Machabée , de défenseur de l'Église. Il se rendit maître d'une grande partie du pays , s'assurant des châteaux des seigneurs suspects , attaquant ceux qui ne se mettaient pas entre ses mains , poursuivant les hérétiques qui osaient se défendre. Les écrivains ecclésiastiques racontent eux-mêmes , que , *Simon de Montfort* ayant allumé un bûcher pour ces malheureux , il y en eut cent-quarante qui courraient , en chantant des psaumes , se précipiter dans les flammes. Le jésuite *Daniel* , en parlant de ces infortunés dans son histoire de France , les appelle *infâmes & détestables*. Il est bien évident que des hommes qui volaient ainsi

au martyre , n'avaient point de mœurs infâmes. Il n'y a , sans doute , de détestable que la barbarie avec laquelle on les traita ; il n'y a d'infâme que les paroles de *Daniel*. On peut seulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux , qui croyaient que Dieu les récompenserait , parce que des moines les faisaient brûler.

L'ESPRIT de justice & de raison qui s'est introduit depuis dans le droit public de l'Europe , a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injuste que la guerre contre les Albigeois. On n'attaquait point des peuples rebelles à leur prince ; c'était le prince même qu'on attaquait pour le forcer à détruire ses peuples. Que dirait-on aujourd'hui , si quelques évêques venaient assiéger l'électeur de Saxe ou l'électeur Palatin , sous prétexte que les sujets de ces princes ont impunément d'autres cérémonies que les sujets de ces évêques ?

EN dépeuplant le Languedoc , on dépouillait le comte de Toulouse. Il ne s'était défendu que par les négociations. Il alla trouver encore dans Saint-Gilles les légats , les abbés qui étaient à la tête de cette croisade. Il pleura devant eux. On lui répondit que ses larmes venaient

maient de fureur. Le légat lui laissa le choix, ou de céder à *Simon de Montfort* tout ce que ce comte avait usurpé, ou d'être excomunié. Le comte de Toulouse eut du moins le courage de choisir l'excommunication. Il se réfugia chez *Pierre II* roi d'Aragon, son beau-frère, qui prit sa défense, & qui avait presqu'autant à se plaindre du chef des croisés que le comte de Toulouse.

CEPENDANT l'ardeur de gagner des indulgences & des richesses multipliait les croisés. Les évêques de Paris, de *Lisieux*, de Bayeux, accourent au siège de Lavaur. On y fit prisonniers quatre-vingts chevaliers avec le seigneur de cette ville, que l'on condamna tous à être pendus ; mais les fourches patibulaires étant rompues, on abandonna ces captifs aux croisés, qui les massacrerent. On jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur, & on brûla, autour du puits, trois cents habitans qui ne voulurent pas renoncer à leurs opinions.

Le prince *Louis*, qui fut depuis le roi *Louis VIII*, se joignit, à la vérité, aux croisés pour avoir part aux dé-

pouilles ; mais *Simon de Montfort* écarta bientôt un compagnon qui eût été son maître.

C'ÉTAIT l'intérêt des papes de donner ces pays à *Montfort*, & le projet en était si bien formé, que le roi d'Aragon ne put jamais, par sa médiation, obtenir la moindre grâce. Il paraît qu'il n'arma que quand il ne put s'en dispenser.

^{1213.}
Bataille in-
croyable.

LA bataille qu'il livra aux croisés au-
près de Toulouse, dans laquelle il fut
tué, passa pour une des plus extraordi-
naires de ce monde. Une foule d'écri-
vains répète que *Simon de Montfort*
avec huit cents hommes de cheval seu-
lement, & mille fantassins, attaqua
l'armée du roi d'Aragon & du comte
de Toulouse, qui faisaient le siège de
Muret. Ils disent que le roi d'Aragon
avait cent mille combattans, & que
jamais il n'y eut une déroute plus com-
plete. Ils disent que *Simon de Mont-
fort*, l'évêque de Toulouse & l'évêque
de Cominge divisèrent leur armée en
trois corps en l'honneur de la Sainte-
Trinité.

MAIS quand on a cent mille enne-
mis en tête, va-t-on les attaquer avec

dix-huit cents hommes en pleine campagne , & divise-t-on une si petite troupe en trois corps ? C'est un miracle , disent quelques écrivains ; mais les gens de guerre qui lisent de telles aventure , les appellent des absurdités.

PLUSIEURS historiens assurent que *Saint Dominique* était à la tête des troupes un crucifix de fer à la main , encourageant les croisés au carnage. Ce n'était pas là la place d'un saint ; & il faut avouer que , si *Dominique* était confesseur , le comte de Toulouse était martyr.

APRÈS cette victoire , le pape tint un concile général à Rome. Le comte de Toulouse vint y demander grâce. Je ne puis découvrir sur quel fondement il espérait qu'on lui rendrait ses États. Il fut trop heureux de ne pas perdre sa liberté. Le concile même porta la miséricorde jusqu'à statuer qu'il jouirait d'une pension de quatre cents marcs , ou marques d'argent. Si ce sont des marcs , c'est à - peu - près vingt mille francs de nos jours ; si ce sont des marques , c'est environ douze cents francs. Le dernier est plus probable , attendu que moins on lui donnait d'ar-

Lij

CH. LXII.
1218.

gent, plus il en restait pour l'Église.

QUAND *Innocent III* fut mort, *Raimond de Toulouse* ne fut pas mieux traité. Il fut assiégé dans sa capitale par *Simon de Montfort*; mais ce conquérant y trouva le terme de ses succès & de sa vie. Un coup de pierre écrasa cet homme, qui, en faisant tant de mal, avait acquis tant de renommée.

Il avait un fils à qui le pape donna tous les droits du père; mais le pape ne put lui donner le même crédit. La croisade contre le Languedoc ne fut plus que languissante. Le fils du vieux *Raimond*, qui avait succédé à son père, était excommunié comme lui. Alors le roi de France *Louis VIII* se fit céder par le jeune *Montfort* tous ces pays que *Montfort* ne pouvait garder; mais la mort arrêta *Louis VIII* au milieu de ses conquêtes.

La croisade
contre le Lan-
guedoc sous
Saint Louis.

LE règne de *Saint Louis*, neuvième du nom, commença malheureusement par cette horrible croisade contre des Chrétiens ses vassaux. Ce n'était pas par des croisades que ce monarque était destiné à se couvrir de gloire. La reine *Blanche de Castille* sa mère, femme dévouée au pape, Espagnole frémissait

au nom d'hérétique, & tutrice d'un pu-
pille à qui les dépouilles des opprimés
devaient revenir, prêta le peu qu'elle
avait de forces à un frère de *Montfort*
pourachever de saccager le Languedoc: le jeune *Raimond* se défendit. On
fit une guerre semblable à celle que
nous avons vue dans les Cévennes. Les
prêtres ne pardonnaient jamais aux Lan-
guedochiens, & ceux-ci n'épargnaient
point les prêtres. Tout prisonnier fut
mis à mort pendant deux années, toute
place rendue fut réduite en cendre.

1227.
1228.

ENFIN la régente *Blanche*, qui avait
d'autres ennemis, & le jeune *Raimond*
las des massacres, & épuisé des pertes,
firent la paix à Paris. Un cardinal de
Saint-Ange fut l'arbitre de cette paix,
& voici les loix qu'il donna, & qui fu-
rent exécutées.

LE comte de Toulouse devait payer Crueille paix
dix mille marcs, ou marques, aux Égli- faite avec le
ses du Languedoc, entre les mains d'un comte de
receveur dudit cardinal; deux mille Toulouse
aux moines de Cîteaux immensément
riches; cinq-cents aux moines de Cler-
vaux, plus riches encore; & quinze-
cents à d'autres abbayes. Il devait aller
faire pendant cinq ans la guerre aux
L 111

Sarrazins & aux Turcs, qui assurément n'avaient point fait la guerre à *Raimond*. Il abandonnait au roi, sans nulle récompense, tous ses États en-deçà du Rhône ; car ce qu'il possédait en-delà était terre de l'Empire. Il signa son dépouillement, moyennant quoi il fut reconnu par le cardinal *Saint-Ange*, & par un légat, non-seulement pour être bon catholique, mais pour l'avoir toujours été. On le conduisit, seulement pour la forme, en chemise & nuds pieds devant l'autel de l'église de Notre-Dame de Paris. Là il demanda pardon à la Vierge ; apparemment qu'au fond de son cœur il demandait pardon d'avoir signé un si infâme traité.

ROME ne s'oublia pas dans le partage des dépouilles. *Raimond le jeune*, pour obtenir le pardon de ses péchés, céda

Le comtat d'Avignon demeuré aux papes.

aux papes à perpétuité le comtat Venaissin qui est en-delà du Rhône. Cette cession était nulle par toutes les loix de l'Empire : le comtat était un fief impérial, & il n'était pas permis de donner son fief à l'Église, sans le consentement de l'empereur & des États. Mais où sont les possessions qu'on ne se soit appropriées que par les loix ? Aussi, bientôt

après cette extorsion, l'empereur *Frédéric II* rendit au comte de Toulouse ce petit pays d'Avignon, que le pape lui avait ravi ; il fit justice comme souverain, & sur-tout comme souverain outragé. Mais lorsqu'ensuite *Saint-Louis* & son fils *Philippe le hardi*, se furent mis en possession des États des comtes de Toulouse, *Philippe* remit aux papes le comtat Venaissin, qu'ils ont toujours conservé par la libéralité des rois de France. La ville & le territoire d'Avignon n'y furent point compris. Elle passa dans la branche de France d'*Anjou*, qui régnait à Naples, & y resta jusqu'au temps où la malheureuse reine *Jeanne de Naples* fut obligée enfin de céder Avignon pour quatre-vingt mille florins, qui ne lui furent jamais payés. Tels sont en général les titres des possessions. Tel a été notre droit public.

Ces croisades contre le Languedoc durèrent vingt années. La seule envie de s'emparer du bien d'autrui les fit naître, & produisit en même temps l'inquisition. Ce nouveau fléau, inconnu auparavant chez toutes les religions du monde, reçut la première forme en 1204, sous le pape *Innocent III*. Elle

C. LXII.

fut établie en France dès l'année 1219 ; sous *Saint Louis*. Un concile à Toulouse commença dans cette année, par défendre aux Chrétiens laïques de lire l'ancien & le nouveau Testament. C'était insulter au genre-humain que d'oser lui dire : Nous voulons que vous ayez une croyance , & nous ne voulons pas que vous lisiez le livre sur lequel cette croyance est fondée.

Aristote brûlé dans un concile. DANS ce concile on fit brûler les ouvrages d'*Aristote* , c'est-à-dire , deux ou trois exemplaires qu'on avait apportés de Constantinople dans les premières croisades , livres que personne n'entendait , & sur lesquels on s'imaginait que l'hérésie des Languedochiens étoit fondée. Des conciles suivans ont mis *Aristote* presque à côté des pères de l'Église. C'est ainsi que vous verrez , dans ce vaste tableau des démences humaines , les sentimens des théologiens , les superstitions des peuples , le fanatisme , varier sans cesse , mais toujours constants à plonger la terre dans l'abrutissement & la calamité , jusqu'au temps où quelques académies , quelques sociétés éclairées ont fait rougir nos contemporains de tant de siècles de barbarie.

MAIS ce fut bien pis en 1237, quand le roi eut la faiblesse de permettre qu'il y eût dans son royaume un grand inquisiteur nommé par le pape. Ce fut le cor-
delier *Robert* qui exerça ce pouvoir nouveau, d'abord dans Toulouse, & ensuite dans d'autres provinces.

Si ce *Robert* n'eût été qu'un fanatique, il y aurait du moins dans son ministère une apparence de zèle, qui eût excusé ses fureurs aux yeux des simples: mais c'était un apostat, qui conduisait avec lui une femme perdue: &, pour mettre le comble à l'horreur de son ministère, cette femme était elle-même hérétique. C'est ce que rapportent *Mathieu Paris*, & *Mousk*, & ce qui est prouvé dans le *Spicilegium de Luc d'Acheri*.

Le roi *Saint Louis* eut le malheur de lui permettre d'exercer ses fonctions d'inquisiteur à Paris, en Champagne, en Bourgogne & en Flandres. Il fit accroire au roi qu'il y avait une secte nouvelle qui infectait secrètement ces provinces. Ce monstre fit brûler sur ce prétexte, quiconque étant sans crédit, & étant suspect, ne voulut pas se racheter de ses persécutions. Le peuple, souvent bon juge de ceux qui en imposent aux

CH. LXII.
Grand inqui-
siteur en
France, sci-
lérat recon-
nu.

rois, ne l'appelait que *Robert le B...* * Il fut enfin reconnu; ses iniquités & ses infamies furent publiques; mais ce qui vous indignera, c'est qu'il ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle; & ce qui pourrait encore vous indignier, c'est que le jésuite *Daniel* ne parle point de cet homme dans son histoire de France.

C'EST donc ainsi que l'inquisition commença en Europe; elle ne méritait pas un autre berceau. Vous sentez assez que c'est le dernier degré d'une barbarie brutale & absurde, de maintenir par des délateurs & des bourreaux, la religion d'un DIEU que des bourreaux firent périr. Cela est presque aussi contradictoire, que d'attirer à soi les trésors des peuples & des rois, au nom de ce même Dieu qui naquit & qui vécut dans la pauvreté. Vous verrez dans un chapitre à part ce qu'a été l'inquisition en Espagne & ailleurs, & jusqu'à quel excès la barbarie & la rapacité de quelques hommes ont abusé de la simplicité des autres.

* On commençait alors à donner ce nom indifféremment aux sodomitiques & aux hérétiques.

CHAPITRE LXIII.

État de l'Europe au treizième siècle.

Nous avons vu que les croisades épuisèrent l'Europe d'hommes & d'argent, & ne la civilisèrent pas. L'Allemagne fut dans une entière anarchie depuis la mort de Frédéric *II*. Tous les seigneurs s'emparèrent à l'envi des revenus publics attachés à l'empire ; de sorte que quand *Rodolphe de Habsbourg* fut élu en 1273, on ne lui accorda que des soldats, avec lesquels il conquit l'Autriche sur *Ottocare*, qui l'avait enlevée à la maison de *Bayière*.

CH LXIII
Anarchie
Allemagne

C'EST pendant l'interrègne qui précéda l'élection de *Rodolphe*, que le Danemark, la Pologne, la Hongrie, s'affranchirent entièrement des légères redevances qu'elles payaient aux empereurs, quand ceux-ci étaient les plus forts.

MAIS c'est aussi dans ces temps-là que plusieurs villes établissent leur gouvernement municipal qui dure encore. Elles s'allient entre elles pour se défendre.

L vij

CH. LXXII. dre des invasions des seigneurs. Les villes aniséatiques, comme Lubeck, Cologne, Brunswick, Dantzick, auxquelles quatre-vingts autres se joignent avec le temps, forment une république commerçante dispersée dans plusieurs États différens. Les Austregues s'établissent; ce sont des arbitres de convention entre les seigneurs, comme entre les villes: ils tiennent lieu des tribunaux & des loix qui manquaient en Allemagne.

L'ITALIE se forme sur un plan nouveau avant *Rodolphe de Habsbourg*, & sous son règne beaucoup de villes deviennent libres. Il leur confirma cette liberté à prix d'argent. Il paraissait alors que l'Italie pouvait être pour jamais détachée de l'Allemagne.

Élection de Rodolphe de Habsbourg. Tous les seigneurs Allemands, pour être plus puissans, s'étaient accordés à vouloir un empereur qui fut faible. Les quatre princes, & les trois archevêques, qui peu-à-peu s'attribuèrent à eux seuls le droit d'élection, n'avaient choisi, de concert avec quelques autres princes, *Rodolphe de Habsbourg* pour empereur, que parce qu'il était sans États considérables. C'était un seigneur Suisse qui s'était fait redouter comme un de ces chefs que les Italiens appelaient

Condottieri. Il avait été le champion de l'abbé de S. Gall contre l'évêque de Bâle, dans une petite guerre pour quelques tonneaux de vin. Il avait secouru la ville de Strasbourg. Sa fortune était si peu proportionnée à son courage, qu'il fut quelque temps grand-maître-d'hôtel de ce même *Ctociare*, roi de Bohême, qui depuis, pressé de lui rendre hommage, répondit *qu'il ne lui devoit rien, & qu'il lui avait payé ses gages.* Les princes d'Allemagne ne prévoyaient pas alors que ce même *Rodolphe* ferait le fondateur d'une maison long-temps la plus florissante de l'Europe, & qui a été quelquefois sur le point d'avoir dans l'Empire la même puissance que *Charlemagne*. Cette puissance fut long-tems à se former; & sur-tout à la fin de ce treizième siècle, & au commencement du quatorzième, l'empereur n'avait sur l'Europe aucune influence.

LA France eût été heureuse sous un souverain tel que *Saint Louis*, sans ce funeste préjugé des croisades qui causa ses malheurs, & qui le fit mourir sur les sables d'Afrique. On voit par le grand nombre de vaisseaux équipés pour ces expéditions fatales, que la

CH. LXIII. France eût pu avoir aisément une grande marine commerçante. Les statuts de *Saint Louis* pour le commerce, une nouvelle police établie par lui dans Paris, sa pragmatique sanction, qui assura la discipline de l'Église Gallicane, ses quatre grands bailliages auxquels ressortissaient les jugemens de ses vassaux, & qui sont l'origine du parlement de Paris; ses règlemens & sa fidélité sur les monnoies; tout fait voir que la France auroit pu alors être florissante.

QUANT à l'Angleterre, elle fut sous *Édouard I* aussi heureuse que les mœurs du temps pouvaient le permettre. Le pays de Galles lui fut réuni; elle subjuga l'Écosse, qui reçut un roi de la main d'*Édouard*. Les Anglais, à la vérité, n'avaient plus la Normandie ni l'Anjou, mais ils possédaient toute la Guienne. Si *Édouard I* n'eut qu'une petite guerre passagère avec la France, il le faut attribuer aux embarras qu'il eut toujours chez lui, soit quand il soumit l'Écosse, soit quand il la perdit à la fin.

Nous donnerons un article particulier & plus étendu à l'Espagne, que nous avons laissée depuis long-temps en

proie aux Sarrazins. Il reste ici à dire un
mot de Rome.

LA papauté fut vers le treizième siècle
dans le même état où elle était depuis si
long-temps. Les papes, mal affermis
dans Rome, n'ayant qu'une autorité
chancelante en Italie, & à peine maîtres
de quelques places dans le patrimoine
de *Saint-Pierre*, & dans l'Ombrie,
donnaient toujours des royaumes, &
jugeaient les rois.

EN 1289, le pape *Nicolas* jugea so-
lemnellement à Rome les démêlés du
roi de Portugal & de son clergé. Nous
avons vu qu'en 1283, le pape *Martin*
IV déposa le roi d'Aragon, & donna
ses États au roi de France, qui ne put
mettre la bulle du pape à exécution.
Boniface VIII donna la Sardaigne & la
Corse à un autre roi d'Aragon, *Jac-
ques* surnommé *le Juste*.

VERS l'an 1300, lorsque la succession
au royaume d'Écosse était contestée, le
pape *Boniface VIII* ne manqua pas
d'écrire au roi *Édouard*: " Vous devez
" savoir que c'est à nous à donner un
" roi à l'Écosse, qui a toujours de plein
" droit appartenu & appartient encore
" à l'Église Romaine; que si vous y
" prétendez avoir quelque droit, en-

CH. LXIII.

Papes jugent
presque tous
les rois.

CH. LXIII. „ voyez-nous vos procureurs , & nous
 „ vous rendrons justice ; car nous réser-
 „ vons cette affaire à nous .”

LORSQUE vers la fin du treizième siècle , quelques princes déposèrent *Adolphe de Nassau* , successeur du premier prince de la maison d'*Autriche* , fils de *Rodolphe* , ils supposèrent une bulle du pape pour déposer *Nassau* . Ils attribuaient au pape leur propre pouvoir. Ce même *Boniface* , apprenant l'élection d'*Albert* , écrit aux électeurs :

1298. “ Nous vous ordonnons de dénoncer
 „ qu'*Albert* , qui se dit roi des Ro-
 „ mains , comparaisse devant nous
 „ pour se purger du crime de lèze-ma-
 „ jesté , & de l'excommunication en-
 „ courue .”

On sait qu'*Albert d'Autriche* , au-lieu de comparaître , vainquit *Nassau* , le tua dans la bataille auprès de Spire , & que *Boniface* , après lui avoir prodigué les excommunications , lui prodigua les bénédictions , quand ce pape , en 1303 , eut besoin de lui contre *Philippe le bel* . Alors il supplée , par la plénitude de sa puissance , à l'irrégularité de l'élection d'*Albert* ; il lui donne dans sa bulle le royaume de France , qui de droit appar- tenait , dit-il , aux empereurs. C'est ainsi

que l'intérêt change ses démarches, & emploie à ses fins le sacré & le profane *a*.

CH. LXIII.

D'AUTRES têtes couronnées se soumettaient à la juridiction papale. *Marie*, femme de *Charles le boiteux*, roi de Naples, qui prétendait au royaume de Hongrie, fit plaider sa cause devant le pape & ses cardinaux, & le pape lui adjugea le royaume par défaut. Il ne manquait à la sentence qu'une armée.

L'AN 1329, *Christophe*, roi de Danemarck ayant été déposé par la noblesse & par le clergé, *Magnus*, roi de Suède, demande au pape la Scanie & d'autres terres. *Le royaume du Danemarck*, dit-il dans sa lettre, *ne dépend*, comme vous le savez, très-saint Père, que de l'Église Romaine, à laquelle il paie tribut, & non de l'Empire. Le pontife que ce roi de Suède implorait, & dont il reconnaissait la juridiction temporelle sur tous les rois de la terre, était *Jacques Fournier*, *Benoît XII*, résidant à Avignon ; mais le nom est inutile : il ne s'agit que de faire voir que tout prince qui voulait usurper ou recouvrer un do-

Papes dont
nent presque
tous les
royaumes.

a Voyez le chapitre de *Philippe le Bel*.

maine, s'adressait au pape comme à son
 CH. LXIII. maître. *Benoît* prit le parti du roi de
 Danemarck, & répondit qu'il ne ferait
 justice de ce monarque, que quand il
 l'aurait cité à comparaître devant lui,
 selon les anciens usages.

LA France, comme nous le verrons,
 n'avait pas pour *Boniface VIII* une pa-
 reille déférence. Au reste, il est assez
 connu que ce pontife institua le jubilé,
 & ajoûta une seconde couronne à celle
 du bonnet pontifical, pour signifier les
 deux puissances. *Jean XXII* les surmonta
 depuis d'une troisième. Mais *Jean* ne fit
 point porter devant lui les deux épées
 nues que faisait porter *Boniface* en don-
 nant des indulgences.

ON passa dans ce treizième siècle de
 science scholastique pire l'ignorance sauvage à l'ignorance scholastique. *Albert*, surnommé *le grand*, enseignait les principes du chaud, du froid, du sec, & de l'humide. Il enseignait aussi la politique suivant *les règles de l'astrologie & de l'influence des astres*, & la morale suivant *la logique d'Aristote*.

SOUVENT les institutions les plus sa-
 ges ne furent dûes qu'à l'aveuglement
 & à la faiblesse. Il n'y a guères dans
 l'Église de cérémonie plus noble, plus

pompeuse, plus capable d'inspirer la piété aux peuples, que la fête du Saint-Sacrement. L'antiquité n'en eut guères dont l'appareil fut plus auguste. Cependant, qui fut la cause de cet établissement? Une religieuse de Liège nommée *Moncornillon*, qui s'imaginait voir toutes les nuits un trou à la lune. Elle eut ensuite une révélation qui lui apprit que la lune signifiait l'Église, & le trou une fête qui manquait. Un moine, nommé *Jean*, composa avec elle l'office du Saint-Sacrement; la fête s'en établit à Liège, & *Urbain IV* l'adopta pour toute l'Église.

2264.

Au douzième siècle les moines noirs & les blancs formaient deux grandes factions, qui partageaient les villes à peu-près comme les factions bleues & vertes partagèrent les esprits dans l'Empire Romain. Ensuite, lorsqu'au treizième siècle les mendians eurent du crédit, les blancs & les noirs se réunirent contre ces nouveaux venus, jusqu'à ce qu'enfin la moitié de l'Europe s'est élevée contre eux tous. Les études des scholastiques étaient alors, & sont demeurées presque jusqu'à nos jours des systèmes d'absurdités, tels que, si on les imputait aux peuples de la Trapobane,

CH. LXIII. nous croirions qu'on les calomnie. On agitait, si Dieu peut produire la nature universelle des choses & la conserver, sans qu'il y ait des choses ; si Dieu peut être dans un prédicat ; s'il peut communiquer la faculté de créer, rendre ce qui est fait non fait, changer une femme en fille ; si chaque personne divine peut prendre la nature qu'elle veut ; si Dieu peut être scarabée & citrouille ; si le Père produit le Fils par l'intellect ou la volonté, ou par l'essence, ou par l'attribut, naturellement ou librement ? Et les docteurs qui résolvaient ces questions, s'appelaient le grand, le subtil, l'angélique, l'irréfragable, le solemnel, l'illuminé, l'universel, le profond. Ces docteurs étaient, à l'égard des anciens pères, ce qu'un faux bel-esprit est à un vrai savant.



CHAPITRE LXIV.

De l'Espagne, aux douzième & treizième siècles.

QUAND le *Cid* eut chassé les Musulmans de Tolède & de Valence à la fin de l'onzième siècle, l'Espagne se trouvait partagée entre plusieurs dominations. Le royaume de Castille comprenait les deux Castilles, Léon, la Galice, & Valence. Le royaume d'Aragon était alors réuni à la Navarre. L'Andalousie, une partie de la Murcie, Grenade appartenaient aux Maures. Il y avait des comtes de Barcelonne qui faisaient hommage aux rois d'Aragon. Le tiers du Portugal était aux Chrétiens.

Ce tiers du Portugal que possédaient les Chrétiens, n'était qu'un comté. Le fils d'un duc de Bourgogne, descendant de *Hugues Capet*, qu'on nomme le comte *Henri*, venait de s'en emparer au commencement du douzième siècle.

UNE croisade aurait plus facilement chassé les Musulmans de l'Espagne que

CH. LXIV.
Le Cid,

de la Syrie ; mais il est très-vraisembla-
 CH. LXIV. ble que les princes chrétiens d'Espagne
 ne voulurent point de ce secours dan-
 gereux , & qu'ils aimèrent mieux dé-
 chirer eux - mêmes leur patrie , & la
 disputer aux Maures , que la voir en-
 vahie par des croisés.

2114. *ALPHONSE* , surnommé *le batailleur* ,
 roi d'Aragon & de Navarre , prit sur
 les Maures Sarragossa , qui devint la
 capitale d'Aragon , & qui ne retourna
 plus au pouvoir des Musulmans.

2147. 2139. LE fils du comte *Henri* , que je nom-
 me *Alphonse de Portugal* , pour le dis-
 tinguer de tant d'autres rois de ce nom ,
 ravit aux Maures Lisbonne , le meil-
 leur port de l'Europe , & le reste du
 Portugal , mais non les Algarves. Il ga-
 gna plusieurs batailles , & se fit enfin
 roi de Portugal.

CET évènement est très-important. Les rois de Castille alors se disaient en-
 core empereurs des Espagnes. *Alphonse* , comte d'une partie du Portugal , était
 leur vassal quand il était peu puissant ; mais , dès qu'il se trouve maître , par
 les armes , d'une province considéra-
 ble , il se fait souverain indépendant. Le roi de Castille lui fit la guerre com-
 me à un vassal rebelle ; mais le nou-

veau roi de Portugal soumit sa couronne au Saint-Siége, comme les Normans s'étaient rendus vassaux de Rome pour le royaume de Naples. *Eugène III* confère, donne la dignité de roi à *Alphonse* & à sa postérité, à la charge d'un tribut annuel de deux livres d'or. Le pape *Alexandre III* confirme ensuite la donation, moyennant la même redevance. Ces papes donnaient donc en effet les royaumes. Les États du Portugal assemblés à Lamego, sous *Alphonse*, pour établir les loix de ce royaume naissant, commencèrent par lire la bulle d'*Eugène III*, qui donnait la couronne à *Alphonse*: ils la regardaient donc comme le premier droit de leur souveraineté: c'est donc encore une nouvelle preuve de l'usage & des préjugés de ces siècles. Aucun nouveau prince n'osait se dire souverain, & ne pouvait être reconnu des autres princes, sans la permission du pape; & le fondement de toute l'histoire du moyen âge, est toujours que les papes se croient seigneurs suzerains de tous les États, sans en excepter aucun, en vertu de ce qu'ils prétendent avoir succédé, seuls, à Jésus-Christ; & les empereurs Allemands, de leur côté, feignaient de

CH. LXIV.

1147.

Grande preuve que les papes donnaient les royaumes.

CH. LXIV. penser , & laissaient dire à leur chancellerie , que les royaumes de l'Europe n'étaient que des démembremens de leur Empire , parce qu'ils prétendaient avoir succédé aux *Céfars*. Cependant les Espagnols s'occupaient de droits plus réels.

ENCORE quelques efforts , & les Musulmans étaient chassés de ce continent ; mais il fallait de l'union , & les Chrétiens d'Espagne se faisaient presque toujours la guerre. Tantôt la Castille & l'Aragon étaient en armes l'une contre l'autre ; tantôt la Navarre combattait l'Aragon : quelquefois ces trois provinces se faisaient la guerre à la fois ; & dans chacun de ces royaumes il y avait souvent une guerre intestine. Il y eut , de suite , trois rois d'Aragon qui joignirent à cet État la plus grande partie de la Navarre , dont les Musulmans occupèrent le reste. *Alphonse le batailleur* , qui mourut en 1134 , fut le dernier de ces rois. On peut juger de l'esprit du temps , & du mauvais gouvernement , par le testament de ce roi , qui laissa ses royaumes aux chevaliers du Temple , & à ceux de Jérusalem. C'était ordonner des guerres civiles par sa dernière volonté. Heureusement ces chevaliers

valiers ne se mirent pas en état de soutenir le testament. Les États d'Aragon toujours libres, élurent pour leur roi *Don Ramire*, frère du roi dernier mort, quoique moine depuis quarante ans, & évêque depuis quelques années. On l'appela *le prêtre roi*, & le pape *Innocent II* lui donna une dispense pour se marier.

CH. L

Prêtre
que mar
roi par
pense du
pe.

LA Navarre, dans ces secousses, fut divisée de l'Aragon, & redevint un royaume particulier, qui passa depuis par des mariages aux comtes de Champagne, appartint à *Philippe le bel* & à la maison de *France*, ensuite tomba dans celles de *Foix* & *d'Albret*, & est absorbé aujourd'hui dans la monarchie d'*Espagne*.

1134

1156

PENDANT ces divisions les Maures se soutinrent : ils reprisent Valence. Leurs incursions donnèrent naissance à l'Ordre de Calatrava. Des moines de Cîteaux, assez puissans pour fournir aux fraix de la défense de la ville de Calatrava, armèrent leurs frères convers avec plusieurs écuyers, qui combattirent en portant le scapulaire. Bientôt après se forma cet Ordre qui n'est plus aujourd'hui ni religieux, ni militaire, dans lequel on peut se marier une

H. U. Tome III.

M.

fois , & qui ne consiste que dans la
CH. LXIV. jouissance de plusieurs commanderies
en Espagne.

Les querelles des Chrétiens durèrent toujours , & les Mahométans en profitèrent quelquefois. Vers l'an 1197 , un roi de Navarre nommé *Don Sanchez* , persécuté par les Castillans & les Aragonois , fut obligé d'aller en Afrique implorer le secours du miramolin de l'Empire de Maroc ; mais ce qui devait faire une révolution , n'en fit point.

LORSQU'AUTREFOIS l'Espagne entière était réunie sous le roi *Don Rodrigue* , prince peut-être incontinent , mais brave , elle fut subjuguée en moins de deux années : & maintenant qu'elle était divisée entre tant de dominations jalouses , ni les miramolins d'Afrique , ni le roi Maure d'Andalousie , ne pouvaient faire de conquêtes. C'est que les Espagnols étaient plus aguerris , que le pays était hérissé de forteresses , qu'on se réunissait dans les plus grands dangers , & que les Maures n'étaient pas plus sages que les Chrétiens.

ENFIN toutes les nations chrétiennes de l'Espagne se réunirent pour résister aux forces de l'Afrique qui tombaient sur eux.

Le miramolin *Mahomed-ben Joseph* avait passé la mer avec près de cent mille combattans, au rapport des historiens, qui ont presque tous exagéré; on doit toujours rabattre beaucoup du nombre des soldats qu'ils mettent en campagne, & de ceux qu'ils tuent, & des trésors qu'ils étaient, & des prodiges qu'ils racontent. Enfin ce miramolin, fortifié encore des Maures d'Andalousie, s'assurait de conquérir l'Espagne. Le bruit de ce grand armement avait réveillé quelques chevaliers François. Les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, se réunirent par le danger. Le Portugal fournit des troupes. Ces deux grandes armées se rencontrèrent dans les défilés de la montagne noire *, sur les confins de l'Andalousie, & de la province de Tolède. L'archevêque de Tolède était à côté du roi de Castille, *Alphonse le noble*, & portait la croix à la tête des troupes. Le miramolin tenait un sabre dans une main, & l'alcoran dans l'autre. Les Chrétiens vainquirent; & cette journée se célèbre encore tous les ans à Tolède le 16 Juillet:

1111.

* La Sierra Morena.

mais la victoire fut plus illustre qu'utile. Les Maures d'Andalousie furent fortifiés des débris de l'armée d'Afrique, & celle des Chrétiens se dissipa bien-tôt.

PRESQUE tous les chevaliers retournaient chez eux dans ce temps-là après une bataille. On savait se battre, mais on ne savait pas faire la guerre; & les Maures savaient encore moins cet art que les Espagnols. Ni Chrétiens, ni Musulmans n'avaient de troupes continuellement rassemblées sous le drapeau.

L'ESPAGNE, occupée de ses propres afflictions pendant cinq-cents ans, ne commença d'avoir part à celles de l'Europe que dans le temps des Albigeois. Nous avons vu comment le roi d'Aragon, *Pierre I*, fut obligé de secourir les vassaux du Languedoc, & du pays de Foix, qu'on opprimait sous prétexte de religion; & comment il mourut en combattant *Montfort* le ravisseur de son fils, & le conquérant du Languedoc. Sa veuve, *Marie de Montpellier*, qui était retirée à Rome, plaida la cause de ce fils devant le pape *Innocent III*, & le supplia d'user de son autorité pour le faire remettre en liberté. Il y avait des moments bien honorables pour

la cour de Rome. Le pape ordonna à *Simon de Montfort* de rendre cet enfant aux Aragonois , & *Montfort* le rendit. Si les papes avaient toujours usé ainsi de leur autorité , ils eussent été les législateurs de l'Europe.

CH LXIV.

1234.

CE même roi *Jacques* est le premier des rois d'Aragon , à qui les États aient prêté serment de fidélité. C'est lui qui prit sur les Maures l'isle de Majorque ; c'est lui qui les chassa du beau royaume de Valence , pays favorisé de la nature , où elle forme des hommes robustes , & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. Je ne fais comment tant d'historiens peuvent dire que la ville de Valence n'avait que mille pas de circuit , & qu'il en sortit plus de cinquante mille Mahométans. Comment une si petite ville pouvait-elle contenir tant de monde ?

Premier roi
d'Aragon à
qui on fait
serment.
1238.

CE temps semblait marqué pour la gloire de l'Espagne , & pour l'expulsion des Maures. Le roi de Castille & de Léon , *Ferdinand III* , leur enlevait la célèbre ville de Cordoue , résidence de leurs premiers rois , ville fort supérieure à Valence , dans laquelle ils avaient fait bâtir cette superbe mosquée , & tant de beaux palais.

CH. LXIV. Ce *Ferdinand*, troisième du nom, affervit encore les Musulmans de Murcie. C'est un petit pays, mais fertile, & dans lequel les Maures recueillaient beaucoup de soie, dont ils fabriquaient de belles étoffes. Enfin, après seize mois de siège, il se rendit maître de Séville, la plus opulente ville des Maures, qui ne retourna plus à leur domination.

1248. 1252. La mort mit fin à ses succès. Si l'apo-théose est dûe à ceux qui ont délivré leur patrie, l'Espagne révère avec autant de raison *Ferdinand*, que la France invoque *Saint Louis*. Il fit de sages loix comme ce roi de France; il établit comme lui de nouvelles jurisdictions. C'est à lui qu'on attribue le conseil royal de Castille, qui subsista toujours depuis lui.

1248. 1252. Il eut pour ministre un *Ximénès*, archevêque de Tolède, nom heureux pour l'Espagne, mais qui n'avait rien de commun avec cet autre *Ximénès*, qui, dans les temps suivans, a été régent de Castille.

Etats d'Aragon égaux au roi. LA Castille & l'Aragon étaient alors des puissances: mais il ne faut pas croire que leurs souverains fussent absolus; aucun ne l'était en Europe. Les seigneurs, en Espagne plus qu'ailleurs,

resserraient l'autorité du roi dans des limites étroites. Les Aragonois se souviennent encore aujourd'hui de la formule de l'inauguration de leurs rois. Le grand justicier du royaume prononçait ces paroles au nom des États : *Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos, os hazemos nuestro rey y segnor, con tal que guardéis nuestros fueros; se no, no.* « Nous qui sommes autant que vous, & qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi, à condition que vous garderez nos loix ; sinon , non ».

Le grand justicier prétendait que ce n'était pas une vaine cérémonie , & qu'il avait le droit d'accuser le roi devant les États , & de présider au jugement. Je ne vois point pourtant d'exemple qu'on ait usé de ce privilége.

LA Castille n'avait guères moins de droits , & les États mettaient des bornes au pouvoir souverain. Enfin on doit juger que dans des pays où il y avait tant de seigneurs , il était aussi difficile aux rois de dompter leurs sujets que de chasser les Maures.

ALPHONSE, surnommé *l'astronome*, Justicier
ou *le sage*, fils de *S. Ferdinand*, en fit d'Alphonse
l'épreuve. On a dit de lui, qu'en étu- sage.

— diant le ciel , il avait perdu la terre.
 CH. LXIV. Cette pensée triviale serait juste , si *Alphonse* avait négligé ses affaires pour l'étude ; mais c'est ce qu'il ne fit jamais. Le même fond d'esprit qui en avait fait un grand philosophe , en fit un très-bon roi. Plusieurs auteurs l'accusent encore d'athéïsme , pour avoir dit , *que , s'il avait été du conseil de Dieu , il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres.* Ces auteurs ne font pas attention que cette plaisanterie de ce sage prince tombait uniquement sur le système de *Ptolomée* , dont il sentait l'insuffisance , & les contrariétés. Il fut le rival des Arabes dans les sciences ; & l'université de Salamanque , établie en cette ville par son père , n'eut aucun personnage qui l'égalât. Ses tables alphonsinas sont encore aujourd'hui sa gloire , & la honte des princes qui se font un mérite d'être ignorans ; mais il faut avouer qu'elles furent dressées par des Arabes.

LES difficultés dans lesquelles son règne fut embarrassé , n'étaient pas sans doute un effet des sciences qui rendirent *Alphonse* illustre , mais une suite des dépenses excessives de son père. Ainsi que *S. Louis* avait épuisé la Fran-

et par ses voyages, *S. Ferdinand* avait
ruiné pour un temps la Castille par ses
acquisitions mêmes, qui coûtèrent alors
plus qu'elles ne valurent d'abord.

CH. LXIV.

APRÈS la mort de *S. Ferdinand*, il
fallut que son fils résistât à la Navarre,
& à l'Aragon jaloux.

CEPENDANT tous ces embarras, qui
occupaient ce roi philosophe, n'empê-
chèrent pas que les princes de l'Empire
ne le demandassent pour empereur; &
s'il ne le fut pas, si *Rodolphe de Habs-
bourg* fut enfin élu à sa place, il ne faut,
me semble, l'attribuer qu'à la distance
qui séparait la Castille de l'Allemagne.

Alphonse montra du moins qu'il méritait l'Empire, par la manière dont il
gouverna la Castille. Son recueil de
loix qu'on appelle *Las Partidas*, y est
encore un des fondemens de la juris-
prudence. Il dit dans ces loix, que le
despote arrache l'arbre, & que le sage
monarque l'ébranche.

Loix d'Al-
phonse le Sa-
ge.

Ce prince vit dans sa vieillesse son
fils *Don Sanche III* se révolter contre
lui; mais le crime du fils ne fait pas, je
crois, la honte du père. Ce *Don Sanche*
était né d'un second mariage, &
prétendit, du vivant de son père, se
faire déclarer son héritier, à l'exclusion

M V

des petits-fils du premier lit. Une assemblée de factieux sous le nom d'États, lui défera même la couronne. Cet attentat est une nouvelle preuve de ce que j'ai souvent dit, qu'en Europe il n'y avait point de loix, & que presque tout se décidait suivant l'occurrence des temps, & le caprice des hommes.

ALPHONSE le sage fut réduit à la douloureuse nécessité de se liguer avec les Mahometans contre un fils & des Chrétiens rebelles. Ce n'était pas la première alliance des Chrétiens avec les Musulmans contre d'autres Chrétiens; mais c'était certainement la plus juste.

Le miramolin de Maroc, appelé par le roi *Alphonse X*, passa la mer. L'Afriquain & le Castillan se virent à Zara sur les confins de Grenade. L'histoire doit perpétuer à jamais la conduite & le discours du miramolin. Il céda la place d'honneur au roi de Castille: *Je vous traite ainsi, dit-il, parce que vous êtes malheureux, & je ne m'unis avec vous que pour venger la cause commune de tous les rois, & de tous les pères.* *Alphonse* combattit son fils, & le vainquit; ce qui prouve encore combien il était digne de régner; mais il mourut

après sa victoire.

Le roi de Maroc fut obligé de repasser dans ses États, & *Don Sanche*, fils dénaturé d'*Alphonse*, & usurpateur du trône de ses neveux, régna, & même régna heureusement.

LA domination Portugaise comprenait alors les *Algarves*, arrachées enfin aux Maures. Ce mot *Algarves*, signifie en arabe, *pays fertile*. N'oublions pas encore qu'*Alphonse le sage* avait beaucoup aidé le Portugal dans cette conquête. Tout cela, ce me semble, prouve invinciblement qu'*Alphonse* n'eut jamais à se repentir d'avoir cultivé les sciences, comme le veulent insinuer des historiens, qui, pour se donner la réputation équivoque de politiques, affectent de mépriser des arts qu'ils devraient honorer.

ALPHONSE le philosophe avait oublié si peu le temporel, qu'il s'était fait donner par le pape *Grégoire X*, le tiers de certaines décimes du clergé de Léon & de Castille, droit qu'il a transmis à ses successeurs.

SA maison fut troublée, mais elle s'affermi toujours contre les Maures. Son petit-fils, *Ferdinand IV*, leur enleva alors Gibraltar, qui n'était pas si difficile à conquérir qu'aujourd'hui.

M vj

SM. LXIV. **ON** appelle ce *Ferdinand IV, Ferdinand l'ajourné*, parce que, dans un accès de colère, il fit, dit-on, jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans trente jours, & qu'il mourut au bout de ce terme. Il ferait à souhaiter que ce conte fût véritable, ou du moins cru tel par ceux qui pensent pouvoir tout faire impunément. Il fut père de ce fameux *Pierre le cruel*, dont nous verrons les excessives sévérités; prince implacable, & punissant cruellement les hommes, sans qu'il fût ajourné au tribunal de Dieu.

L'ARAGON, de son côté, se fortifia comme nous l'avons vu, & accrût sa puissance par l'acquisition de la Sicile.

Les papes prétendaient pouvoir disposer du royaume d'Aragon, pour deux raisons; premièrement, parce qu'ils le regardaient comme un fief de l'Église Romaine; secondement, parce que *Pierre III*, surnommé *le grand*, auquel on reprochait les Vêpres Siciliennes, était excommunié, non pour avoir eu part au massacre, mais pour avoir pris la Sicile que le pape ne voulait pas lui donner. Son royaume d'A-

ragon fut donc transféré par sentence du pape à *Charles de Valois*, petit-fils de *Saint Louis*. Mais la bulle ne put être mise à exécution. La maison d'*Aragon* demeura florissante, & bientôt après les papes, qui avaient voulu la perdre, l'enrichirent encore. *Boniface VIII* donna la Sardaigne & la Corse au roi d'*Aragon* *Jacques IV*, dit *le juste*, pour l'ôter aux Génois & aux Pisans, qui se disputaient ces îles.

CH. LXIV.

ALORS la Castille & la France étaient unies, parce qu'elles étaient ennemis de l'*Aragon*. Les Castillans & les François étaient alliés de royaume à royaume, de peuple à peuple, & d'homme à homme.

CE qui se passait alors en France du temps de *Philippe le bel*, au commencement du quatorzième siècle, doit attirer nos regards.



CHAPITRE LXV.

Du roi de France Philippe le bel, & de Boniface VIII.

CH. LXV.

Le temps de *Philippe le bel*, qui commença son règne en 1285, fut une grande époque en France, par l'admission du tiers-état aux assemblées de la nation, par l'institution des tribunaux suprêmes nommés parlemens *, par la première érection d'une nouvelle pairie faite en faveur du duc de Bretagne, par l'abolition des duels en matière civile, par la loi des appanages restreints aux seuls héritiers mâles. Nous nous arrêterons à présent à deux autres objets, aux querelles de *Philippe le bel* avec le pape *Boniface VIII*, & à l'extinction de l'Ordre des templiers.

Quel était *Boniface VIII*? Nous avons déjà vu que *Boniface VIII*, de la maison des *Cajétans*, était un homme semblable à *Grégoire VII*,

* Voyez les chapitres concernant les États généraux, & les tribunaux de parlement.



plus savant encore que lui dans le droit canon, non moins ardent à soumettre les puissances à l'Église, & toutes les Églises au Saint-Siège. Les factions *Gibeline* & *Guelfe* divisaient plus que jamais l'Italie. Les *Gibelins* étaient originièrement les partisans des empereurs ; & l'Empire alors n'étant qu'un vain nom, les *Gibelins* se servaient toujours de ce nom pour se fortifier & pour s'aggrandir. *Boniface* fut long-temps *Gibelin*, quand il fut particulier, & on peut bien juger qu'il fut *Guelfe* quand il devint pape. On rapporte qu'un premier jour de carême, donnant les cendres à un archevêque de Gênes, il les lui jeta au nez, en lui disant : *Souviens-toi que tu es Gibelin*; au-lieu de lui dire : *Souviens-toi que tu es homm^e*. La maison des *Collonnes*, premiers barons Romains, qui possédait des villes au milieu du patrimoine de *Saint-Pierre*, était de la faction *Gibeline*. Leur intérêt contre les papes était le même que celui des seigneurs Allemans contre l'empereur, & des Français contre le roi de France. Le pouvoir des seigneurs de fief s'opposait par-tout au pouvoir souverain.

Les autres barons voisins de Rome étaient dans le même cas ; ils s'opposaient

saient avec les rois de Sicile, & avec
 CH. LXV. les *Gibelins* des villes d'Italie. Il ne faut
 pas s'étonner si le pape les persécuta,
 & en fut persécuté. Presque tous ces
 seigneurs avaient à la fois des diplômes
 de vicaires du *Saint-Siège*, & de *vicaires*
 de l'*Empire*, source nécessaire de
 guerres civiles, que le respect de la re-
 ligion ne put jamais tarir, & que les
 hauteurs de *Boniface VIII* ne firent
 qu'accroître.

Ces violences n'ont pu finir que par
 les violences encore plus grandes d'*Ale-
 xandre VI*, plus de cent ans après. Le
 pontificat du temps de *Boniface VIII*
 n'était plus maître de tout le pays qu'a-
 vait possédé *Innocent III*, de la mer
 Adriatique au port d'*Ostie*. Il en pré-
 tendait le domaine suprême : il possé-
 dait quelques villes en propre : c'était
 une puissance au rang des plus médiocres. Le grand revenu des papes confis-
 cait dans ce que l'Église universelle leur
 fournissait, dans les décimes qu'ils re-
 cueillaient souvent du clergé, dans les
 dispenses, dans les taxes.

UNE telle situation devait porter *Bo-
 niface* à ménager une puissance qui
 pouvait le priver d'une partie de ces
 revenus, & fortifier contre lui les *Gi-*

belins. Aussi dans le commencement même de ses démêlés avec le roi de France, il fit venir en Italie *Charles de Valois*, frère de *Philippe*, qui arriva avec quelque gendarmerie : il lui fit épouser la petite-fille de *Baudouin*, second empereur de Constantinople dépossédé, & nomma solennellement *Valois* empereur d'Orient ; de sorte qu'en deux années, il donna l'Empire d'Orient, celui d'Occident, & la France ; car nous avons déjà remarqué qu'en 1303, ce pape réconcilié avec *Albert d'Autriche*, lui fit un don de la France. Il n'y eut de ces trois présens, que celui de l'Empire d'Allemagne qui fut reçu, parce qu'*Albert* le possédait en effet.

Boniface
nomme Chai
les de Valoi
empereur
d'Orient.

Le pape, avant sa réconciliation avec l'empereur, avait donné à *Charles de Valois* un autre titre, celui de *vicaire de l'Empire* en Italie, & principalement en Toscane. Il pensait, puisqu'il nommait les maîtres, devoir à plus forte raison nommer les vicaires. Aussi *Charles de Valois*, pour lui plaire, persécuta violemment le parti *Gibelin* à Florence. C'est pourtant précisément dans le temps que *Valois* lui rend ce service, qu'il outrage & qu'il pousse à bout le roi de France son frère, *Richa-*

ne prouve mieux que la passion & l'animosité l'emportent souvent sur l'intérêt même.

PHILIPPE le bel, qui voulait dépenser beaucoup d'argent, & qui en avait peu, prétendait que le clergé, comme l'Ordre de l'État le plus riche, devait contribuer aux besoins de la France sans la permission de Rome. Le pape voulait avoir l'argent d'une décime, accordée sous le prétexte d'un secours pour la Terre-sainte, qui n'était plus secourable, & qui était sous le pouvoir d'un descendant de *Gengis-Kan*. Le roi prenait cet argent pour faire en Guienne la guerre qu'il eut en 1391 & 1392 contre le roi d'Angleterre *Édouard*. Ce fut le premier sujet de la querelle. L'entreprise d'un évêque de la ville de Pamiers aigrit ensuite les esprits. Cet homme avait cabalé contre le roi dans son pays, qui ressortissait alors de la couronne, & le pape aussi-tôt le fit son légat à la cour de *Philippe*. Ce sujet, revêtu d'une dignité qui, selon la cour Romaine, le rendait égal au roi même, vint à Paris braver son souverain, & le menacer de mettre son royaume en interdit. Un séculier qui se fût conduit ainsi, aurait été puni de mort. Il fallut

user de grandes précautions, pour s'assurer seulement de la personne de l'évêque. Encore fallut-il le remettre entre les mains de son métropolitain l'archevêque de Narbonne.

CH. LXV.

Vous avez déjà observé que, depuis la mort de *Charlemagne*, on ne vit aucun pontife de Rome, qui n'eût des disputes ou épineuses, ou violentes, avec les empereurs & les rois ; vous verrez durer jusqu'au siècle de *Louis XIV* ces querelles, qui sont la suite nécessaire de la forme de gouvernement la plus absurde, à laquelle les hommes se soient jamais soumis. Cette absurdité consistait à dépendre chez soi d'un étranger. En effet, souffrir que cet étranger donne chez vous des fiefs ; ne pouvoir recevoir de subsides des possesseurs de ces fiefs qu'avec la permission de cet étranger, & sans partager avec lui ; être continuellement exposé à voir fermer par son ordre les temples que vous avez construits & dotés ; convenir qu'une partie de vos sujets doit aller plaider à trois-cents lieues de vos États : c'est-là une petite partie des chaînes que les souverains de l'Europe s'imposerent insensiblement, & sans presque le savoir. Il est clair que, si aujourd'hui on venait



pour la première fois proposer au conseil d'un souverain de se soumettre à de pareils usages, celui qui oserait en faire la proposition serait regardé comme le plus insensé des hommes. Le fardeau, d'abord léger, s'était appesanti par degrés. On sentait bien qu'il fallait le diminuer : mais on n'était ni assez sage, ni assez instruit, ni assez ferme pour s'en défaire entièrement.

1302 & suiv. DÉJA dans une bulle long-temps fameuse, l'évêque de Rome *Boniface VIII* avait décidé, *qu'aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, sans permission expresse du souverain pontife*. *Philippe*, roi de France, n'osa pas d'abord faire brûler cette bulle ; il se contenta de défendre la sortie de l'argent hors du royaume, sans nommer Rome. On négocia ; le pape, pour gagner du temps, canonisa *Saint Louis* ; & les moines concluaient que, si un homme disposait du ciel, il pouvait disposer de l'argent de la terre.

LE roi plaida devant l'archevêque de Narbonne contre l'évêque de Pamiers, par la bouche de son chancelier *Pierre Flotte*, à Senlis ; & ce chancelier alla lui-même à Rome rendre compte au pape du procès. Les rois de Cappadoce

& de Bithinie en usaiient à peu-près de
même avec la république Romaine :
mais ce qu'ils n'eussent pas fait, *Pierre
Flotte* parla au pontife de Rome comme
le ministre d'un souverain réel, à un
souverain imaginaire ; il lui dit très-
expressément, *que le royaume de France
était de ce monde, & que celui du pape
n'en était pas.*

CH. LXV.

LE pape fut assez hardi pour s'en ^{Témérité de} ~~Boniface.~~
offenser : il écrit au roi un bref, dans
lequel on trouve ces paroles : *Sachez que
vous nous êtes soumis dans le temporel
comme dans le spirituel.* Un historien ju-
dicieux & instruit remarque très-à-pro-
pos que ce bref était conservé à Paris
dans un ancien manuscrit de la bibli-
othèque de Saint-Germain-des-Prés, &
que l'on a déchiré le feuillet, en laissant
subsister un sommaire qui l'indique, &
un extrait qui le rappelle.

PHILIPPE répondit : *A Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut : que
votre très-grande fatuité sache, que nous
ne sommes soumis à personne pour le
temporel.* Le même historien observe
que cette même réponse du roi est con-
servée au vatican. Ainsi les Romains
modernes ont eu plus de soin de conser-
ver les choses curieuses que les bén-

dictins de Paris. L'authenticité de ces
 Ch. LXV. lettres a été vainement contestée. Je ne crois pas qu'elles aient jamais été revêtues des formes ordinaires , & présentées en cérémonie ; mais elles furent certainement écrites.

Le pontife lança bulles sur bulles , qui toutes déclarent que le pape est le maître des royaumes ; que , si le roi de France ne lui obéit pas , il sera excommunié , & son royaume en interdit , c'est-à-dire , qu'il ne sera plus permis de faire les exercices du christianisme , ni de baptiser les enfans , ni d'enterrer les morts. Il semble que ce soit le comble des contradictions de l'esprit humain , qu'un évêque chrétien , qui prétend que tous les chrétiens sont ses sujets , veuille empêcher ces prétendus sujets d'être chrétiens , & qu'il se prive ainsi tout-d'un-coup lui-même de ce qu'il croit son propre bien. Mais vous sentez assez que le pape comptait sur l'imbécillité des hommes ; il espérait que les Français seraient assez lâches pour sacrifier leur roi à la crainte d'être privés des sacremens. Il se trompa ; on brûla sa bulle ; la France s'éleva contre le pape , sans rompre avec la papauté. Le roi convoqua les États. Etait-il donc né-

On brûle sa
ville.

1503.

à

cessaire de les assembler, pour décider que *Boniface VIII* n'était pas roi de France?

CH LXV.

LE cardinal *le Moine*, Français de naissance, qui n'avait plus d'autre patrie que Rome, vint à Paris pour négocier, &, s'il ne pouvait réussir, pour excom- munier le royaume. Ce nouveau légat avait ordre de mener à Rome le con- fesseur du roi, qui était dominicain, afin qu'il y rendît compte de sa con- duite & de celle de *Philippe*. Tout ce que l'esprit humain peut inventer pour éllever la puissance du pape était épuisé; les évêques soumis à lui; de nouveaux Ordres de religieux relevans immédiatement du Saint-Siège, portant par-tout son étendart; un roi qui confesse ses plus secrètes pensées, ou du moins qui passe pour les confesser à un de ces moines: & enfin ce confesseur sommé par le pape son maître d'aller rendre compte à Rome de la conscience du roi son pé- nitent. Cependant *Philippe* ne plia point. Il fait saisir le temporel de tous les prélats absens. Les États-Généraux appellent au futur concile & au futur pape. Ce remède même tenait un peu de la faiblesse; car appeler au pape; c'était reconnaître son autorité; & quel

Le confesseur du roi va rendre compte de la conscience de son pénitent en cour de Ro- me.

—
CH. LXV. besoin les hommes ont-ils d'un concile & d'un pape pour savoir que chaque gouvernement est indépendant, & qu'on ne doit obéir qu'aux loix de sa patrie?

ALORS le pape ôte à tous les corps ecclésiastiques de France le droit des élections; aux universités les grades, le droit d'enseigner: comme s'il révoquait une grace qu'il eût donnée. Ces armes étaient faibles; il voulut y joindre celles de l'Empire d'Allemagne.

Vous avez vu les papes donner l'Empire, le Portugal, la Hongrie, le Danemarck, l'Angleterre, l'Aragon, la Sicile, presque tous les royaumes. Celui de France n'avait pas encore été transféré par une bulle. *Boniface* enfin le mit dans le rang des autres États, & en fit un don à l'empereur *Albert d'Autriche*, ci-devant excommunié par lui, & maintenant son cher fils, & le soutien de l'Église. Remarquez les mots de sa bulle: *Nous vous donnons par la plénitude de notre puissance... le royaume de France, qui appartient de droit aux empereurs d'Occident.* *Boniface* & son daïtaire ne songeaient pas que, si la France appartenait de droit aux empereurs, la plénitude de sa puissance papale était fort

fort inutile. Il y avait pourtant un reste de raison dans cette démence ; on flattait la prétention de l'Empire sur tous les États occidentaux ; car vous verrez toujours que les jurisconsultes Allemans croyaient, ou feignaient de croire, que, le peuple de Rome s'étant donné avec son évêque à *Charlemagne*, tout l'Occident devait appartenir à ses successeurs, & que tous les autres États n'étaient qu'un démembrément de l'Empire.

Si *Albert d'Autriche* avait eu deux cent mille hommes, & deux cent millions, il est clair qu'il eût profité des bontés de *Boniface* ; mais étant pauvre & à peine affermi, il abandonna le pape au ridicule de sa donation.

LE roi de France eut toute la liberté de traiter le pape en prince ennemi. Il se joignit à la maison des *Colonnes*, qui ne faisaient pas plus de cas que lui des excommunications, & qui souvent réprimaient dans Rome même cette autorité souvent redoutable ailleurs. *Guillaume de Nogaret* passé en Italie sous des prétextes plausibles, lève secrètement quelques cavaliers, donne rendez-vous à *Sciarra Colonna*. On ^{Philippe fait} prend le pape dans Anagnie, ville de ^{faisir la per} sonne ^{sonne}, où il était né ; on crie : ^{pe.} N

— *Meure le pape, & vivent les Français!*

CH. LXV. Le pontife ne perdit point courage. Il revêtit la chappe, mit sa tiare en tête, & portant les clefs dans une main & la croix dans l'autre, il se présenta avec majesté devant *Colonna & Nogaret*. Il est fort douteux que *Colonna* ait eu la brutalité de le frapper. Les contemporains disent qu'il lui criait, *Tyran, renonce à la papauté que tu déshonores, comme tu as fait renoncer Célestin*. *Boniface* répondit fièrement : *Je suis pape, & je mourrai pape*. Les Français pillèrent sa maison & ses trésors. Mais après ces violences, qui tenaient plus du brigandage que de la justice d'un grand roi, les habitans d'*Anagnie* ayant reconnu le petit nombre des Français, furent honteux d'avoir laissé leur compatriote & leur pontife dans les mains des étrangers. Ils les chassèrent. *Boniface* alla à *Rome*, méditant sa vengeance ; mais il mourut en arrivant. C'est ainsi qu'ont été traités en Italie presque tous les papes qui voulurent être trop puissans : vous les voyez toujours donnant des royaumes, & persécutés chez eux,

PHILIPPE le bel poursuivait son ennemi jusques dans le tombeau. Il voulut faire condamner sa mémoire dans

un concile. Il exigea de *Clément V*, né CH. LXV.
son sujet, & qui siégeait dans Avignon,
que le procès, contre le pape son pré-
décesseur, fut commencé dans les for-
mes. On l'accusait d'avoir engagé le
page *Célestin V* son prédécesseur à re-
noncer à la chaire pontificale, d'avoir
obtenu sa place par des voies illégitim-
mes, & enfin d'avoir fait mourir *Cé-
lestin* en prison. Ce dernier fait n'était Procès crimi-
nel fait à l'
mémoire du
pape.

que trop véritable. Un de ses domesti-
ques, nommé *Maffredo*, & treize au-
tres témoins, déposaient qu'il avait in-
sulté plus d'une fois à la religion qui
le rendait si puissant, en disant : *Ah, que
de bien nous a fait cette fable du Christ!*
qu'il niait en conséquence les mystères de
la Trinité, de l'incarnation, de la trans-
substantiation. Ces dépositions se trou-
vent encore dans les enquêtes juridiques
qu'on a recueillies. Le grand nombre
de témoins fortifie ordinairement une
accusation, mais ici il l'affaiblit. Il n'y
a point du tout d'apparence qu'un sou-
verain pontife ait proféré devant treize
témoins, ce qu'on dit rarement à un
seul. Le roi voulait qu'on exhumerât le
pape, & qu'on fit brûler ses os par le
bourreau. Il osait flétrir ainsi la chaire
pontificale, & ne fut pas se soustraire à

son obéissance. *Clément V* fut assez sage pour faire évanouir, dans les délais, une entreprise trop flétrissante pour l'Église.

LA conclusion de toute cette affaire fut que, loin de faire le procès à la mémoire de *Boniface VIII*, le roi consentit à recevoir seulement la mainlevée de l'excommunication portée par ce *Boniface* contre lui & son royaume. Il souffrit même que *Nogaret*, qui l'avait servi, qui n'avait agi qu'en son nom, qui l'avait vengé de *Boniface*, fut condamné par le successeur de ce pape, à passer sa vie en Palestine. Tout le grand éclat de *Philippe le bel* ne se termina qu'à sa honte. Jamais vous ne verrez dans ce grand tableau du monde un roi de France l'emporter à la longue sur un pape. Ils feront ensemble des marchés ; mais Rome y gagnera toujours quelque chose ; il en coûtera toujours de l'argent à la France. Vous ne verrez que les parlemens du Royaume combattre avec inflexibilité les souffrances de la cour de Rome, & très-souvent la politique ou la faiblesse du cabinet ; la nécessité des conjonctures, les intrigues des moines, rendront la fermeté des parlemens inutile ; & cette

faiblesse durera jusqu'à ce qu'un roi _____
daigne dire résolument : Je veux briser CH. LXV
mes fers & ceux de ma nation.

PHILIPPE le bel, pour se dépiquer, 1366.
Juifs chassés
chassa tous les Juifs du royaume, s'em-
para de leur argent, & leur défendit
d'y revenir, sous peine de la vie. Ce
ne fut point le parlement qui rendit cet
arrêt; ce fut par un ordre secret, donné
dans son conseil privé, que *Philippe*
punit l'usure juive par une injustice.
Les peuples se crurent vengés, & le
roi fut riche.

QUELQUE tems après, un évènement
qui eut encore sa source dans cet esprit
vindicatif de *Philippe le bel*, étonna
l'Europe & l'Asie.



CHAPITRE • BXVI.

Du supplice des templiers, & de l'extinction de cet Ordre.

— **P**ARMI les contradictions qui entrent dans le gouvernement de ce monde, ce n'en est pas une petite que cette institution de moines armés qui font vœu de vivre à la fois en anachorètes & en soldats.

On accusait les templiers de réunir tout ce qu'on reprochait à ces deux professions, les débauches & la cruauté du guerrier, & l'insatiable passion d'acquérir, qu'on impute à ces grands Ordres qui ont fait vœu de pauvreté.

TANDIS qu'ils goûtaient le fruit de leurs travaux, ainsi que les chevaliers hospitaliers de *Saint-Jean*, l'Ordre teutonique, formé comme eux dans la Palestine, s'emparait au treizième siècle de la Prusse, de la Livonie, de la Courlande, de la Samogitie. Ces chevaliers teutons étaient accusés de réduire les ecclésiastiques, comme les payens, à l'esclavage, de piller leurs biens, d'usurper les droits des évêques, d'exercer un bri-



gandage horrible ; mais on ne fait point le procès à des conquérans. Les templiers excitèrent l'envie , parce qu'ils vivaient chez leurs compatriotes avec tout l'orgueil que donne l'opulence , & dans les plaisirs effrénés que prennent des gens de guerre qui ne sont point retenus par le frein du mariage.

CH. LXV

1306.

LA rigueur des impôts & la malversation du conseil du roi *Philippe le bel* dans les monnoies , exciterent une sédition dans Paris. Les templiers , qui avaient en garde le trésor du roi , furent accusés d'avoir eu part à la mutinerie ; & on a vu déjà que *Philippe le bel* était implacable dans ses vengeances.

Les premiers accusateurs de cet Ordre furent un bourgeois de Béziers , nommé *Squin de Florian , & Noffo dei Florentin* , templier apostat , détenus tous deux en prison pour leurs crimes. Ils demandèrent à être conduits devant le roi , à qui seul ils voulaient révéler des choses importantes. S'ils n'avaient pas su quelle était l'indignation du roi contre les templiers , auraient-ils espéré leur grâce en les accusant ? Ils furent écoutés. Le roi , sur leur déposition , ordonne à tous les baillis du royaume ,

Templiers accusés.

à tous les officiers, de prendre main-forte ; leur envoie un ordre cacheté, avec défense, sous peine de la vie, de l'ouvrir avant le 13 octobre. Ce jour venu, chacun ouvre son ordre ; il portait de mettre en prison tous les templiers. Tous sont arrêtés. Le roi aussitôt fait saisir en son nom les biens des chevaliers, jusqu'à ce qu'on en dispose.

Il paraît évident que leur perte était résolue très-long-temps avant cet éclat. L'accusation & l'emprisonnement sont de 1309 ; mais on a retrouvé des lettres de *Philippe le bel* au comte de Flandres, datées de Melun 1306, par lesquelles il le priait de se joindre à lui pour extirper les templiers.

Templiers interrogés. Il fallait juger ce prodigieux nombre d'accusés. Le pape *Clément V*, créature de *Philippe*, & qui demeurait alors à Poitiers, se joint à lui après quelques disputes sur le droit que l'Église avait d'exterminer ces religieux, & le droit du roi de punir des sujets. Le pape interrogea lui-même soixante & douze chevaliers. Des inquisiteurs, des commissaires délégués procèdent partout contre les autres. Les bulles sont en-

voyées chez tous les potentiats de l'Europe , pour les exciter à imiter la France. On s'y conforme en Castille , en Aragon , en Sicile , en Angleterre ; mais ce ne fut qu'en France qu'on fit périr ces malheureux. Deux cent & un témoins les accusèrent de renier Jésus-Christ en entrant dans l'Ordre , de cracher sur la croix , d'adorer une tête dorée montée sur quatre pieds. Le novice baïsait le profes qui le recevait , à la bouche , au nombril , & à des parties qui paraissent peu destinées à cet usage. Il jurait de s'abandonner à ses confrères. Voilà , disent les informations conservées jusqu'à nos jours , ce qu'avouèrent soixante & douze templiers au pape même , & cent quarante-un de ces accusés à frère *Guillaume* cordelier , inquisiteur dans Paris , en présence de témoins. On ajoute que le grand maître de l'Ordre même , le grand-maître de Chypre , les maîtres de France , de Poitou , de Vienne , de Normandie , firent les mêmes aveux à trois cardinaux délégués par le pape.

Ce qui est indubitable , c'est qu'on fit subir les tortures les plus cruelles à plus de cent chevaliers , qu'on en brûla

Templiers
brûlés.

— vifs cinquante-neuf en un jour près de
 CH. LXVI. l'abbaye *Saint-Antoine de Paris*, &
 1312. que le grand-maître *Jean de Molay*, &
Gui, frère du dauphin d'Auvergne,
 deux des principaux seigneurs de l'Eu-
 rope, l'un par sa dignité, l'autre par sa
 naissance, furent aussi jetés vifs dans les
 flammes, non loin de l'endroit où est
 à présent la statue équestre de *Henri IV*.

Ces supplices dans lesquels on fait
 mourir tant de citoyens, d'ailleurs res-
 pectables, cette foule de témoins con-
 tre eux, ces aveux de plusieurs accusés
 mêmes, semblent des preuves de leur
 crime, & de la justice de leur perte.

Justifiés. MAIS aussi que de raisons en leur fa-
 veur! Premièrement, de tous ces té-
 moins qui déposent contre les templiers,
 la plupart n'articulent que de vagues
 accusations. Secondelement, très-peu di-
 sent que les templiers reniaient Jésus-
 Christ. Qu'auraient-ils, en effet, gagné
 en maudissant une religion qui les nour-
 rissait, & pour laquelle ils combat-
 taient? Troisièmement, que plusieurs
 d'entre eux, témoins & complices des
 débauches des princes, & des ecclésias-
 tiques de ce temps-là, eussent marqué
 quelquefois du mépris pour les abus

d'une religion tant déshonorée en Asie, & en Europe ; qu'ils en eussent parlé dans des momens de liberté, comme on disait que *Boniface VIII* en parlait ; c'est un emportement de jeunes gens dont, certainement, l'Ordre n'est point comptable. Quatrièmement, cette tête dorée, qu'on prétend qu'ils adoraient, & qu'on gardait à Marseille, devait leur être représentée. On ne se mit seulement pas en peine de la chercher, & il faut avouer qu'une telle accusation se détruit d'elle-même. Cinqièmement, la manière infâme dont on leur reprochait d'être reçus dans l'Ordre, ne peut avoir passé en loi parmi eux. C'est mal connaître les hommes, de croire qu'il y ait des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs, & qui fassent une loi de l'impuiscitité. On veut toujours rendre sa société respectable à qui veut y entrer. Je ne doute nullement que plusieurs jeunes templiers ne s'abandonnassent à des excès qui, de tout temps, ont été le partage de la jeunesse ; & ce sont de ces vices passagers qu'il vaut beaucoup mieux ignorer que punir. Sixièmement, si tant de témoins ont déposé contre

N vj

templiers , il y eut aussi beaucoup de témoignages étrangers en faveur de l'Ordre. Septièmement , si les accusés vaincus par les tourmèns qui font dire le mensonge comme la vérité, ont confessé tant de crimes, peut-être ces aveux font-ils autant à la honte des juges qu'à celle des chevaliers. On leur promettait leur grâce pour extorquer leur confession. Huitièmement, les cinquante-neuf qu'on brûla vifs , prirent Dieu à témoin de leur innocence , & ne voulurent point la vie qu'on leur offrait à condition de s'avouer coupables. Quelle plus grande preuve , non - seulement d'innocence , mais d'honneur ! Neuvièmement , soixante & quatorze templiers , non accusés , entreprirent de défendre l'Ordre , & ne furent point écoutés. Dixième-ment , lorsqu'on lut au grand-maître sa confession rédigée devant les trois cardinaux , ce vieux guerrier , qui ne savait ni lire ni écrire , s'écria qu'on l'avait trompé , que l'on avait écrit une autre déposition que la sienne , que les cardinaux , ministres de cette perfidie , méritaient qu'on les punit , comme les Turcs punissent les faussaires en leur fendant le corps & la tête en deux.

Onzièmement, on eût accordé la vie à ce grand-maître, & à *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, s'ils avaient voulu se reconnaître coupables publiquement; & on ne les brûla que parce qu'appelés en présence sur un échafaud pour avouer les crimes de l'Ordre, ils jurèrent que l'Ordre était innocent. Cette déclaration, qui indigna le roi, leur attira leur supplice, & ils moururent en invoquant en vain la vengeance céleste contre leurs persécuteurs.

CH. LXVI

CEPENDANT, en conséquence de la bulle du pape & de leurs grands biens, on poursuivit les templiers dans toute l'Europe; mais en Allemagne ils furent empêcher qu'on ne fît leurs personnes. Ils soutinrent en Aragon des sièges dans leurs châteaux. Enfin le pape abolit l'Ordre de sa seule autorité, dans un consistoire secret, pendant le concile de Vienne. Partagea qui put leurs dépouilles. Les rois de Castille & d'Aragon s'emparèrent d'une partie de leurs biens, & en firent part aux chevaliers de Calatrava. On donna les terres de l'Ordre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, aux hospitaliers nommés alors *chevaliers de Rho-*

des, parce qu'ils venaient de prendre
 CH. LXVI. cette île sur les Turcs, & l'avaient su
 garder avec un courage qui méritait,
 au moins, les dépouilles des chevaliers
 du temple pour leur récompense.

DENIS, roi de Portugal, institua en
 leur place l'Ordre des *chevaliers du
 Christ*, Ordre qui devait combattre les
 Maures, mais qui, étant devenu depuis
 un vain honneur, a cessé même d'être
 honneur à force d'être prodigué.

Dépouilles artagées. *PHILIPPE LE BEL* se fit donner deux
 cent mille livres, & *Louis Hutin* son
 fils, prit encore soixante mille livres
 sur les biens des templiers. J'ignore ce
 qui revint au pape : mais je vois évi-
 demment que les frais des cardinaux,
 des inquisiteurs délégués, pour faire ce
 procès épouvantable, montèrent à des
 sommes immenses. Je m'étais peut-être
 trompé, quand je fus avec vous la lettre
 circulaire de *Philippe le bel*, par la-
 quelle il ordonne à ses sujets de resti-
 tuer les meubles & immeubles des tem-
 pliers aux commissaires du pape. Cette
 ordonnance de *Philippe* est rapportée
 par *Pierre Dupui*. Nous crûmes que le
 pape avait profité de cette prétendue
 restitution : car à qui restitue-t-on sinon

à ceux qu'on regarde comme propriétaires? Or dans ce temps on pensait que les papes étaient les maîtres des biens de l'Église; cependant je n'ai jamais pu découvrir ce que le pape recueillit de cette dépouille. Il est avéré qu'en Provence le pape partagea les biens meubles des templiers avec le souverain. On joignait à la basseffe de s'emparer du bien des proscrits la honte de se déshonorer pour peu de chose. Mais y avait-il alors de l'honneur?

CH. LXVI.

Il faut considérer un évènement qui se passait dans le même temps, qui fait plus d'honneur à la nature humaine, & qui a fondé une république invincible.



CHAPITRE LXVII.

De la Suisse, & de sa révolution au commencement du quatorzième siècle.

CH. LXVII.
Description
de la Suisse. **D**E tous les pays de l'Europe , celui qui avait le plus conservé la simplicité & la pauvreté des premiers âges , était la Suisse. Si elle n'était pas devenue libre , elle n'aurait point de place dans l'histoire du monde ; elle serait confondues avec tant de provinces plus fertiles & plus opulentes , qui suivent le sort des royaumes où elles sont enclavées. On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même. Un ciel triste , un terrain pierreux & ingrat , des montagnes , des précipices , c'est-là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples ou l'Asie mineure.

DANS ces dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans empereur , des seigneurs de châteaux & des prélats com-

battraient à qui aurait une petite portion de la Suisse. Leurs petites villes voulaient être libres, comme les villes d'Italie sous la protection de l'Empire.

CH. LXVII.

Quand *Rodolphe* fut empereur, quelques seigneurs de châteaux accusèrent juridiquement les cantons de *Schvitz*, d'*Ury* & d'*Undervald* de s'être soustraits à leur domination féodale. *Rodolphe*, qui avait autrefois combattu ces petits tyrans, jugea en faveur des citoyens.

ALBERT d'Autriche son fils, étant Maison d'Autriche. parvenu à l'Empire, voulut faire de la Suisse une principauté pour un de ses enfans. Une partie des terres du pays était de son domaine, comme *Lucerne*, *Zurich* & *Glaris*. Des gouverneurs sévères furent envoyés, qui abusèrent de leur pouvoir.

Les fondateurs de la liberté helvétique se nommaient *Melchead*, *Stauf*, Fondateurs de la liberté Helvétique. *facher* & *Valtherfurſt*. La difficulté de prononcer des noms si respectables, nuit à leur célébrité. Ces trois paysans furent les premiers conjurés; chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les trois cantons de *Schvitz*, d'*Ury* & d'*Undervald*.

Tous les historiens prétendent que,

tandis que cette conspiration se tramait,
 CM. LXVII. un gouverneur d'Ury, nommé *Grisler*,
 s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule
 & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de
 3307. Fable de la ses bonnets au haut d'une perche dans
 homme. la place, & ordonna qu'on saluât le
 bonnet, sous peine de la vie. Un des
 conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne
 salua point le bonnet. Le gouverneur le
 condamna à être pendu, & ne lui donna
 sa grâce qu'à condition que le coupable,
 qui passait pour archer très-adroit,
 abattrait d'un coup de flèche une pomme
 placée sur la tête de son fils. Le
 père, tremblant, tira, & fut assez heureux
 pour abattre la pomme. *Grisler*,
 appercevant une seconde flèche sous
 l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en
 prétendait faire : *Elle t'était destinée*,
 dit le Suisse en colère, *si j'avais blessé
 mon fils*. Il faut convenir que l'histoire
 de la pomme est bien suspecte. Il sem-
 ble qu'on ait cru devoir orner d'une
 fable le berceau de la liberté helvétique ;
 mais on tient pour constant que
Tell, ayant été mis aux fers, tua ensuite
 le gouverneur d'un coup de flèche ; que
 ce fut le signal des conjurés ; que les
 peuples démolirent les forteresses.

L'EMPEREUR *Albert d'Autriche*, qui

voulait punir ces hommes libres, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche, *Léopold*, assembla contre eux vingt mille hommes. Les citoyens Suisses le conduisirent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de quatre ou cinq cents, la plus grande partie de l'armée Autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant sur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un aussi petit nombre de Suisses.

1335.
Suisses vainqueurs.

CETTE victoire ayant été gagnée dans le canton de Schvitz, les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur alliance, laquelle, devenant plus générale, fait encore souvenir, par ce seul nom, de la victoire qui leur acquit la liberté.

PETIT à petit les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est en Hollande, ne se ligua qu'en 1352, &c. ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, & acheva le nombre de treize.

JAMAIS peuple n'a plus long-temps, ni mieux combattu pour sa liberté que

les Suisses. Ils l'ont gagnée par plus de
 CH. LXVII. soixante combats contre les Autrichiens; & il est à croire qu'ils la conserveront long-temps. Tout pays qui n'a pas une grande étendue, qui n'a pas trop de richesses, & où les loix sont douces, doit être libre. Le nouveau gouvernement en Suisse a fait changer de face à la nature. Un terrien aride, négligé, sous des maîtres trop durs, a été enfin cultivé. La vigne a été plantée sur des rochers. Des brouïères défrichées & labourees par des mains libres, sont devenues fertiles.

Bonheur de la Suisse. L'ÉGALITÉ, le partage naturel des hommes, subsiste encore en Suisse autant qu'il est possible. Vous n'entendez pas par ce mot cette égalité absurde & impossible par laquelle le serviteur & le maître, le manœuvre & le magistrat, le plaideur & le juge seraient confondus ensemble; mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des loix, & qui maintient la liberté des faibles, contre l'ambition du plus fort. Ce pays enfin aurait mérité d'être appelé heureux, si la religion n'avait dans la suite divisé ses citoyens, que l'amour du bien public réunissait, & si, en vendant leur courage à des princes plus ri-

ches, qu'eux, ils eussent toujours conservé l'incorruptibilité qui les distingue. CH. LXVII.

CHAQUE nation a eu des temps où les esprits s'emportent au-delà de leur caractère naturel. Ces temps ont été moins fréquens chez les Suisses qu'ailleurs. La simplicité, la frugalité, la modestie, conservatrices de la liberté, ont toujours été leur partage. Jamais ils n'ont entretenu d'armée pour défendre leurs frontières, ou pour entrer chez leurs voisins ; point de citadelles qui servent contre les ennemis ou contre les citoyens ; point d'impôt sur les peuples. Ils n'ont à payer ni le luxe, ni les armées d'un maître. Leurs montagnes sont leurs remparts, & tout citoyen y est soldat pour défendre la patrie. Il y a bien peu de républiques dans le monde, & encore doivent-elles leur liberté à leurs rochers ou à la mer qui les défend. Les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.



CHAPITRE LXVIII.

Suite de l'état où étaient l'Empire, l'Italie, & la papauté, au quatorzième siècle.

CH. LXVIII. Nous avons entamé le quatorzième siècle. Nous pouvons remarquer que, depuis six cents ans, Rome faible & malheureuse est toujours le principal objet de l'Europe. Elle domine par la religion, tandis qu'elle est dans l'avilissement & dans l'anarchie; & malgré tant d'abaissement & tant de désordres, ni les empereurs ne peuvent y établir le trône des Césars, ni les pontifes s'y rendre absous. Voilà depuis *Frédéric II*, quatre empereurs de suite qui oublient entièrement l'Italie, *Conrad IV*, *Rodolphe I*, *Adolphe de Nassau*, *Albert d'Autriche*. Aussi c'est alors que toutes les villes d'Italie rentrent dans leurs droits naturels, & lèvent l'étendart de la liberté. Gênes & Pise sont les émules de Venise. Florence devient une république illustre. Bologne ne reconnaît

alors ni empereur, ni pape. Le gouvernement municipal prévaut par-tout, & sur-tout dans Rome. *Clément V*, qu'on appela le pape Gascon, aimait mieux transférer le Saint-Siège hors d'Italie, & jouir en France des contributions payées alors par tous les fidèles, que disputer inutilement des châteaux & des villes auprès de Rome. La cour de Rome fut établie sur les frontières de France par ce pape; & c'est ce que les Romains appellent aujourd'hui le temps de la captivité de Babylone. *Clément* allait de Lyon à Vienne en Dauphiné, à Avignon, menant publiquement avec lui la comtesse de Périgord, & tirant ce qu'il pouvait d'argent de la piété des fidèles. C'est celui que vous avez vu détruire le corps redoutable des templiers.

COMMENT les Italiens, dans ces conjonctures, ne firent-ils pas, loin des empereurs & des papes, ce qu'ont fait les Allemands, qui, sous les yeux mêmes des empereurs, ont établi de siècle en siècle leur association au pouvoir suprême, & leur indépendance? Il n'y avait plus en Italie ni empereurs, ni papes: qui forgea donc de nouvelles chaînes à ce beau pays? La division. Le

CH. LXVIII.
Transmigra-
tion du siège
papal.
1312.

CH. LXVIII. factions *Guelfe* & *Gibeline*, nées des querelles du sacerdoce & de l'empire, subsistaient toujours comme un feu qui se nourrissait par de nouveaux embrâsemens. La discorde était partout. L'Italie ne faisait point un corps ; l'Allemagne en faisait toujours un. Enfin, le premier empereur entreprenant qui voudrait repasser les monts, pouvait renouveler les droits & les prétentions L'empereur *Charlemagnes* & des *Othons*. C'est ^{Henri VII à Rome.} ce qui arriva enfin à *Henri VII*, de la famille de *Luxembourg*, en 1311. Il descend en Italie avec une armée d'Allemands. Il vient se faire reconnaître. Le parti *Guelfe* regarde son voyage comme une nouvelle irruption de barbares ; mais le parti *Gibelin* le favorise. Il soumet les villes de Lombardie ; c'est une nouvelle conquête. Il marche à Rome pour y recevoir la couronne impériale.

ROME, qui ne voulait ni d'empereur, ni de pape, & qui ne put secouer tout-à-fait le joug de l'un & de l'autre, ferma ses portes en vain. Les *Ursins*, & le frère de *Robert* roi de Naples, ne purent empêcher que l'empereur n'entrât l'épée à la main, secondé du parti des *Colonnes*. On se battit long-temps dans les

les rues , & un évêque de Liége fut tué à côté de l'empereur. Il y eut beaucoup de sang répandu pour cette cérémonie du couronnement , que trois cardinaux firent enfin , au lieu du pape. Il ne faut pas oublier que *Henri VII* protesta devant notaire , que le serment par lui prêté à son sacre , n'était point un serment de fidélité. Les papes osaient donc prétendre que l'empereur était leur vassal.

MAÎTRE de Rome , il établit un gouverneur. Il ordonna que toutes les villes , que tous les princes lui payassent un tribut annuel. Il comprit même dans cet ordre le royaume de Naples , séparé de celui de Sicile , & cita le roi de Naples à comparaître. Ainsi l'empereur réclame son droit sur Naples. Le pape en était suzerain ; l'empereur se disait suzerain du pape , & le pape se croyait suzerain de l'empereur,

HENRI VII allait soutenir sa prétention sur Naples par les armes , quand il mourut empoisonné , comme on le prétend. Un dominicain mêla , dit-on , du poison dans le vin consacré.

LES empereurs communiaient alors sous les deux espèces , en qualité de *H. U. Tom. III.* O

CH. LXVIII.

Henri VII CRM
empoisonné.
1523.

chanoines de *Saint-Jean de Latran*. Ils
 ex. LXVIII. pouvaient faire l'office de diaçres à la
 messe du pape, & les rois de France y
 auraient été sous-diacres.

On n'a point de preuves juridiques
 que *Henri VII* ait péri par cet empoi-
 sonnement sacrilège. Frère *Bernard Po-*
litien de Montepulciano en fut accusé, &
 les dominicains obtinrent trente ans
 après du fils de *Henri VII*, *Jean*, roi
 de Bohême, des lettres qui les décla-
 raient innocens. Il est triste d'avoir eu
 besoin de ces lettres.

De même qu'alors peu d'ordre régnait
 dans les élections des papes, celles des
 empereurs étaient très-mal ordonnées.
 Les hommes n'avaient point encore su
 prévenir les schismes par de sages loix.

LOUIS de Bavière & *Frédéric le*
beau, duc d'Autriche, furent élus à la
 fois au milieu des plus funestes trou-
 bles. Il n'y avait que la guerre qui put
 décider ce qu'une diète réglée d'élec-
 teurs aurait dû juger. Un combat dans
 lequel l'Autrichien fut vaincu & pris,
 donna la couronne au Bavarois.

Jean XXII. On avait alors pour pape *Jean XXII*,
 élu à Lyon en 1315. Lyon se regardait
 encore comme une ville libre, mais

L'évêque en voulait toujours être le maître , & les rois de France n'avaient encore pu soumettre l'évêque. *Philippe le long*, à peine roi de France , avait assemblé les cardinaux dans cette ville libre : & , après leur avoir juré qu'il ne leur ferait aucune violence , il les avait enfermés tous , & ne les avait relâchés qu'après la nomination de *Jean XXII*.

CH. LXVII

Ce pape est encore un grand exemple de ce que peut le simple mérite dans l'Église ; car il faut sans doute en avoir beaucoup , pour parvenir de la professe de lavetier , au rang dans lequel on se fait baisser les pieds.

Il est au nombre de ces pontifes qui eurent d'autant plus de hauteur dans l'esprit , que leur origine était plus basse aux yeux des hommes. Nous avons déjà remarqué que la cour pontificale ne subsistait que des rétributions fournies par les Chrétiens. Ce fonds était plus considérable que les terres de la comtesse *Mathilde*. Quand je parle du mérite de *Jean XXII* , ce n'est pas celui du désintéressement. Ce pontife exigeait plus ardemment qu'aucun de ses prédécesseurs , non-seulement le denier de *Saint-Pierre* , que l'Angleterre payait

O ij

~~Ex. LXVIII.~~ très-irrégulièrement , mais les tributs de Suède , de Danemarck , de Norvège & de Pologne. Il demandait si souvent & si violemment , qu'il obtenait toujours quelque argent. Ce qui lui en valut davantage , fut la taxe apostolique des péchés ; il évalua le meurtre , l'adultére , la sodomie , la bestialité ; & les hommes assez méchans pour commettre ces péchés , furent assez sots pour les payer. Mais être à Lyon , & n'avoir que peu de crédit en Italie , ce n'était pas être pape.

Jean XXII dépose l'empereur Louis de Bavière. PENDANT qu'il siègeait à Lyon , & que *Louis de Bavière* s'établissait en Allemagne , l'Italie se perdait , & pour l'empereur & pour lui. Les *Viscontis* commençaient à s'établir à Milan. L'empereur *Louis* , ne pouvant les abaisser , feignit de les protéger , & leur laissait le titre de ses lieutenans. Ils étaient *Gibelins* : comme tels , ils s'emparaient d'une partie de ces terres de la comtesse *Mathilde* , éternel sujet de discorde. *Jean* les fit déclarer hérétiques par l'inquisition. Il était en France , il pouvait sans rien risquer donner une de ces bulles qui ôtent & qui donnent les Empires. Il déposa *Louis de Bavière* en idée

par une de ces bulles, *le privant*, dit-il, C. H. LXVIII.
de tous ses biens meubles & immeubles.

L'EMPEREUR, ainsi déposé, se hâta de 1327.
marcher vers l'Italie, où celui qui le déposait n'osait paraître; il vint à Rome, séjour toujours passager des empereurs, accompagné de *Castracani*, tyran de Lucques, ce héros de *Machiavel*.

LUDOVICO Monaldesco, natif d'Orviette, qui, à l'âge de cent quinze ans, Auteur âgé de cent quinze ans.
écrivit les mémoires de son temps, dit 1328.
qu'il se souvient très-bien de cette entrée de l'empereur *Louis de Bavière*. Le peuple chantait, dit-il, *Vive Dieu & l'empereur! Nous sommes délivrés de la guerre, de la famine & du pape*. Ce trait ne vaut la peine d'être cité, que parce qu'il est d'un homme qui écrivait à l'âge de cent quinze années.

LOUIS de Bavière convoqua dans Louis de Bavière déposé le pape, & le condamné à mort.
Rome une assemblée générale, se fit- blable à ces anciens parlemens de *Charlemagne* & de ses enfans. Ce parlement se tint dans la place même de *S.-Pierre*. Des princes d'Allemagne & d'Italie, des députés des villes, des évêques, des abbés, des religieux y assistèrent en foule. L'empereur assis sur un trône au haut des degrés de l'église, la cou-

ronne en tête & un sceptre d'or à la main, fit crier trois fois par un moine augustin : *Y a-t-il quelqu'un qui veuille défendre la cause du prêtre de Cahors, qui se nomme le pape Jean ?* Personne n'ayant comparu, Louis prononça la sentence, par laquelle il privait le pape de tout bénéfice, & le livrait au bras séculier pour être brûlé comme hérétique. Condamné ainsi à la mort un souverain pontife, était le dernier excès où put monter la querelle du sacerdoce & de l'empire.

QUELQUES jours après, l'empereur, avec le même appareil, créa pape un cordelier Napolitain, l'investit par l'anneau, lui mit lui-même la chappe, & le fit asseoir sous le vaisseau à ses côtés; mais il se garda bien de défréter à l'usage de baiser les pieds du pontife.

PARMI tous les moines, dont je parlerai à part, les franciscains faisaient alors le plus de bruit. Quelques-uns d'eux avaient prétendu que la perfection consistait à porter un capuchon plus pointu & un habit plus serré. Ils ajoutaient à cette réforme l'opinion que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Le pape

avait condamné ces propositions. La condamnation avait révolté les réformateurs. Enfin la querelle s'étant échauffée, les inquisiteurs de Marseille avaient fait brûler quatre de ces malheureux moines.

CH. LXVIII

1318.

Cordeliers

brûlés.

LE cordelier fait pape par l'empereur était de leur parti ; voilà pourquoi *Jean XXII* était hérétique. Ce pape était destiné à être accusé d'hérésie ; car quelque temps après, ayant prêché que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier, & qu'en attendant ils avaient une vision imparfaite, ces deux visions partagèrent l'Église, & enfin *Jean* se rétracta.

CEPENDANT, ce grand appareil de *Louis de Bavière* à Rome, n'eut pas plus de suite que les efforts des autres Césars Allemands. Les troubles d'Allemagne les rappelaient toujours, & l'Italie leur échappait.

Louis de Bavière, au fond peu puissant, ne put empêcher à son retour que son pontife ne fut pris par le parti de *Jean XXII*, & ne fut conduit dans Avignon, où il fut enfermé. Enfin celle était alors la différence d'un em-

reur & d'un pape, que *Louis de Ba-
vière*, tout sage qu'il était, mourut pau-
vre dans son pays, & que le pape,
éloigné de Rome & tirant peu de fe-
cours de l'Italie, laissa, en mourant, dans
1344. ^{Pape Jean} Avignon, la valeur de vingt-cinq mil-
<sup>XII très-ri-
he, & pour-
moi ?</sup> lions de florins d'or, si on en croit *Vil-
lani*, auteur contemporain. Il est clair
que *Villani* exagère. Quand on rédui-
rait cette somme au tiers, ce serait en-
core beaucoup. Aussi la papauté n'avait
jamais tant. valu à personne ; mais aussi
jamais pontife ne vendit tant de béné-
fices, & si chèrement.

Il s'était attribué la réserve de toutes
les prébendes, de presque tous les évê-
chés, & le revenu de tous les bénéfices
vacans. Il avait trouvé par l'art des ré-
serves, celui de prévenir presque tou-
tes les élections, & de donner tous les
bénéfices. Bien plus, jamais il ne nom-
mait un évêque, qu'il n'en déplaçât
sept ou huit. Chaque promotion en at-
tirait d'autres, & toutes valaient de
l'argent. Les taxes pour les dispenses &
pour les péchés furent inventées & ré-
digées de son temps. Le livre de ses
taxes a été imprimé plusieurs fois de-
puis le seizième siècle, & a mis au jour

des abus bien violens que l'Église a toujours condamnés, & qu'elle a difficilement abolis.

CH. LXVII

Les papes ses successeurs restèrent jusqu'en 1371 dans Avignon. Cette ville ne leur appartenait pas; elle était aux comtes de Provence; mais les papes s'en étaient rendus insensiblement les maîtres usufruitiers, tandis que les rois de Naples, comtes de Provence, disputaient le royaume de Naples.

La malheureuse reine *Jeanne*, dont nous allons parler, se crut heureuse, en 1348, de céder Avignon au pape *Clément VI* pour quatre vingt mille florins d'or, qu'il ne paya jamais. La cour des papes y était tranquille; elle répandait l'abondance dans la Provence & le Dauphiné, & oubliait le séjour orageux de Rome.

Je ne vois presque aucun temps depuis *Charlemagne*, dans lequel les Rois n'aient rappelé leurs anciennes idées de grandeur & de liberté. Ils choisissaient, comme on a vu, tantôt plusieurs sénateurs, tantôt un seul, ou un patrice, ou un gouverneur, ou un consul, quelquefois un tribun. Quand ils virent que le pape achetait

Rome ve-
toujours &
libre.

O v

CH. LAVIII. Avignon¹, ils songèrent encore à faire rénaître la république. Ils revêtirent du Cola Rienzi, tribunat un simple citoyen, nommé *Nicolás Rienzi*, & vulgairement *Cola*, & assassiné. homme né fanatique & devenu atibitieux, capable par conséquent de grandes choses. Il les entreprit, & donna des espérances à Rome; c'est de lui que parle Pétrarque dans la plus belle de ses odes ou *canzoni*; il dépeint Rome échevelée & les yeux mouillés de larmes, implorant le secours de *Rienzi*.

*Con gli occhi di dolor bagnati e molli
Ti chier' mercede i tatti a sette colli.*

CE tribun s'intitulait *severe & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'Univers*. Il déclara que tous les peuples d'Italie étaient libres & citoyens Romains. Mais ces convulsions d'une liberté depuis si long-temps mouratite, n'eurent pas plus efficaces que les prétentions des empereurs sur Rome. Ce tribunal passa plus vite que le sénat & le consulat en vain rétablis. *Rienzi*, ayant commencé comme les *Gracchus*, finit comme eux : il fut assassiné par la faction des familles patriciennes.

ROME devait dénérir par l'absence de la cour des papes ; par les troubles de l'Italie , par la stérilité de son territoire ; & par le transport de ses manufactures à Gènes , à Pise , à Venise , à Florence. Les pèlerinages seuls la soutenaient alors. Le grand jubilé sur-tout, institué par *Boniface VIII* de siècle en siècle , mais établi de cinquante ans en cinquante ans par *Clément VI* , attirait à Rome une si prodigieuse foule , qui en 1350 on y compta deux cent mille pèlerins. Rome sans empereur , & sans pape est toujours faible , & la première ville du monde chrétien.

CH. LXVII



O vj

CHAP TRE LXIX.

De Jeanne, reine de Naples.

CHAP. LXIX. **N**ous avons dit que le siége papal acquit Avignon de *Jeanne d'Anjou* & de *Provence*. On ne vend ses États que quand on est malheureux. Les infortunes & la mort de cette reine entrent dans tous les évènemens de ce temps-là, & sur-tout dans le grand schisme d'Occident, que nous aurons bientôt sous les yeux.

Crime & malheurs de la belle Jeanne, reine de Naples. NAPLES & Sicile étaient toujours gouvernées par des étrangers ; Naples, par la maison de *France* ; l'isle de Sicile, par celle d'*Aragon*. *Robert*, qui mourut en 1343, avait rendu son royaume de Naples florissant. Son neveu, *Louis d'Anjou*, avait été élu roi de Hongrie. La maison de *France* étendait ses branches de tous côtés ; mais ces branches ne furent unies, ni avec la souche commune, ni entre elles ; toutes devinrent malheureuses. Le roi de Naples, *Robert*, avait, avant de mourir, marié sa

petite-fille *Jeanne* son héritière à *André* CH. LXXX. frère du roi de Hongrie. Ce mariage qui semblait devoir cimenter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. *André* prétendait régner de son chef. *Jeanne*, toute jeune qu'elle était, voulut qu'il ne fût que le mari de la reine. Un moine franciscain nommé *Frère Robert*, qui gouvernait *André*, alluma la haine & la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains Les troubles de sa maison commencent par un moine auprès de la reine, une autre auprès *d'André* composée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentaient l'antipathie. *Louis*, prince de Tarente, prince du sang, qui bientôt après épousa la reine, d'autres princes du sang, les favoris de cette princesse, la fameuse *Catanoise*, sa domestique si attachée à elle, résolvent la mort d'*André*. On l'étrangle dans la 1346. Mari de Jeanne étranglé. ville d'Averse dans l'antichambre de sa femme, & presque sous ses yeux; on le jette par les fenêtres. On laisse trois jours le corps sans sépulture. La reine épouse, au bout de l'an, le prince de Tarente accusé par la voix publique. Que de raisons pour la croire coupable! Ceux qui la justifient allèguent

CH. LXIX. qu'elle eut quatre maris, & qu'au^{re} reine qui se soumet toujours au joug du mariage ne doit pas être accusée des crimes que l'amour fait commettre. Mais l'amour seul inspire-t-il les attentats ? *Jeanne* consentit au meurtre de son époux par faiblesse, & elle eut trois maris ensuite par une autre faiblesse plus pardonnable & plus ordinaire, celle de ne pouvoir régner seule.

LOUIS de Hongrie, frère d'*André*, écrivit à *Jeanne* qu'il vengerait la mort de son frère sur elle & sur ses complices. Il marcha vers Naples par Venise & par Rome, & fit accuser *Jeanne* juridiquement à Rome devant ce tribunal *Cola Rienzi*, qui, dans sa puissance passagère & ridicule, vit pourtant des rois à son tribunal comme les anciens Romains. *Rienzi* n'osa rien décider, & en cela seul il montra de la prudence.

CEPÉNDANT le roi *Louis* avança vers Naples, faisant porter devant lui un étendart noir sur lequel on avait peint un roi étranglé. Il fait couper la tête à un prince du sang *Charles de Durazzo*, complice du meurtre. Il poursuit la reine *Jeanne*, qui fuit avec son nouvel époux dans ses États de Provence. Mais

ce qui est bien étrange, c'est que l'ambition n'eut point de part à la vengeance de *Louis*. Il pouvait s'emparer du royaume, & il ne le fit pas. On trouve rarement de tels exemples. Ce prince avait, dit-on, une vertu austère qui le fit élire depuis roi de Pologne. Nous parlerons de lui quand nous traiterons particulièrement de la Hongrie.

JEANNE coupable & punie avant *Jeanne venu* l'âge de vingt ans d'un crime qui attira *Avignon au* sur ses peuples autant de calamités que *pape*.
sur elle; abandonnée, à la fois, des Napolitains & des Provençaux, va trouver le pape *Clément VI* dans Avignon dont elle était souveraine; elle lui abandonne sa ville & son territoire pour quatre-vingt mille florins d'or qu'elle ne reçut point. Pendant qu'on négocie ce sacrifice, elle plaide elle-même sa cause devant le consistoire; & le consistoire la déclare innocente. *Clément VI*, pour faire sortir de Naples le roi de Hongrie, stipule que *Jeanne* lui paiera trois cent mille florins. *Louis* répond, qu'il n'est pas venu pour vendre le sang de son frère, qu'il l'a vengé en partie, & qu'il part satisfait. L'esprit de chevalerie qui régnait alors, n'a

produit jamais ni plus de dureté, ni
plus de générosité.

CH. LXIX.
Jeanne se re-
marie sou-
vent.

3376.

LA reine chassée par son beau-frère, & réablie par la faveur du pape, perdit son second mari, & jouit seule du gouvernement quelques années. Elle épousa un prince d'Aragon qui mourut bientôt après. Enfin, à l'âge de quarante-six ans, elle se remarie avec un cadet de la maison de Brunswick, nommé *Othon*. C'était choisir plutôt un mari qui pût lui plaire qu'un prince qui la pût défendre. Son héritier naturel était un autre *Charles de Durazzo* son cousin, seul reste alors de la première maison d'*Anjou* à Naples; ces princes se nommaient ainsi, parce que la ville de Durazzo, conquise par eux sur les Grecs, & enlevée ensuite par les Vénitiens, avait été leur appanage: elle reconnut ce *Durazzo* pour son héritier, elle l'adopta même. Cette adoption, & le grand schisme d'Occident, hâtèrent la mort malheureuse de la reine.

DÉJA éclataient les suites sanguinaires de ce schisme dont nous parlerons bientôt. *Brigano*, qui prit le nom d'*Urbain VI*, & le comte de Genève qui s'appela *Clément VII*, se disputèrent la

tiare avec fureur. Ils partageaient l'Europe. *Jeanne* prit le parti de *Clément* qui résidait dans Avignon. *Durazzo*, ne voulant pas attendre la mort naturelle de sa mère adoptive pour régner, s'engagea avec *Brigano-Urbain*.

Ce pape couronne *Durazzo* dans Rome, à condition que son neveu *Bri-*^{1380.}
gano aura la principauté de Capoue. Il pape. *Jeanne* déposée par un excommunie, il dépose la reine *Jeanne*, &c, pour mieux assurer la principauté de Capoue à sa famille, il donne tous les biens de l'Église aux principales maisons Napolitaines.

Le pape marche avec *Durazzo* vers Naples. L'or & l'argent des églises fut employé à lever une armée. La reine ne peut être secourue, ni par le pape *Clément* qu'elle a reconnu, ni par le mari qu'elle a choisi; à peine a-t-elle des troupes: elle appelle contre l'ingrat *Durazzo* un frère de *Charles V*, roi de France, aussi du nom d'*Anjou*; elle l'adopte à la place de *Durazzo*.

Ce nouvel héritier de *Jeanne*, *Louis d'Anjou*, arrive trop tard pour défendre sa bienfaitrice & pour disputer le royaume qu'on lui donne.

Le choix que la reine a fait de lui

330 MŒURS ET ESPRIT

aliéne encore ses sujets. On craint de
CM. LXIX. nouveaux étrangers. Le pape & *Charles Durazzo* avancent. *Othon de Brunsvick* rassemble à la hâte quelques troupes ; il est défait & prisonnier.

Durazzo entre dans Naples : six galères que la reine avait fait venir de son comté de Provence , & qui mouillaient sous le château de l'Œuf, lui furent un secours inutile. Tout se faisait trop tard. La fuite n'était plus praticable. Elle tombe dans les mains de l'usurpateur. Ce prince , pour colorer sa barbarie , se déclara le vengeur de la *Jeanne étouffée* mort d'*André*. Il consulta *Louis de Hongrie* , qui , toujours inflexible , lui manda qu'il fallait faire périr la reine de la même mort qu'elle avait donnée à son premier mari. *Durazzo* la fit étouffer entre deux matelats. On voit partout des crimes punis par d'autres crimes. Quelles horreurs dans la famille de *Saint Louis* !

LA postérité toujours juste quand elle est éclairée , a plaint cette reine , parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de sa méchanceté , vu qu'elle n'avait que dix-huit ans quand elle con-

sentit à cet attentat, & que depuis ce temps on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. Mais ce sont les peuples qu'il faut plaindre ; ils furent les victimes de ces troubles. *Louis*, duc d'Anjou, enleva les trésors du roi *Charles V*, son frère, & appauvrit la France pour aller tenter inutilement de venger la mort de *Jeanne*, & pour recueillir son héritage. Il mourut bientôt dans la Pouille sans succès & sans gloire, sans parti & sans argent.

Le royaume de Naples, qui avait commencé à sortir de la barbarie sous le roi *Robert*, y fut plongé par tous ces malheurs, que le grand schisme aggravait encore. Avant de considérer ce grand schisme d'Occident, que l'empereur *Sigismond* éteignit, représentons-nous quelle forme prit l'Empire.



CHAPITRE LXX.

De l'empereur Charles IV. De la bulle d'or. Du retour du Saint-Siège d'Avignon à Rome. De Sainte Catherine de Sienne, &c.

En. LXX. **L**'EMPIRE Alleman (car dans les dis-
sensions qui accompagnèrent les der-
nières années de *Louis de Bavière*, il
n'était plus d'Empire Romain) prit en-
fin une forme un peu plus stable sous
1356. **bulle d'or.** *Charles IV de Luxembourg*, roi de
Bohême, petit-fils de *Henri VII*. Il fit
à Nuremberg cette fameuse constitu-
tion qu'on appelle bulle d'or, à cause
du sceau d'or qu'on nommait *bulla* dans
la basse latinité. On voit aisément par-là
pourquoi les édits des papes sont ap-
pellés bulles. Le style de cette charte se
ressent bien de l'esprit du temps. Le ju-
risconsulte *Barthèle*, l'un de ces com-
pilateurs d'opinions qui tiennent enco-
re lieu de loix, rédigea cette bulle. Il
commence par une apostrophe à l'or-
gueuil, à Satan, à la colère, à la lu-
ture. On y dit que le nombre des sept

Électeurs est nécessaire pour s'opposer aux sept péchés mortels. On y parle de la chute des anges, du paradis terrestre, de *Pompée* & de *César*. On assure que l'Allemagne est fondée sur les trois vertus théologales, comme sur la Trinité.

CETTE loi de l'Empire fut faite en ^{solemnité de} la bulle d'or, présence & du consentement de tous les princes, évêques, abbés, & même des députés des villes impériales, qui, pour la première fois, assistèrent à ces assemblées de la nation Teutonique. Ces droits des villes, ces effets naturels de la liberté, avaient commencé à renaître en Italie, en Angleterre, en France & en Allemagne. On fait que les électeurs furent alors fixés au nombre de sept. Les archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, en possession depuis long-temps d'écrire des empereurs, ne souffrirent pas que d'autres évêques, quoiqu'aussi puissans, partageassent cet honneur. Mais pourquoi le duché de Bavière ne fut-il pas mis au rang des électorats? Et pourquoi la Bohême, qui, originairement, était un État séparé de l'Allemagne, & qui, par la bulle d'or, n'a point d'entrée aux délibérations de l'Empire, a-t-

CH. LXX. elle pourtant droit de suffrage dans l'élection ? On en voit la raison. *Charles IV* était roi de Bohême, & *Louis de Bavière* avait été son ennemi.

Origine des pt. électeurs. ON dit dans cette bulle composée par *Barthole*, que les sept électeurs étaient déjà établis ; ils l'étaient donc, mais depuis fort peu de temps ; tous les témoignages antérieurs du treizième siècle & du douzième font voir que jusqu'au temps de *Frédéric II* les seigneurs & les prélats possédant les fiefs élisaient l'empereur ; & ce vers d'*Hoyer* en est une preuve manifeste :

Eligit unanimis cleri procerumque voluntas.

LA volonté unanime des seigneurs & du clergé fait les empereurs. Mais comme les principaux officiers de la maison étaient des princes puissans ; comme ces officiers déclaraient celui que la pluralité avait élu ; enfin, comme ces officiers étaient au nombre de sept, ils s'attribuèrent, à la mort de *Frédéric II*, le droit de nommer leur maître ; & ce fut la seule origine des sept électeurs.

Origine des mages de l'empire. ORIGINAIREMENT, un maître-d'hôtel, un écuyer, un échanson, étaient

des principaux domestiques d'un homme ; & , avec le temps , ils s'étaient érigés en maîtres d'hôtel de l'Empire Romain , en échansons de l'Empire Romain. C'est ainsi qu'en France , celui qui fournissait le vin du roi s'appela grand-bouteiller de France ; son panetier , son échanson , devinrent grands-panetiers , grands-échansons de France , quoiqu'assurément ces officiers ne servissent ni pain , ni vin , ni viande à l'Empire & à la France. L'Europe fut inondée de ces dignités héréditaires , de maréchaux , de grands - veneurs , de chambellans d'une province. Il n'y eut pas jusqu'au grand-maître des gueux de Champagne , qui ne fût une prérogative de famille.

Au reste , la dignité impériale , qui par elle-même ne donnait alors aucune puissance réelle , ne reçut jamais plus de cet éclat qui impose aux peuples , que dans la cérémonie de la promulgation de la bulle d'or , Les trois électeurs ecclésiastiques , tous trois archi-chanceliers , y parurent avec les sceaux de l'Empire , Mayence portait ceux d'Allemagne ; Cologne ; ceux d'Italie ; Trèves , ceux des Gaules. Cependant l'Empire n'avait

—
 dans les Gaules que la vaine mouvance
 des restes du royaume d'Arles , de la
 Provence, du Dauphiné , bientôt après
 confondus dans le vaste royaume de
 France. La Savoie , qui était à la mai-
 son de *Maurienne* , relevait de l'Empire ;
 la Franche-Comté , sous la protection
 impériale , était indépendante.

Dauphin de L'EMPEREUR était nommé dans la
ance précé- bulle le chef du monde , *Caput orbis*.
par un car- Le dauphin de France , fils du malheu-
sal. reux *Jean de France* , assistait à cette
 cérémonie , & le cardinal d'*Albe* prit
 place au-dessus de lui ; tant il est vrai
 qu'alors on regardait l'Europe comme
 un corps à deux têtes ; & ces deux têtes
 étaient l'empereur & le pape ; les autres
 princes n'étaient regardés aux diètes de
 l'Empire & aux conclaves , que comme
 des membres qui devaient être des vas-
 faux. Mais , observez combien ces usa-
 ges ont changé ! Les électeurs alors cé-
 daient aux cardinaux ; ils ont depuis
 mieux senti le prix de leur dignité ; les
 chanceliers ont long-temps pris le pas
 sur ceux qui avaient osé précéder le dau-
 phin de France. Jugez , après cela , s'il est
 quelque chose de fixe en Europe.

ON A VU CE QUE L'EMPEREUR POSSÉDAIT
 EN



en Italie. Il n'était en Allemagne que souverain de ses États héréditaires. Cependant il parle dans sa bulle en roi despote; il y fait tout de *sa certaine science & pleine puissance*; mots insoutenables à la liberté germanique, qui ne sont plus soufferts dans les diètes impériales, où l'empereur s'exprime ainsi: *Nous sommes demeurés d'accord avec les États, & les États avec nous.*

CH. LXX.

POUR donner quelque idée du faste qui accompagna la cérémonie de la bulle d'or, il suffira de savoir que le duc de Luxembourg & de Brabant, Charles IV servi par des souverains, mais ne peut coucher à Rome. neveu de l'empereur, lui servait à boire; que le duc de Saxe, comme grand maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine; que l'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur & à l'impératrice; & que le comte palatin posa les plats d'or sur la table, en présence de tous les grands de l'Empire.

ON eût pris *Charles IV* pour le roi des rois. Jamais *Constantin*, le plus fastueux des empereurs, n'avait étalé des dehors plus éblouissans. Cependant *Charles IV*, tout empereur Romain qu'il affectait d'être, avait fait ferment

1346.

au pape *Clément VI*, avant d'être élu ;
CH. LXX. que , s'il allait jamais se faire couronner à Rome , il n'y coucherait pas seulement une nuit , & qu'il ne rentrerait jamais en Italie sans la permission du Saint-Père ; & il y a encore une lettre de lui au cardinal *Colombier* , doyen du sacré collège , datée de l'an 1355 , dans laquelle il appelle ce doyen , *Votre Majesté*.

Aussi laissa-t-il à la maison de *Viseconti* l'usurpation de Milan & de la Lombardie , aux Vénitiens Padoue , autrefois la souveraine de Venise , mais qui alors était sa sujette , ainsi que Vicence & Vérone. Il fut couronné roi d'Arles dans la ville de ce nom , mais c'était à condition qu'il n'y resterait pas plus que dans Rome. Tant de changemens dans les usages & dans les droits , cette opiniâtreté à se conserver un titre , avec si peu de pouvoir , forment l'histoire du bas Empire. Les papes l'érigèrent en appelant *Charlemagne* , & ensuite les *Othons* , dans la faible Italie. Tous les papes le détruisirent autant qu'ils le purent. Ce corps qui s'appelait , & qui s'appelle encore , le Saint-Empire Romain , n'était en aucune ma-

nière, ni saint, ni romain, ni empire.

LES électeurs, dont les droits avaient été affermis par la bulle d'or de *Charles IV*, les firent bientôt valoir contre son propre fils, l'empereur *Venceslas*, roi de Bohême.

LA France & l'Allemagne furent *Venceslas* affligées à la fois d'un fléau sans exemple. Le roi *Charles VI*, malade du cerveau e avaient perdu presqu'en même temps l'usage de la raison. D'un côté *Charles VI*, par le dérangement de ses organes, causait celui de la France ; de l'autre, *Venceslas*, abruti par les débauches de la table, laissait l'Empire dans l'anarchie. *Charles VI* ne fut point déposé. Ses parens désolèrent la France en son nom ; mais les barons de Bohême enfermèrent *Venceslas*, qui se sauva un jour tout nud de sa prison, & les électeurs en Allemagne, le déposèrent juridiquement par une sentence publique. La sentence porte seulement qu'il est déposé comme *négligent, inutile, dissipateur & indigne*.

On dit que, quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne, qu'il n'exigeait d'elles d'autres preuves de leur fidélité, que

P ij

CH. LXX.

1393.

1400.

quelques tonneaux de leur meilleur vin.

L'ÉTAT déplorable de l'Allemagne semblait laisser le champ libre aux papes en Italie. Mais les républiques & les principautés qui s'étaient élevées, avaient eu le temps de s'affermir. Depuis *Clement V*, Rome était étrangère aux papes. Le Limousin *Grégoire XI*, qui enfin transféra le Saint-Siège à Rome, ne savait pas un mot d'italien.

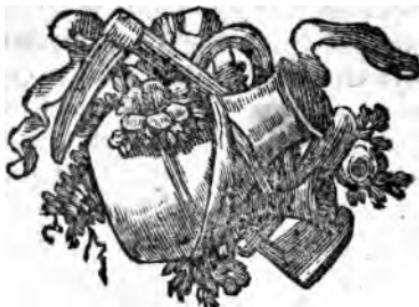
1376. es papes ré-
ébiffent en-
leur cour Rome. Ce pape avait de grands démêlés avec la république de Florence, qui établissait alors son pouvoir en Italie. Florence s'était liquée avec Bologne. *Grégoire*, qui, par l'ancienne concession de *Mathilde*, se prétendait seigneur immédiat de Bologne, ne se borna pas à se venger par des censures. Il épuisa ses trésors pour payer les *Condottieri*, qui louaient alors des troupes à qui voulait les acheter. Les Florentins voulurent s'accommoder, & mettre les papes dans leurs intérêts. Ils crurent qu'il leur importait que le pontife résidât à Rome. Il fallut donc persuader *Grégoire* de quitter Avignon. On ne peut concevoir comment dans des temps où les esprits étaient si éclairés sur leurs inté-

rêts, on employait des ressorts qui paraissent aujourd'hui si ridicules. On députa au pape *Sainte-Catherine de Sienne*, non-seulement femme à révélations,

CH. LXX.
Sainte Cath-
rine de Sien-
& sainte Br-

gite.
mais qui prétendait avoir épousé Jésus-Christ solennellement, & avoir reçu de lui à son mariage un anneau & un diamant. *Pierre de Capouë*, son confesseur, qui a écrit sa vie, avait vu la plupart de ses miracles : *J'ai été témoin*, dit-il, *qu'elle fut un jour transformée en homme*, avec une petite barbe au menton ; & cette figure, en laquelle elle fut subitement changée, était celle de Jésus-Christ même. Telle était l'ambassadrice que les Florentins députèrent. On employa d'un autre côté les révélations de *Sainte-Brigite*, née en Suède, mais établie à Rome, & à laquelle un ange dicta plusieurs lettres pour le pontife. Ces deux saintes, divisées sur tout le reste, se réunirent pour ramener le pape à Rome. *Brigite* était la sainte des cordeliers, & la Vierge lui révélait qu'elle était née immaculée ; mais *Catherine* était la sainte des dominicains, & la Vierge lui révélait qu'elle était née dans le péché. Tous les papes n'ont pas été des hommes de génie. *Grégoire*

— était-il simple? Fut-il ému par des machines proportionnées à son entendement? Si conduisit-il par politique ou par faiblesse? Il céda enfin; & le Saint-Siège fut transféré d'Avignon à Rome au bout de soixante & douze ans; mais ce ne fut que pour plonger l'Europe dans de nouvelles dissensions.



CHAPITRE LXXI.

Grand schisme d'Occident.

LE Saint-Siége ne possédait alors que le patrimoine de Saint-Pierre en Toscane, la campagne de Rome, le pays de Viterbe & d'Orviette, la Sabine, le duché de Spolette, Bénévent, une petite partie de la Marche d'Ancone. Toutes les contrées réunies depuis à son domaine étaient à des seigneurs vicaires de l'Empire ou du Siége papal. Les cardinaux s'étaient mis depuis 1138 en possession d'exclure le peuple & le clergé de l'élection des pontifes; &, depuis 1216, il fallait avoir les deux tiers des voix pour être canoniquement élu. Il n'y avait à Rome, au tems dont je parle, que seize cardinaux, onze Français, un Espagnol & quatre Italiens. Le peuple Romain, malgré son goût pour la liberté, malgré son aversion pour ses maîtres, voulait un pape qui résidât à Rome, parce qu'il haïssait beaucoup plus les ultramontains que les papes, & sur-tout

CH. LXXI.
Etats du S.
Siége.

parce que la présence d'un pontife attirait à Rome des richesses. Les Romains menacèrent les cardinaux de les exterminer, s'ils leur donnaient un pontife étranger. Les électeurs épouvantés nommèrent pour pape *Brigagno*, évêque de Barri, Napolitain, qui prit le nom d'*Urban*. C'était un homme impétueux & farouche, par cela même peu propre à une telle place. A peine fut-il intronisé, qu'il déclara, dans un consistoire, qu'il ferait justice des rois de France & d'Angleterre, qui troublaient, disait-il, la chrétienté par leurs querelles. Ces rois étaient *Charles le sage* & *Édouard III*. Le cardinal de *la Grange*, non moins impétueux que le pape, le menaçant de la main, lui dit, qu'il avait menti; & ces trois paroles plongèrent l'Europe dans une discorde de quarante années.

Ensuite. LA plupart des cardinaux, les Italiens mêmes, choqués de l'humeur féroce d'un homme si peu fait pour gouverner, se retirèrent dans le royaume de Naples. Là ils déclarent que l'élection du pape, faite avec violence, est nulle de plein droit. Ils procèdent unanimement à l'élection d'un nouveau pape. Les cardinaux Français eurent alors

la satisfaction assez rare , de tromper les cardinaux Italiens. On promit la tiare à chaque Italien en particulier , & ensuite on élut *Robert* , fils d'*Amédée* comte de Genève , qui prit le nom de *Clément VII*. Alors l'Europe se partagea. L'empereur *Charles IV* , l'Angleterre ; la Flandre , la Hongrie , reconnurent *Urban* , à qui Rome & l'Italie obéissaient. La France , l'Écosse , la Savoie , la Lorraine furent pour *Clément*. Tous les Ordres religieux se divisèrent , tous les docteurs écrivirent , toutes les universités donnèrent des décrets. Les deux papes se traitaient mutuellement d'usurpateurs & d'*Ante-Christ*s ; ils s'excommuniaient réciproquement. Mais ce qui devint réellement funeste , on se battit avec la double fureur d'une guerre civile , & d'une guerre de religion. Des troupes Gasconnes & Bretonnes levées par le neveu de *Clément* , marchent en Italie , surprennent Rome ; ils y tuent dans leur première furie , tout ce qu'ils rencontrent : mais bientôt le peuple Romain , se ralliant contre eux , les extermine dans ses murs , & on y égorgue tout ce qu'on trouve de prêtres Français. Bientôt après , une armée du pape

1579.
Excommuni-
cationis &
guerre civi

u. LXXI. *Clément*, levée dans le royaume de Naples, se présente à quelques lieues de Rome, devant les troupes d'*Urbain*.

CHACUNE des armées portait les clefs de *Saint-Pierre* sur ses drapeaux. Les *Clémentins* furent vaincus. Il ne s'agissait pas seulement de l'intérêt de ces deux pontifes. *Urbain* vainqueur, qui destinait une partie du royaume de Naples à son neveu, en déposséda la reine *Jeanne*, protectrice de *Clément*, laquelle régnait depuis long-tems dans Naples avec des succès divers, & une gloire souillée.

Nous avons vu cette reine assassinée par son cousin *Charles de Durazzo*, avec qui *Urbain* voulait partager le royaume de Naples. Cet usurpateur, devenu possesseur tranquile, n'eut garde de tenir parole à un pape qui n'était pas assez puissant pour l'y contraindre.

URBAIN, plus ardent que politique, eut l'imprudence d'aller trouver son vassal sans être le plus fort, & mal accompagné. L'ancien cérémonial obligeait le roi de baisser les pieds du pape & de tenir la bride de son cheval. *Duras* ne fit qu'une de ces deux fonc-

tions ; il prit la bride , mais ce fut pour conduire lui-même le pape en prison. *Urbain* fut gardé quelque temps prisonnier à Naples , négociant continuellement avec son vassal , & traité tantôt avec respect , tantôt avec mépris. Le pape s'enfuit de sa prison , & se retira dans la petite ville de Nocéra. Là , il assembla bien-tôt les débris de sa cour. Ses cardinaux & quelques évêques , lassés de son humeur farouche , & plus encore de ses infortunes , prirent dans Nocéra des mesures pour le quitter , & pour élire à Rome un pape plus digne de l'être. *Urbain* , informé de leur dessein , les fit tous appliquer , en sa présence , à la torture. Bien-tôt obligé de s'enfuir de Nocéra & de se retirer dans la ville de Gènes , qui lui envoya quelques galères , il traîna à sa suite ces cardinaux & ces évêques estropiés & enchaînés. Un des évêques , demi-mort de la question qu'il avait soufferte , ne pouvant gagner le rivage assez tôt au gré du pape , il le fit égorger sur le chemin. Arrivé à Gènes , il se délivra par divers supplices de cinq de ces cardinaux prisonniers. Les *Caligula* & les *Néron* avaient fait des actions

CH. LXXI.
Urbain pri-
sonnier. Ses
vengeances
exécrables.

à-peu-près semblables : mais ils furent punis, & *Urbain* mourut paisiblement à Rome. Sa créature & son perséiteur, *Charles de Duras*, fut plus malheureux ; car étant allé en Hongrie pour épouser la couronne qui ne lui appartenait point, il y fut assassiné.

APRÈS la mort d'*Urbain*, cette guerre civile paraissait devoir s'éteindre ; mais les Romains étaient bien loin de reconnaître *Clément*. Le schisme se perpétua des deux côtés. Les cardinaux *Urbanistes* élurent *Perin Tomafel* ; & ce *Perin Tomafel* étant mort, ils prirent le cardinal *Méliorati*. Les *Clémentins* firent succéder à *Clément*, mort en 1394, *Pierre Luna*, Aragonois. Jamais pape n'eut moins de pouvoir à Rome que *Méliorati* : & *Pierre Luna* ne fut bien-tôt dans Avignon qu'un fantôme. Les Romains, qui voulurent encore rétablir leur gouvernement municipal, chassèrent *Méliorati*, après bien du sang répandu, quoiqu'ils le reconnaissent pour pape ; & les Français, qui avaient reconnu *Pierre Luna*, l'assiégèrent dans Avignon même, & l'y tinrent prisonnier.

Les États généraux de France avaient

la France ne connaît aucun pape.

1409.

1409.

pris dans ces temps funestes une révolution si sensée , qu'il est surprenant que toutes les autres nations ne l'imitassent pas. Ils ne reconnurent aucun pape. Chaque diocèse se gouverna par son évêque : on ne paya point d'annates , on ne reconnut ni réserves , ni exemptions ; & Rome alors dut craindre que cette administration , qui dura quelques années , ne subsistât toujours.

LUNA , avant son élection , avait promis de se démettre pour le bien de la paix , & n'en voulait rien faire. Un noble Vénitien , nommé *Corario* , qu'on élut à Rome , fit le même serment , qu'il ne garda pas mieux. Les cardinaux de l'un & de l'autre parti , fatigués des querelles générales & particulières que la dispute de la tiare traînait après elle , convinrent enfin d'assembler à Pise un concile général. Vingt-quatre cardinaux , vingt-six archevêques , cent quatre-vingt-douze évêques , deux cent quatre-vingt-neuf abbés , les députés de toutes les universités , ceux des chapitres de cent deux métropoles , trois cents docteurs de théologie , le grand-maître de Malte , & les ambassadeurs de tous les rois ,

Concile
Pise.
1409.

n. LXXI. assistèrent à cette assemblée. On y créa un nouveau pape, nommé *Pierre Philargi, Alexandre V.* Le fruit de ce grand concile fut d'avoir trois papes, ou anti-papes, au lieu de deux. L'empereur *Robert* ne voulut point reconnaître ce concile, & tout fut plus brouillé qu'auparavant.

On ne peut s'empêcher de plaindre le sort de Rome. On lui donnait un évêque & un prince malgré elle : des troupes françaises, sous le commandement de *Tannegui du Châtel*, vinrent encore la ravager pour lui faire accepter son troisième pape. Le Vénitien *Corrario* porta sa tiare à *Gayette*, sous la protection du fils de *Charles de Duras*, que nous nommons *Lancelot*, qui régnait alors à Naples ; & *Pierre Luna* transféra son Siège à Perpignan. Rome fut saccagée, mais sans fruit, pour le troisième pape ; il mourut en chemin ; & la politique qui régnait alors, fut cause qu'on le crut empoisonné.

*Le concile
le corsaire
aza.*

LES cardinaux du concile de Pise, qui l'avaient élu, s'étant rendus maîtres de Rome, mirent à sa place *Bal-thazar Cozza*, Napolitain. C'était un homme de guerre : il avait été corsaire,

& s'était signalé dans les troubles que la querelle de *Charles de Durazzo* & de la maison d'*Anjou* excitait encore ; depuis légat en Allemagne, il s'y était enrichi en vendant des indulgences. Il avait ensuite acheté assez cher le chapeau de cardinal, & n'avait point acheté moins chérement sa concubine *Catherine*, qu'il avait enlevée à son mari. Dans les conjonctures où était Rome, il lui fallait peut-être un tel pape. Elle avait plus besoin d'un soldat que d'un théologien.

DEPUIS *Urbain VI*, les papes rivaux négociaient, excommuniaient, & bonnaient leur politique à tirer quelque argent. Celui-ci fit la guerre. Il était reconnu de la France & de la plus grande partie de l'Europe sous le nom de *Jean XXIII*. Le pape de Perpignan n'était pas à craindre ; celui de Gayette l'était, parce que le roi de Naples le protégeait. *Jean XXIII* assemble des troupes, publie une croisade contre *Lancelot*, roi de Naples, arme le prince *Louis d'Anjou*, auquel il donne l'investiture de Naples. On se bat auprès de Garillan. Le parti du pape est victorieux ; mais la reconnaissance n'étant

— — — — —
 CH. LXXI. pas une vertu de souverain , & la raison d'état étant plus forte que tout le reste , le pape ôte l'investiture à son bienfaiteur & à son vengeur , *Louis d'Anjou*. Il reconnaît *Lancelot* son ennemi pour roi , à condition qu'on lui livrera le Vénitien *Corario*.

LANCELOT , qui ne voulait pas que *Jean XXIII* fût trop puissant , laissa échapper le pape *Corario*. Ce pontife errant se retira dans le château de Rimensi chez *Malatesta* , l'un des petits tyrans d'Italie. C'est-là que , ne subsistant que des aumônes de ce seigneur , & n'étant reconnu que du duc de Bavière , il excommissurait tous les rois , & parlait en maître de la terre.

ventures du pape Cozza. *JEAN XXIII* , seul pape de droit , puisqu'il avait été créé , reconnu à Rome par les cardinaux du concile de Pise , & qu'il avait succédé au pontife élu par le même concile , était encore le seul pape en effet. Mais comme il avait trahi son bienfaiteur *Louis d'Anjou* , le roi de Naples *Lancelot* , dont il était bienfaiteur , le trahit de même.

LANCELOT , victorieux , voulut régner à Rome. Il surprit cette malheureuse ville. *Jean XXIII* eut à peine le

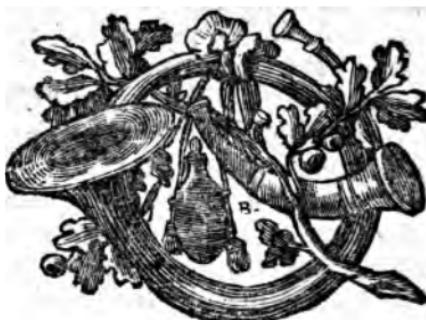


temps de se sauver. Il fut heureux qu'il y eût alors en Italie des villes libres. Se ¹CH. LXX mettre, comme *Corario*, entre les mains d'un des tyrans, c'était se rendre esclave. Il se jeta entre les bras des Florentins, qui combattirent à la fois contre *Lancelot* pour leur liberté & pour le pape.

Lancelot allait prévaloir. Le pape se voyait assiégié dans Bologne. Il eut recours à l'empereur *Sigismond*, qui était descendu en Italie pour conclure un traité avec les Vénitiens. *Sigismond*, comme empereur, devait s'agrandir sur l'abaissement des papes, & était l'ennemi naturel de *Lancelot*, tyran de l'Italie. *Jean XXIII* propose à l'empereur une ligue & un concile : la ligue, pour chasser l'ennemi commun ; le concile, pour affermir son droit au pontificat. Ce concile était même devenu nécessaire. Celui de Pise l'avait indiqué au bout de trois ans. *Sigismond* & *Jean XXIII* le convoquent dans la petite ville de Constance ; mais *Lancelot* opposait ses armes victorieuses à toutes ces négociations. Il n'y avait qu'un coup extraordinaire qui en pût délivrer le pape & l'empereur. *Lancelot* mourut à

L. LXXI. l'âge de trente ans dans des douleurs aiguës & subites , & les poisons passaient alors pour fréquens.

JEAN XXIII, défait de son ennemi , n'avait plus que l'empereur & le concile à craindre. Il eût voulu éloigner ce sénat de l'Europe , qui peut juger les pontifes. La convocation était annoncée , l'empereur la pressait , & tous ceux qui avaient droit d'y assister , se hâtaient d'y venir jouir du titre d'arbitres de la Chrétienté.



CHAPITRE LXXII.

Concile de Constance.

SUR le bord occidental du lac de Constance, la ville de ce nom fut bâtie, dit-on, par *Constantin. Sigismond* la choisit pour être le théâtre où cette scène devait se passer. Jamais assemblée n'avait été plus nombreuse que celle de Pise. Le concile de Constance le fut davantage.

CH. LXXII.

OUTRE la foule des prélats & des docteurs, il y eut cent vingt-huit grands vassaux de l'Empire. L'empereur y fut presque toujours présent. Les électeurs de Mayence, de Saxe, du Palatinat, de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche & de Silésie y assistèrent; vingt-sept ambassadeurs y représentèrent leurs souverains; chacun y disputa de luxe & de magnificence; on en peut juger par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'y établir avec leurs ouvriers pendant la tenue du concile. On y compta cinq cents joueurs

Préparatifs
du concile.

CH. LXXII. d'instrumens, qu'on appelait alors mé
nétriers, & sept cent dix-huit courtisa-
nes, sous la protection du magistrat.
Il fallut bâtir des cabanes de bois pour
loger tous ces esclaves du luxe & de
l'incontinence, que les seigneurs, &
non les pères du concile, traînaient
après eux. On ne rougissait point de
cette coutume; elle était autorisée dans
tous les États, comme elle le fut autre-
fois chez presque tous les peuples de
l'antiquité. Au reste l'Église de France
donnait à chaque archevêque député
au concile dix francs par jour, (qui re-
viennent environ à cinquante de nos
livres) huit à un évêque, cinq à un
abbé, & trois à un docteur.

AVANT de voir ce qui se passa dans
ces États de la chrétienté, je dois me
rappeler en peu de mots quels étaient
alors les principaux princes de l'Europe,
& en quels termes étaient leurs do-
minations.

Etat de l'Eu- *SIGISMOND* joignait le royaume de
ope au temps Hongrie à la dignité d'empereur. Il
lu concile. avait été malheureux contre le faimeux
Bajazet, sultan des Turcs. La Hongrie
épuisée, & l'Allemande divisée, étaient
menacées du joug Mahométan. Il avait

encore eu plus à souffrir de ses sujets que des Turcs. Les Hongrois l'avaient mis en prison, & avaient offert la couronne à *Lancelot*, roi de Naples. Échappé de sa prison, il s'était rétabli en Hongrie, & enfin avait été choisi pour chef de l'Empire.

CH. LXXII.
1393.

1410.

EN France, le malheureux *Charles VI*, tombé en frénésie, avait le nom de roi; ses parens, occupés à déchirer la France, en étaient moins attentifs au concile; mais ils avaient intérêt que l'empereur ne parût pas le maître de l'Europe.

Ferdinand régnait en Aragon, & s'intéressait pour son pape *Pierre Luna*.

Jean II, roi de Castille, n'avait aucune influence dans les affaires de l'Europe; mais il suivait encore le parti de *Luna*, & la Navarre s'était rangée à son obédience.

Henri V, roi d'Angleterre, occupé, comme nous le verrons, de la conquête de la France, souhaitait que le pontificat, déchiré & avili, ne pût jamais, ni rançonner l'Angleterre, ni se mêler des droits des couronnes.

ROME, délivrée des troupes Françaises.

— ses, maîtresses pourtant encore du château Saint-Ange, & retournée sous l'obéissance de *Jean XXIII*, n'aimait point son pape, & craignait l'empereur.

Les villes d'Italie, divisées, ne mettaient presque point de poids dans la balance. Venise, qui aspirait à la domination de l'Italie, profitait de ses troubles & de ceux de l'Église.

Le duc de Bavière, pour jouer un rôle, protégeait le pape *Corario* réfugié à Rimini; & *Frédéric*, duc d'Autriche, ennemi secret de l'empereur, ne songeait qu'à le traverser.

SIGISMOND se rendit maître du concile, en mettant des soldats autour de Constance pour la sûreté des pères. *Jean XXIII* eût bien mieux fait de retourner à Rome, où il pouvait être le maître, que de s'aller mettre entre les mains d'un empereur qui pouvait le perdre. Il se ligua avec le duc d'Autriche, l'archevêque de Mayence & le duc de Bourgogne; & ce fut ce qui le perdit. L'empereur devint son ennemi. Tout pape légitime qu'il était, on exigea de lui qu'il cédât la tiare, aussi-bien que *Luna* & *Cora-*

rio. Il le promit solennellement, & s'en repentit le moment d'après. Il se trouvait prisonnier au milieu du concile même auquel il présidait. Il n'avait plus de ressource que dans la fuite. L'empereur le faisait observer de près. Le duc d'Autriche ne trouva pas de meilleur moyen pour favoriser l'évasion du pape, que de donner au concile le spectacle d'un tournoi. Le pape, au milieu du tumulte de la fête, s'enfuit, déguisé en postillon. Le duc d'Autriche part un moment après lui. Tous deux se retirent dans une partie de la Suisse qui appartenait encore à la maison *Autrichienne*. Le pape devait être protégé par le duc de Bourgogne, puissant par ses États & par l'autorité qu'il avait en France. Un nouveau schisme allait recommencer. Les chefs d'Ordres, attachés au pape, se retireraient déjà de Constance; & le concile, par le sort des évènemens, pouvait devenir une assemblée de rebelles. *Sigismond*, malheureux en tant d'occasions, réussit en celle-ci. Il avait des troupes prêtes. Il se saisit des terres du duc d'Autriche en Alsace, dans le Tirol, en Suisse. Ce prince, retourné au concile, y demanda

de à genoux sa grâce à l'empereur. Il
 CH. LXXII. lui promet, en joignant les mains, de
 ne rien entreprendre jamais contre sa
 volonté. Il lui remet tous ses États,
 pour que l'empereur en dispose en cas
 d'infidélité. L'empereur tendit enfin la
 main au duc d'Autriche, & lui par-
 donna, à condition qu'il lui livrerait
 la personne du pape.

Le pape est pris. LE pontife fugitif est saisi dans Fribourg, & transféré dans un château voisin. Cependant le concile instruit son procès.

ON l'accuse d'avoir vendu les béné-
 fices & des reliques, d'avoir empoison-
 né le pape son prédeceſſeur, d'avoir
 fait massacrer plusieurs personnes; l'im-
 piété la plus licencieuse, la débauche la
 plus outrée, la sodomie, le blasphème,
 lui furent imputés; mais on sup-
 prima cinquante articles du procès ver-
 bal, trop injurieux au pontificat. En-
 fin, en présence de l'empereur, on lut
 Condamné la sentence de déposition. Cette senten-
 ce porte que *le concile se réserve le droit de punir le pape pour ses crimes suivant la justice ou la miséricorde.*

Le 1^{er} Mai 1415, JEAN XXIII, qui avait eu tant de
 courage quand il s'était battu autrefois
 sur

sur mer & sur terre , n'eut que de la C. LXXII. résignation quand on lui vint lire son arrêt dans la prison. L'empereur le garda trois ans prisonnier dans Mannheim , avec une rigueur qui attira plus de compassion sur ce pontife , que ses crimes n'avaient soullevé contre lui de haine.

ON avait déposé le vrai pape. On voulut avoir les renonciations de ceux qui prétendaient l'être. *Corario* envoya la sienne ; mais le fier Espagnol *Luna* ne voulut jamais plier. Sa déposition dans le concile n'était pas une affaire ; mais c'en était une de choisir un pape. Les cardinaux réclamaient le droit d'élection ; & le concile représentant la chrétienté voulait jouir de ce droit. Il fallait donner un chef à l'Église & un souverain à Rome. Il était juste que les cardinaux , qui sont le conseil du prince de Rome , & les pères du concile , qui , avec eux , représentent l'Église , jouissent tous du droit de suffrage. Trente députés du concile , joints aux cardinaux , élurent , d'une commune voix , *Othon Colonne* , de cette même maison de *Colonne* , excommuniée par *Boniface VIII* , jusqu'à la cinquième génération. Ce pape , qui changea son

H. U. Tome III.

Q

^{TH. LXXII.} beau nom contre celui de *Martin*, avait les qualités d'un prince & les vertus d'un évêque.

JAMAIS pontife ne fut inauguré plus pompeusement. Il marcha vers l'église, monté sur un cheval blanc, dont l'empereur & l'électeur Palatin, à pied, tenaient les rênes. Une foule de princes & un concile entier fermaient la marche. On le couronne de la triple couronne, que les papes portaient depuis environ deux siècles.

Les pères du concile ne s'étaient pas d'abord assemblés pour détrôner un pontife; mais leur principal objet avait paru être de réformer toute l'Église. C'était sur tout le but du fameux *Gerson*, & des autres députés de l'université de Paris.

ON avait crié pendant deux ans dans le concile contre les annates, les exemptions, les réserves, les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome, contre tous les vices dont l'Église était inondée. Quelle fut la réforme tant attendue? Le pape *Martin* déclara 1^o. qu'il ne fallait pas donner d'exemptions sans connaissance de cause; 2^o. Qu'on examinerait les bénéfices réunis; 3^o. Qu'on devait disposer selon

le droit public des revenus des églises vacantes. ^{4°} Il défendit inutilement la Ch. LXXXII simonie. ^{5°} Il voulut que ceux qui auraient des bénéfices, fussent tonsurés. ^{6°} Il défendit qu'on dit la messe en habit séculier. Ce sont-là les loix qui furent promulguées par l'assemblée la plus solennelle du monde.

Gerson eut même beaucoup de peine à obtenir la condamnation de ces propositions, qu'il y a des cas où l'assassinat est une action vertueuse, beaucoup plus méritoire *dans un chevalier que dans un écuyer, & beaucoup plus dans un prince que dans un chevalier.* Cette doctrine de l'assassinat avait été soutenue par un nommé *Jean Petit*, docteur de l'université de Paris, à l'occasion du meurtre du propre frère du roi. Le concile éluda long-temps la requête de *Gerson*. Enfin, il fallut condamner cette doctrine du meurtre; mais ce fut sans nommer le cordelier *Jean Petit*.

VOILA l'idée que j'ai cru me devoir faire de tous les objets politiques qui occupèrent le concile de Constance. Les buchers que le zèle de la religion alluma, sont d'une autre espèce.

CHAPITRE LXXIII.

De Jean Hus, & de Jérôme de Prague.

M. LXXIII.
l'esprit de ces
mps. **T**OIT ce que nous avons vu dans ce tableau de l'*histoire générale*, montre dans quelle ignorance avaient croupi les peuples de l'Occident. Les nations soumises aux Rœmains, étaient devenues barbares dans le déchirement de l'Empire, & les autres l'avaient toujours été. Lire & écrire était une science bien peu commune avant *Frédéric II*, & le fameux bénéfice de Clergie, par lequel un criminel condamné à mort obtenait sa grâce en cas qu'il fût lire, est la plus grande preuve de l'abrutissement de ces temps. Plus les hommes étaient grossiers, plus la science, & sur-tout la science de la religion, avait donné sur eux au clergé, & aux religieux, cette autorité naturelle que la supériorité des lumières donne aux maîtres sur les disciples. De cette autotité naquit la puissance. Il n'y eut point d'évêque en Allemagne &c dans le Nord, qui ne fût souverain ; nu§ en Espagne,

en France, en Angleterre, qui n'eût ou ne disputât les droits régaliens. Presque tout abbé devint prince; & les papes, quoique persécutés, étaient les rois de tous ces souverains. Les vices attachés à l'opulence, & les désastres qui suivent l'ambition, raimenèrent enfin la plupart des évêques & des abbés à l'ignorance des laïques. Les universités de Bologne, de Paris, d'Oxford, fondées vers le treizième siècle, cultivèrent cette science, qu'un clergé trop riche abandonnait.

LES docteurs de ces universités, qui n'étaient que docteurs, éclatèrent bien-tôt contre les scandales du reste du clergé; & l'envie de se signaler les porta à examiner des mystères qui, pour le bien de la paix, devaient être toujours derrière un voile.

CELUI qui déchira le voile avec plus d'empportement, fut *Jean Wiclef*, docteur de l'université d'Oxford. Il prêcha, il écrivit, tandis qu'*Urbain V* & *Clement* désolaien l'Eglise par leur schisme, & publiaient des croisades l'un contre l'autre. Il prétendit qu'on devait faire pour toujours ce que la France avait fait un temps, ne reconnaître jamais de pape. Cette idée fut embrassée

Q iij

par beaucoup de feigneurs, indignés
dès long-temps de voir l'Angleterre
traitée comme une province de Rome ;
mais elle fut combattue par tous ceux
qui partageaient le fruit de cette sou-
mission.

WICLEF fut moins protégé dans sa
théologie, que dans sa politique. Il re-
nouvela les anciens sentimens pro-
scrits dans *Bérenger*. Il soutint qu'il ne
faut rien croire d'impossible & de con-
tradictoire, qu'un accident ne peut sub-
sister sans sujet, qu'un même corps ne
peut être à la fois tout entier en cent
mille endroits, que ces idées monstrueu-
ses étaient capables de détruire la foi
dans l'esprit de quiconque a conservé
une étincelle de raison, qu'en un mot
le pain & le vin de l'eucharistie, de-
meurent du pain & du vin. Il voulut
détruire la confession introduite dans
l'Occident, les indulgences par lesquel-
les on vendait la justice de Dieu, la
hiérarchie éloignée de sa simplicité pri-
mitive. Ce que les Vaudois enseignaient
alors en secret, il l'enseignait en public;
&, à peu de chose près, sa doctrine était
celle des protestans, qui parurent plus
d'un siècle après lui, & de plus d'une
société établie long-temps auparavant.

SA doctrine fut réprimée par l'université d'Oxford, par les évêques & le clergé, mais non étouffée. Ses manuscrits, quoique mal digérés & obscurs, se répandirent par la seule curiosité qu'inspiraient le sujet de la querelle & la hardiesse de l'auteur, de qui les mœurs irrépréhensibles donnaient du poids à ses opinions. Ces ouvrages pénétrèrent en Bohême, pays n'a-guères barbare, qui, de l'ignorance la plus grossière, commençait à passer à cette autre espèce d'ignorance qu'on appelait alors *érudition*.

L'EMPEREUR *Charles IV*, législateur de l'Allemagne & de la Bohême, avait fondé une université dans Prague, sur le modèle de celle de Paris. Déjà on y comptait, à ce qu'on dit, près de vingt mille étudiants au commencement du quinzième siècle. Les Allemands avaient trois voix dans les délibérations de l'académie, & les Bohémiens une seule. *Jean Hus*, né en Bohême, devenu bachelier de cette académie, & confesseur de la reine *Sophie de Bavière*, femme de *Venceslas*, obtint de cette reine, ses compatriotes, au contraire, eut trois voix, & les Allemands une seule. Les Allemands irrités, se retirèrent.

ce furent autant d'ennemis irréconcilia-
bres que se fit *Jean Hus*. Il reçut dans
ce temps-là quelques ouvrages de *Wi-
clef*; il en rejeta constamment la doc-
trine: mais il en adopta tout ce que la
bile de cet Anglais avait répandu contre
les scandales des papes & des évêques,
contre celui des excommunications lan-
cées avec tant de légèreté & de fureur;
enfin contre toute puissance ecclésiasti-
que, dont *Wiclef* ni lui ne distingue-
rent pas les droits & les usurpations.
Par-là il se fit de bien plus grands enne-
mis; mais aussi il se concilia beaucoup
de protecteurs, & sur-tout la reine
qu'il dirigeait. On l'accusa devant le
pape *Jean XXII*, & on le cita à com-
paraître vers l'an 1411. Il ne comparut
point. On assembla cependant le concile
de Constance, qui devait juger les papes
& les opinions des hommes. Il y fut
cité. L'empereur lui-même écrivit en
Bohême qu'on le fit partir pour venir
rendre compte de sa doctrine.

1414

JEAN Hus, plein de confiance, alla
au concile, où ni lui, ni le pape n'au-
raient dû aller. Il y arriva, accompagné
de quelques gentilshommes Bohémiens
& de plusieurs de ses disciples; & ce
qui est très-essentiel, il ne s'y rendit

que muni d'un sauf-conduit de l'empereur, daté du 18 octobre 1414, sauf-
conduit le plus favorable & le plus ample qu'on puisse jamais donner, & par lequel l'empereur le prenait dans sa sauvegarde pour son voyage, son séjour & son retour. A peine fut-il arrivé, qu'on l'emprisonna; & on instruisit son procès en même temps que celui du pape. Il s'enfuit comme ce pontife, & fut arrêté comme lui. L'un & l'autre furent gardés quelque temps dans la même prison.

ENFIN il comparut plusieurs fois, chargé de chaînes. On l'interrogea sur quelques passages de ses écrits. Il faut l'avouer; il n'y a personne qu'on ne puisse perdre en interprétant ses paroles. Quel docteur, quel écrivain est en sûreté de sa vie, si on condamne au bûcher quiconque dit "qu'il n'y a qu'une Eglise catholique, qui renferme dans son sein tous les prédestinés; qu'un réprouvé n'est pas de cette Eglise; que les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi; qu'un mauvais pape n'est pas le véritable de Jésus-Christ"?

VOILA quelles étaient les propositions de Jean Hus. Il les expliqua toutes d'une

maniere qui pouvait obtenir sa grace ;
 i. LXXXIII. on les entendait de la maniere qu'il fal-
 étranges lait pour le condamner. Un père du con-
 cours des cile lui dit : *Si vous ne croyez pas l'uni-*
 es du con- *versel à parte rei, vous ne croyez pas la*
 ze. *présence réelle.* Quel raisonnement , &
 de quoi dépendait alors la vie des hom-
 mes ! Un autre lui dit : *Si le sacré con-*
cile prononçait que vous êtes borgne, en
vain seriez-vous pourvu de deux bons
yeux, il faudrait vous confesser borgne.

JEAN Hus n'adoptait aucune des pro-
 positions de *Wiclef*, qui séparent au-
 jourd'hui les Protestans de l'Église Ro-
 maine. Cependant il fut condamné à
 expirer dans les flammes. En cherchant
 la cause d'une telle exécution , je n'ai
 jamais pu en trouver d'autre que cet
 esprit d'opiniâtreté qu'on puise dans
 les écoles. Les pères du concile vou-
 laient absolument que *Jean Hus* se ré-
 tractât ; & *Jean Hus* , persuadé qu'il
 avait raison , ne voulait point avouer
 qu'il s'était trompé. L'empereur , touché
 de compassion , lui dit: " Que vous coû-
 " te-t-il d'abjurer des erreurs qui vous
 " sont faussement attribuées ? Je suis
 " prêt à abjurer à l'instant toutes sortes
 " d'erreurs : s'ensuit il que je les aie re-
 " nues " ? *Jean Hus* fut inflexible. Il

fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général , & se rétracter d'une erreur. Il aima mieux être brûlé , que de convenir qu'il avait eu tort.

Le concile fut aussi inflexible que lui ; mais l'opiniâtré de courir à la mort avait quelque chose d'héroïque ; celle de l'y condamner était bien cruelle. L'empereur , malgré la foi du sauf-conduit , ordonna à l'électeur Palatin de le faire traîner au supplice. Il fut brûlé vif en présence de l'électeur même , & loua Dieu jusqu'à ce que la flamme étouffa sa voix.

QUELQUES mois après , le concile exerça encore la même sévérité contre *Hiéronyme* , disciple & ami de *Jean Hus* , que nous appelons *Jérôme de Prague*. C'était un homme bien supérieur à *Jean Hus* en esprit & en éloquence. Il avait d'abord souscrit à la condamnation de la doctrine de son maître ; mais ayant appris avec quelle grandeur d'ame *Jean Hus* était mort , il eut honte de vivre. Il se rétracta publiquement , & fut envoyé au bûcher. *Poggio Florentin* , secrétaire de *Jean Beau
XXIII* , & l'un des premiers restaurateurs des lettres , présent à ses interrogatoires & à son supplice , dit qu'il

Q vj

LXXIII. n'avait jamais rien entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs & des Romains, que les discours de *Jérôme* à ses juges. " Il parla , dit-il , " comme *Socrate* , & marcha au bûcher avec autant d'allégresse , que " *Socrate* avait bu la coupe de ciguë ..

PUISQUE le *Poggio* a fait cette comparaison , qu'il me soit permis d'ajouter que *Socrate* fut en effet condamné comme *Jean Hus & Jérôme de Prague*, pour s'être attiré l'inimitié des sophistes & des prêtres de son temps ; mais quelle différence entre les mœurs d'Athènes & celles du concile de Constance ; entre la coupe d'un poison doux, qui, loin de tout appareil horrible & infâme , laissait expirer tranquillement un citoyen au milieu de ses amis , & le supplice épouvantable du feu , dans lequel des prêtres , ministres de clémence & de paix , jetaient d'autres prêtres , trop opiniâtres sans doute , mais d'une vie pure & d'un courage admirable !

PUIS-JE encore observer que, dans ce concile , un homme accusé de tous les crimes ne perdit que des honneurs ; & que deux hommes accusés d'avoir fait de faux argumens , furent livrés aux flammes ?

TEL fut ce fameux concile de Constan-
ce, qui dura depuis le premier novem-
bre 1413, jusqu'au 20 mai 1418.

Ni l'empereur, ni les pères du con-
cile n'avaient prévu les suites du sup-
plice de *Jean Hus* & d'*Hiéronyme*. Il
sortit de leurs cendres une guerre civile.
Les Bohémiens crurent leur nation ou-
tragée. Ils imputèrent la mort de leurs
compatriotes à la vengeance des Alle-
mans retirés de l'université de Prague.
Ils reprochèrent à l'empereur la viola-
tion du droit des gens. Enfin, peu de
temps après, quand *Sigismond* voulut
succéder en Bohême à *Venceslas* son
frère, il trouva que tout empereur,
tout roi de Hongrie qu'il était, le bucher
de deux citoyens lui fermait le chemin
du trône de Prague. Les vengeurs de
Jean Hus étaient au nombre de quarante
mille. C'étaient des animaux sauvages,
que la sévérité du concile avait effa-
rouchés & déchaînés.

LES prêtres qu'ils rencontraient,
payaient de leur sang la cruauté des
pères de Constance. *Jean*, surnommé
Ziska, qui veut dire *borgne*, chef
barbare de ces barbares, battit *Sigis-
mond* plus d'une fois. Ce *Jean Ziska*,
ayant perdu dans une bataille l'œil

CH. LXXXII.

Suites de la
cruauté du
concile.

1418

qui lui restait ; marchait encore à la tête de ses troupes , donnait ses conseils aux Généraux , & assistait aux victoires. Il ordonna qu'après sa mort , on fit un tambour de sa peau. On lui obéit. Ce reste de lui-même fut encore long-temps fatal à *Sigismond* , qui put à peine en seize années réduire la Bohême , avec les forces de l'Allemagne & la terreur des croisades. Ce fut pour avoir violé son sauf-conduit , qu'il effuya ces seize années de désolation.



CHAPITRE LXXIV.

De l'état de l'Europe, vers le temps du concile de Constance. De l'Italie.

EN réfléchissant sur ce concile même, tenu sous les yeux d'un empereur, de tant de princes & de tant d'ambassadeurs, sur la déposition du souverain pontife, sur celle de *Vinceflas*, on voit que l'Europe catholique était en effet ^{CH. LXXI} République, une immense & tumultueuse république chrétienne, dont les chefs étaient le pape & l'empereur, & dont les membres désunis font des royaumes, des provinces, des villes libres sous vingt gouvernemens différens. Il n'y avait aucune affaire dans laquelle l'empereur & le pape n'entraissent. Toutes les parties de la chrétienté se correspondaient même au milieu des discordes. L'Europe était en grand, ce qu'avait été la Grèce, à la politesse près.

ROME & Rhodes étaient deux villes communes à tous les Chrétiens du rite Latin, & ils avaient un commun ennemi dans le sultan des Turcs. Les deux

chefs du monde catholique , l'empereur & le pape n'avaient précisément qu'une grandeur d'opinion, nulle puissance réelle. Si *Sigismond* n'avait pas eu la Bohême & la Hongrie , dont il tirait encore très-peu de chose , le titre d'empereur n'eût été pour lui qu'onéreux. Les domaines de l'Empire étaient tous aliénés. Les princes & les villes d'Allemagne ne payaient point de redevance. Le corps Germanique était aussi libre , mais non si bien réglé qu'il l'a été par la paix de *Vestphalie*. Le titre de roi d'Italie était aussi vain que celui de roi d'Allemagne. L'empereur ne possédait pas une ville au-delà des Alpes.

C'EST toujours le même problème à résoudre , comment l'Italie n'a pas affermi sa liberté , & n'a pas fermé pour jamais l'entrée aux étrangers. Elle y travailla toujours , & dut se flatter alors d'y parvenir. Elle était florissante. La maison de *Savoie* s'agrandissait sans être encore puissante. Les souverains de ce pays, feudataires de l'Empire , étaient des comtes. *Sigismond* , qui donnait au moins des titres , les fit ducs en 1416. Aujourd'hui ils sont rois indépendans , malgré le titre de feudataires. Les *Viscontis* possédaient tout le Milanais ; &

ce pays devint depuis encore plus considérable sous les *Sforzes*.

CH. LXXIV

LES Florentins industriels étaient recommandables par la liberté, le génie & le commerce. On ne voit que de petits États jusqu'aux frontières du royaume de Naples, qui tous aspirent à la liberté. Ce système de l'Italie dure depuis la mort de *Frédéric II*, jusqu'aux temps des papes *Alexandre VI* & *Jules II*; ce qui fait un période d'environ trois-cents années. Mais ces trois-cents années se sont passées en factions, en jalouïsies, en petites entreprises d'une ville sur une autre, & de tyrans qui s'emparaient de ces villes. C'est l'image de l'ancienne Grèce; mais image barbare. On cultivait les arts, & on conspirait: mais on ne savait pas combattre comme aux Thermopyles, & à Marathon.

Florence,

VOYEZ dans *Machiavel* l'histoire de *Tyrans à Castracani*, tyran de Lucques & de ^{vers.} Pistoie du temps de l'empereur *Louis de Bavière*. De pareils desseins, heureux ou malheureux, sont l'histoire de toute l'Italie. Lisez la vie d'*Ezzelino d'Aromano*, tyran de Padoue, très-naïvement & très-bien écrite par *Pietro Gérardo* son contemporain: cet écrivain

^{u. LXXIV} affirme que le tyran fit périr plus de douze mille citoyens de Padoue au treizième siècle. Le légat qui le combat-
tit, en fit mourir autant de Vicence,
de Vérone & de Ferrare. *Ezzelin* fut
enfin fait prisonnier, & toute sa fa-
mille mourut dans les plus affreux sup-
plices. Une famille de citoyens de Vé-
rone, nommée *Scala*, que nous ap-
pelons *l'Escale*, s'empara du gouverne-
ment sur la fin du treizième siècle, & y
règna cent années. Cette famille soumit,
vers l'an 1330, Padoue, Vicence,
Trévise, Parme, Brescia & d'autres
territoires. Mais au quinzième siècle, il
ne resta pas la plus légère trace de cette
puissance. Les *Viscontis*, les *Sforzes*,
ducs de Milan, ont passé plus tard &
sans retour. De tous les seigneurs qui
partageaient la Romagne, l'Ombrie,
l'Emilie, il ne reste aujourd'hui que
deux ou trois familles devenues sujètes
du pape.

Si vous recherchez les annales des
villes d'Italie, vous n'en trouverez pas
une dans laquelle il n'y ait eu des con-
spirations conduites avec autant d'art
que celle de *Catilina*. On ne pouvait
dans de si petits États ni s'élever, ni se

défendre avec des armées. Les assassins, les empoisonnemens y suppléèrent souvent. Une émeute du peuple faisait un prince : une autre émeute le faisait tomber. C'est ainsi que Mantoue, par exemple, passa de tyrans en tyrans jusqu'à la maison de *Gonzague*, qui s'y établit en 1328.

CH. LXXIV

VENISE seule a toujours conservé la liberté, qu'elle doit à la mer qui l'environne, & à la prudence de son gouvernement. Gènes, sa rivale, lui fit la guerre, & triompha d'elle sur la fin du quatorzième siècle ; mais Gènes ensuite déclina de jour en jour, & Venise s'éleva toujours jusqu'au temps de *Louis XII* & de l'empereur *Maximilien*, où nous la verrons intimider l'Italie, & donner de la jalousie à toutes les puissances qui conspirèrent pour la détruire. De tous les gouvernemens, celui de Venise était le seul réglé, stable, & uniforme : il n'avait qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du sénat ; c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, & un encouragement aux plébeiens. Le mérite ne put jamais dans Venise éllever un simple citoyen, comme dans l'ancienne

Venise.

Rome. La beauté du gouvernement ^{n. LXXIV.} d'Angleterre, depuis que la chambre des communes a part à la législation, consiste, dans ce contrepoids & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en est digne.

Pise. PISE, qui n'est aujourd'hui qu'une ville dépeuplée, dépendante de la Toscane, était aux treizième & quatorzième siècles une république célèbre, & mettait en mer des flottes aussi considérables que Gênes.

Parme. PARME & Plaisance appartenaient aux *Viscontis*. Les papes, réconciliés avec eux, leur en donnèrent l'investiture, parce que les *Viscontis* ne voulaient pas alors la demander aux empereurs, dont la puissance s'anéantissait en Italie. La maison d'*Est*, qui avait produit cette fameuse comtesse *Mathilde*, bienfaitrice du S.-Siège, possédait Ferrare & Modène. Elle tenait Ferrare de l'empereur *Othon III*, & cependant le Saint - Siège prétendait des droits sur Ferrare, & en donnait quelquefois l'investiture, ainsi que de plusieurs États de la Romagne; source intarissable de confusion & de trouble.

Empire & Saint-Siège. Il arriva que, pendant la transmigra-



tion du Saint-Siége des bords du Tibre à ceux du Rhône , il y eut deux puissances imaginaires en Italie , les empereurs & les papes , dont toutes les autres recevaient des diplômes pour légitimer leurs usurpations ; & quand la chaire pontificale fut rétablie dans Rome , elle y fut sans pouvoir réel ; & les empereurs furent oubliés jusqu'à *Maximilien I.* Nul étranger ne possédait alors de terrain en Italie. On ne pouvait plus appeler étrangères la maison d'*Anjou* , établie à Naples en 1266 , & celle d'*Aragon* , souveraine de Sicile depuis 1287. Ainsi l'Italie , riche , remplie de villes florissantes , féconde en hommes de génie , pouvait se mettre en état de ne recevoir jamais la loi d'aucune nation. Elle avait même un avantage sur l'Allemagne , c'est qu'aucun évêque , excepté le pape , ne s'était fait souverain , & que tous ces différens États , gouvernés par des séculiers , en devaient être plus propres à la guerre.

Si les divisions , dont naît quelquefois la liberté publique , troublaient l'Italie , elles n'éclataient pas moins en Allemagne , où les seigneurs ont tous des prétentions à la charge les uns des autres.

Mais, comme vous l'avez déjà remarqué, l'Italie ne fit jamais un corps, & l'Allemagne en fit un. Le flegme germanique a conservé jusqu'ici la constitution de l'Etat saine & entière. L'Italie, moins grande que l'Allemagne, n'a jamais pu seulement se former une constitution: & à force d'esprit & de finesse elle s'est trouvée partagée en plusieurs Etats affaiblis, subjugués & ensanglantés par des nations étrangères.

Naples & Sicile. Les deux cannes.

NAPLES & Sicile, qui avaient formé une puissance formidable sous les conquérants Normans, n'étaient plus, depuis les Vêpres Siciliennes, que deux Etats jaloux l'un de l'autre, qui se nuisaient mutuellement. Les faiblesses de *Jeanne I* ruinèrent Naples, & la Provence dont elle était souveraine. Les faiblesses plus honteuses encore de *Jeanne II* en achevèrent la ruine. Cette reine, la dernière de la race que le frère de *Saint Louis* avait transplantée en Italie, fut sans aucun crédit, ainsi que son royaume, tout le temps qu'elle régna. Elle était sœur de ce *Lancelot*, qui avait fait trembler Rome dans le temps de l'anarchie qui précéda le

concile de Constance : mais *Jeanne II* CH. LXXIV fut bien loin d'être redoutable. Des intrigues d'amour & de cour firent la honte & le malheur de ses États. *Jacques de Bourbon*, son second mari, esfuya ses infidélités ; &, quand il voulut s'en plaindre, on le mit en prison. Il fut trop heureux de s'échapper, & d'aller cacher sa douleur, & ce qu'on appellait sa honte, dans un couvent de cordeliers à Besançon.

CETTE *Jeanne II* ou *Jeannette*, fut, sans le prévoir, la cause de deux grands évènemens. Le premier fut l'élévation des *Sforzes* au duché de Milan ; le second, la guerre portée par *Charles VIII* & par *Louis XII* en Italie. L'élévation des *Sforzes* est un de ces jeux de la fortune, qui font voir que la terre n'appartient qu'à ceux qui peuvent s'en emparer. Un paysan nommé *Jacomo*, qui se fit soldat, & qui changea son nom en celui de *Sforza*, devint le favori de la reine, connétable de Naples, gonfalonier de l'Église ; & acquit assez de richesses pour laisser à un de ses bâtards de quoi conquérir le duché de Milan.

Le second évènement, si funeste à

^{u. LXXIV.} l'Italie & à la France , fut causé par des adoptions. On a déjà vu *Jeanne I* adopter *Louis I*, de la seconde branche d'*Anjou*, frère du roi de France *Charles V*. Ces adoptions étaient un reste des anciennes loix romaines ; elles donnaient le droit de succéder , & le prince adopté tenait lieu de fils ; mais le consentement des barons y était nécessaire. *Jeanne II* adopta d'abord *Alphonse V d'Aragon*, surnommé par les Espagnols , *le sage & le magnanime*. Ce sage & magnanime prince ne fut pas plutôt reconnu l'héritier de *Jeanne* , qu'il la dépouilla de toute autorité , la mit en prison , & voulut lui ôter la vie. *François Sforze* , le fils de cet illustre villageois *Jacomožio* , signala ses premières armes , & mérita la grandeur où il monta depuis , en délivrant la bienfaitrice de son père. La reine alors adopta un *Louis d'Anjou* , petit-fils de celui qui avait été si vainement adopté par *Jeanne I*. Ce prince étant mort , elle institua pour son héritier , en 1435 , *René d'Anjou* , frère du décédé. Cette double adoption fut long-temps un double flambeau de discorde entre la France & l'Espagne. Ce *René d'Anjou* , appelé pour

pour régner dans Naples par une mère adoptive, & en Lorraine par sa femme, fut également malheureux en Lorraine & à Naples. On l'intitule *roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem, d'Aragon, de Valence, de Majorque, duc de Lorraine & de Bar*. Il ne fut rien de tout cela. C'est une source de la confusion dans nos histoires modernes, qui les rend souvent désagréables, & peut-être ridicules, que cette multiplicité de titres inutiles fondés sur des prétentions qui n'ont point eu d'effet. L'histoire de l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies, & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands évènemens, la connaissance des loix, & celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention.



CHAPITRE LXXXV.

De la France & de l'Angleterre, du temps de Philippe de Valois, d'Édouard II & d'Édouard III. Déposition du roi Édouard II par le parlement. Édouard III vainqueur de la France. Examen de la loi salique. De l'artillerie, &c.

L'ANGLETERRE reprit sa force sous ^{C. LXXV.} Édouard I, vers la fin du treizième siècle. Édouard I, successeur de Henri III son père, fut obligé, à la vérité, de renoncer à la Normandie, à l'Anjou, à la Touraine, patrimoines de ses ancêtres ; mais il conserva la Gascogne ; il s'empara du pays de Galles ; il fut contenir l'humeur des Anglais & les animer. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. La maison d'Écosse étant éteinte en 1291, il eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants. Il obligea d'abord le parlement d'Écosse à reconnaître que la couronne de ce pays relevait de celle d'Angleterre ; ensuite il nomma pour

1283.
Édouard I
élu
par
les
Anglais.



roi *Baillol*, qu'il fit son vassal. *Édouard* prit enfin pour lui ce royaume d'Écosse, & le conquit après plusieurs batailles; mais il ne put le garder. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglais & les Écossais, qui aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples, n'est pas encore tout-à-fait éteinte.

CH. LXX.

Sous ce prince on commençait à s'appercevoir que les Anglais ne seraient pas long-temps tributaires de Rome; on se servait de prétextes pour mal payer, & on éludait une autorité qu'on n'osait attaquer de front.

Le parlement d'Angleterre prit vers l'an 1300 une nouvelle forme, telle qu'elle est à-peu-près de nos jours. Le titre de barons & de pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. La chambre des communes commença à régler les subsides. *Édouard I* donna du poids à la chambre des communes pour pouvoir balancer le pouvoir des barons. Ce prince, assez ferme & assez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espèce de gouvernement qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la dé-

Chambre d'communes.

h. LXXV. mocratie ; mais qui a aussi les inconveniens de toutes les trois , & qui ne peut subsister que sous un roi sage. Son fils ne le fut pas , & l'Angleterre fut déchirée.

EDOUARD I mourut lorsqu'il allait conquérir l'Écosse, trois fois subjuguée & trois fois soulevée. Son fils, âgé de vingt-trois ans, à la tête d'une nombreuse armée, abandonna les projets du père, pour se livrer à des plaisirs qui paraissaient plus indignes d'un roi en Angleterre qu'ailleurs. Ses favoris irritèrent la nation, & sur-tout l'épouse du roi, *Isabelle* fille de *Philippe le bel*, femme galante & impérieuse, jalouse de son mari qu'elle trahissait. Ce ne fut plus dans l'administration publique que fureur, confusion & faiblesse. Une partie du parlement fait trancher la tête à un favori du monarque, nommé *Gaveston*. Les Ecossais profitent de ces troubles. Ils battent les Anglais; & *Robert Brus*, devenu roi d'Écosse, la rétablit par la faiblesse de l'Angleterre.

1316. On ne peut se conduire avec plus d'im-
Édouard II prudence, & par conséquent avec plus
cieux, fai- de malheur qu'Édouard II. Il souffre
sle, détrôné. que sa femme Isabelle, irritée contre
lui, passe en France avec son fils, qui

fut, depuis, l'heureux & le célèbre ^{CH. LXXV} *Édouard III.*

CHARLES le bel, frère d'*Isabelle*, régnait en France. Il suivait cette politique de tous les rois, de semer la discorde chez ses voisins; il encouragea sa sœur *Isabelle* à lever l'étendart contre son mari.

AINSI donc, sous prétexte qu'un jeune favori nommé *Spencer* gouvernait indignement le roi d'Angleterre, sa femme se prépare à faire la guerre. Elle marie son fils à la fille du comte de Hainault & de Hollande. Elle engage ce comte à lui donner des troupes. Elle repasse enfin en Angleterre, & se joint à main armée aux ennemis de son époux. Son amant *Mortimer* était avec elle à la tête de ses troupes, tandis que le roi fuyait avec son favori *Spencer*.

LA reine fait pendre à Bristol le père du favori, âgé de quatre-ving-dix ans. Elle punit ensuite du même supplice dans Herford le favori lui-même, tombé dans ses mains: mais elle exerça dans ce supplice une vengeance que la bienféance de notre siècle ne permettrait pas; elle fit mettre dans l'arrêt qu'on

R iij

arracherait au jeune *Spencer* les parties
ca. LXXV. dont il avait fait un coupable usage avec
le monarque : l'arrêt fut exécuté à la
potence ; elle ne craignit point de voir
l'exécution. *Froissard* ne fait point dif-
ficulté d'appeler ces parties par leur
nom propre. Il y a loin de ces temps à
des temps polis.

ENFIN le roi, abandonné, fugitif
dans son royaume, est pris, conduit
à Londres, insulté par le peuple, en-
fermé dans la tour, jugé par le parle-
ment, & déposé par un jugement so-
lemnel. Un nommé *Trussel* lui signifia
sa déposition en ces mots rédigés dans
les actes : « Moi *Guillaume Trussel*,
» procureur du parlement & de la na-
» tion, je vous déclare, en icur nom &
» en leur autorité, que je renonce, que
» je révoque, & rétracte l'hommage à
» vous fait, & que je vous prive de la
» puissance royale ». On donna la cou-
ronne à son fils, âgé de quatorze ans,
& la régence à la mère, assistée d'un
conseil. Une pension d'environ soixante
mille livres de notre monnoie fut assi-
gnée au roi pour vivre.

1327.

ÉDOUARD II survécut à peine une
année à sa disgrâce. On ne trouva sur
son corps aucune marque de mort vio-



lente. On dir qu'on lui avait enfoncé un ~~fer~~ fer brûlant dans les entrailles à travers ch. LXXV. un tuyau de corne.

Le fils punit bientôt la mère. *Édouard III*, mineur encore, mais impatient & capable de régner, saisit un jour aux yeux de sa mère son amant *Mortimer*, comte de la Marche. Le parlement juge ce favori sans l'entendre, comme les *Spencers* l'avaient été. Il périt par le supplice de la potence, non pour avoir déshonoré le lit de son roi, l'avoir détrôné, & l'avoir fait assassiné, mais pour les concussions, les malversations dont sont toujours accusés ceux qui gouvernent. La reine, enfermée dans le château de Risin avec cinq-cents livres sterling de pension, différemment malheureuse, pleura dans la solitude ses infortunes plus que ses fautes.

Mère d'Édouard III
punie par son fils.
1331.

1332.

ÉDOUARD III, maître, & bientôt maître absolu, commence par conquérir l'Écosse; mais alors une nouvelle scène s'ouvrait en France. L'Europe en suspens ne savait si *Édouard* aurait ce royaume par les droits du sang ou par ceux des armes.

LA France, qui ne comprenait ni la ^{Ce qu'éta} la France. Provence, ni le Dauphiné, ni la France.

che-Comté , était pourtant un royaume puissant ; mais son roi ne l'était pas encore. De grands États , tels que la Bourgogne , l'Artois , la Flandre , la Bretagne , la Guienne , relevant de la couronne , faisaient toujours l'inquiétude du prince beaucoup plus que sa grandeur.

Les domaines de *Philippe le bel* , avec les impôts sur ses sujets immédiats , avaient monté à cent soixante mille livres de poids. Quand *Philippe le bel* fit la guerre aux Flamans en 1302 , & que presque tous les vassaux de la France contribuèrent à cette guerre , on fit payer le cinquième des revenus à tous les séculiers que leur état dispensait de faire la campagne. Les peuples étaient malheureux , & la famille royale l'était davantage. Rien n'est plus connu que l'opprobre dont les trois enfans de *Philippe le bel* se couvrirent à la fois , en accusant leurs femmes d'adultére en plein parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées , *Louis Hutin* l'aîné fit périr la sienne , *Marguerite de Bourgogne* , par le cordeau. Les amans de ces princesses furent condamnés à un nouveau genre de supplice ; on les écorcha vifs. Quels temps ! & nous nous plaignons encore du nôtre !



APRÈS la mort de *Louis Hutin*, qui avait joint la Navarre à la France comme son père, la question de la loi salique émeut tous les esprits.. Ce roi ne laissait qu'une fille. On n'avait encore jamais examiné en France si les filles devaient hériter la couronne ; les loix ne s'étaient jamais faites que selon le besoin présent. Les anciennes loix saliques étaient ignorées : l'usage en tenait lieu , & cet usage variait toujours en France. Le parlement sous *Philippe le bel* avait adjugé l'Artois à une fille au préjudice du plus prochain mâle. La succession de la Champagne avait tantôt été donnée aux filles , & tantôt elle leur avait été ravié. *Philippe le bel* n'eut la Champagne que par sa femme , qui en avait exclus les princes. On voit par-là que le droit changeait comme la fortune , & qu'il s'en fallait beaucoup que ce fût une loi fondamentale de l'Etat d'exclure une fille du trône de son père.

DIRE , comme tant d'auteurs , que la couronne de France est si noble qu'elle ne peut admettre de femmes , c'est , me semble , une puérilité. Dire avec *Mézerai* , que l'imbécillité du sexe ne permet pas aux femmes de régner , c'est être doublement injuste. La régence de la

CH. LXX.
Loi salique

reine *Blanche*, & le règne glorieux de
 LXXV. tant de femmes dans presque tous les
 pays de l'Europe, refutent assez la
 grossièreté de *Mézerai*. D'ailleurs l'ar-
 ticle de cette ancienne loi, qui ôte
 toute hérédité aux filles en terre sali-
 que, semble ne la leur ravir que parce
 que tout seigneur Salien était obligé
 de se trouver en armes aux assemblées
 de la nation. Or une reine n'est point
 obligée de porter les armes ; la nation
 les porte pour elle. Ainsi on peut dire
 que la loi salique, d'ailleurs si peu con-
 nue, regardait les autres fiefs, & non
 la couronne. C'était si peu une loi
 pour les rois, qu'elle a été rédigée sous
 le titre de *allodii, des alleuds*. Si c'est
 une loi des anciens Saliens, elle a donc
 été faite avant qu'il y eût des rois de
 France. Elle ne regardait donc point
 ces rois.

De plus, il est indubitable que plu-
 sieurs fiefs n'étaient point soumis à cette
 loi : à plus forte raison pouvait-on allé-
 guer que la couronne n'y devait pas
 être assujettie.

^{s mauvai-} raisons. On a toujours voulu fortifier ses opi-
 nions, quelles qu'elles fussent, par l'au-
 torité des livres sacrés. Les partisans de
 la loi salique ont cité ce passage, que

les lys ne travaillent ni ne filent; & de-là ils ont conclu que les filles qui doivent filer ne doivent pas régner dans le royaume des lys. Cependant, les lys ne travaillent point, & un prince doit travailler. Les léopards d'Angleterre & les tours de Castille ne filent pas plus que les lys de France, & les filles peuvent régner en Castille & en Angleterre. De plus, les armoiries des rois de France ne ressemblent jamais à des lys; c'était évidemment le bout d'une hallebarde, telles qu'elles sont décrites dans les mauvais vers de *Guillaume le Breton*. *Cuspidis in medio uncum emitit acutum*. L'écu de France est un fer pointu au milieu de la hallebarde.

TOUTES les raisons contre la loi salique furent opiniâtrément soutenues par le duc de Bourgogne, oncle de la princesse fille de *Hutin*, & par plusieurs princesses du sang. *Louis Hutin* avait deux frères, qui en peu de temps lui succédèrent, comme on sait, l'un après l'autre: l'aîné, *Philippe le long*; & *Charles le bel*, le cadet. *Charles* alors, ne croyant pas qu'il touchait à la couronne, combattit la loi salique par jalouise contre son frère.

* *PHILIPPE le long ne manqua pas*
R vj

Disputes:
cette loi.

— de faire déclarer dans une assemblée de
 LXXV. quelques barons, de prélats & de bourgeois de Paris, que les filles devaient être exclues de la couronne de France. Mais si le parti opposé avait prévalu, on eût bientôt fait une loi fondamentale toute contraire.

Philippe le long, qui n'est guères connu que pour avoir interdit l'entrée du parlement aux évêques, étant mort après un règne fort court, ne laissa encore que des filles. La loi salique fut confirmée alors une seconde fois. *Charles le bel*, qui s'y était opposé, prit incontestablement la couronne, & exclut les filles de son frère.

Charles le bel, en mourant, laissa encore le même procès à décider. Sa femme était grosse. Il fallait un régent au royaume. *Édouard III* prétendit la régence en qualité de petit-fils de *Philippe le bel* par sa mère, & *Philippe de Valois* s'en saisit en qualité de premier prince du sang. Cette régence lui fut solennellement déférée, & la reine douairière ayant accouché d'une fille, il prit la couronne du consentement de la nation. La loi salique, qui exclut les filles du trône, était donc dans les cœurs; elle était fondamentale par une ancienne

convention universelle. Il n'y en a point d'autre. Les hommes les font & les abolissent. Qui peut douter que, si jamais il ne restait du sang de la maison de France qu'une princesse digne de régner, la nation ne pût & ne dût lui décerner la couronne?

Non-seulement les filles étaient exclues, mais le représentant d'une fille l'était aussi : on prétendait que le roi Édouard ne pouvait avoir, par sa mère, un droit que sa mère n'avait pas. Une raison, plus forte encore, faisait préférer un prince du sang à un étranger, à un prince né d'une nation naturellement ennemie de la France. Les peuples don-
Philippe d'
Valois, for-
tuné de nom
nèrent alors à Philippe de Valois le nom de *fortuné*. Il put y joindre quelque temps celui de *victorieux* & de *juste* ; car le comte de Flandres, son vassal, ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince ; & ayant tout pacifié, il dit au comte de Flandres : « Ne vous attirez plus tant de révoltes par une mauvaise conduite ».

ON pouvait le nommer *fortuné* encore, lorsqu'il reçut dans Amiens l'hommage solennel que lui vint rendre Édouard III. Mais bientôt cet hom-

—
H. LXXV. mage fut suivi de la guerre. *Édouard* disputa la couronne à celui dont il s'était déclaré le vassal.

UN brasseur, de bière, de la ville de Gand, fut le grand moteur de cette guerre fameuse, & celui qui détermina *Édouard* à prendre le titre de roi de France. Ce brasseur, nommé *Jacques d'Arvelet*, était un de ces citoyens que les souverains doivent perdre ou méanger. Le prodigieux crédit qu'il avait, le rendit nécessaire à *Édouard*; mais il ne voulut employer ce crédit en faveur du roi Anglais, qu'à condition qu'*Édouard* prendrait le titre de roi de France, afin de rendre les deux rois irréconciliables. Le roi d'Angleterre & le brasseur signèrent le traité à Gand, long-temps après avoir commencé les hostilités contre la France. L'empereur *Louis de Bavière* se ligua avec le roi d'Angleterre avec plus d'appareil que le brasseur, mais avec moins d'utilité pour *Édouard*.

Édouard III, vicaire de l'Empire. REMARQUEZ avec une grande attention le préjugé qui régna si long-temps dans la république Allemande, revêtue du titre d'Empire Romain. Cet empereur *Louis*, qui possédait seulement la Bavière, investit le roi *Édouard III* dans Cologne, de la dignité de vicaire

de l'Empire, en présence de presque tous les princes & de tous les chevaliers Allemans & Anglais. Là, il prononce que le roi de France est déloyal & perfide, qu'il a forfait la protection de l'Empire, déclarant tacitement par cet acte *Philippe de Valois & Édouard ses vassaux.*

CH. LXXV.

L'ANGLAIS s'apperçut bientôt que le titre de vicaire était aussi vain par lui-même que celui d'empereur, quand l'Allemagne ne le secondait pas; & il conçut un tel dégoût pour l'anarchie Allemande, que depuis, lorsqu'on lui offrit l'Empire, il ne daigna pas l'accepter.

CETTE guerre commença par montrer quelle supériorité la nation Anglaise pouvait un jour avoir sur mer. Il fallait d'abord qu'Édouard III tentât de débarquer en France avec une grande armée, & que *Philippe* l'en empêchât. L'un & l'autre équipèrent en très-peu de temps chacun une flotte de plus de cent vaisseaux. Ces navires n'étaient que de grosses barques. Édouard n'était pas, comme le roi de France, assez riche pour les construire à ses dépens; des cent vaisseaux Anglais, vingt lui appartenaient; le reste était fourni par

— toutes les villes maritimes d'Angle-
CH. LXXV. terre.

Le pays était si peu riche en espèces, que le prince de Galles n'avait que vingt shellings par jour pour sa paye. L'évêque de Derham, un des amiraux de la flotte n'en avait que six, & les barons quatre. Les plus pauvres vainquirent les plus riches, comme il arrive presque toujours. Les batailles navales étaient alors plus meurtrières qu'aujourd'hui; on ne se servait pas du canon, qui fait tant de bruit; mais on tuait beaucoup plus de monde. Les vaisseaux s'abordaient par la proue, on abaissait de part & d'autre des ponts levis, & on se battait comme en terre ferme. Les amiraux de *Philippe de Valois* perdirent soixante & dix vaisseaux, & près de vingt mille combattans. Ce fut-là le prélude de la gloire d'*Édouard*, & du célèbre *Prince noir* son fils, qui gagnèrent en personne cette bataille mémorable.

Duel proposé. Je m'épargne ici les détails des guerres, qui se ressemblent presque toutes; mais insistant toujours sur ce qui caractérise les mœurs du temps, j'observerai qu'*Édouard* défit *Philippe de Valois* à un combat singulier. Le roi de France le refusa, disant qu'un souverain ne

s'abaissait pas à se battre contre son vassal.

CH. LXXXV

CEPENDANT un nouvel événement semblait renverser encore la loi salique. La Bretagne, fief de France, venait d'être adjugée par la cour des pairs à *Charles de Blois*, qui avait épousé la fille du dernier duc; & le comte de *Montfort*, oncle de ce duc, avait été exclus. Les loix & les intérêts étaient autant de contradictions. Le roi de France, qui semblait devoir soutenir la loi salique dans la cause du comte de *Montfort*, héritier mâle de la Bretagne, prenait le parti de *Charles de Blois*, qui tirait son droit des femmes; & le roi d'Angleterre, qui devait maintenir le droit des femmes dans *Charles de Blois*, se déclarait pour le comte de *Montfort*.

LA guerre recommence à cette occasion entre la France & l'Angleterre. On surprend d'abord *Montfort* dans Nantes, & on l'amène prisonnier à Paris, dans la tour du Louvre. Sa femme, fille du comte de Flandres, était une de ces héroïnes singulières qui ont paru rarement dans le monde, & sur lesquelles on a sans doute imaginé les fables des Amazones. Elle se montra l'épée à la main, le casque en tête, aux troupes

de son mari , portant son fils entre ses
 LXXV. bras. Elle soutint le siège de Hennebon ,
 fit des sorties , combattit sur la brèche ,
 & enfin , à l'aide de la flotte Anglaise
 qui vint à son secours , elle fit lever le
 siège.

1346.
 26 Août. CEPENDANT la faction Anglaise & le
 parti Français se battirent long-temps
 en Guienne , en Bretagne , en Normandie. Enfin , près de la rivière de Somme ,
 se donne cette sanglante bataille de Cré-
 ci , entre *Édouard & Philippe de Valois*. *Édouard* avait auprès de lui son fils
 le prince de Galles , qu'on nommait le
Prince noir , à cause de sa cuirasse brune
 & de l'aigrette noire de son casque. Ce
 jeune prince eut presque tout l'honneur
 de cette journée. Plusieurs historiens
 ont attribué la défaite des Français à
 quelques petites pièces de canon dont
 les Anglais étaient munis. Il y avait dix
 ou douze années que l'artillerie com-
 mençait à être en usage.

invention de poudre. CETTE invention des Chinois fut-elle
 apportée en Europe par les Arabes , qui
 traquaient sur les mers des Indes ? Il
 n'y a pas d'apparence. C'est un béné-
 dictin nommé *Berthold Schwartz* , qui
 trouva ce secret fatal. Il y avait long-
 temps qu'on y touchait. Un autre béné-

dictin, *Roger Bacon*, avait long-temps auparavant parlé des grandes explosions que le salpêtre enfermé pouvait produire. Mais pourquoi le roi de France n'avait-il pas de canon dans son armée, aussi-bien que le roi d'Angleterre ? Et, si l'Anglais eut cette supériorité, pourquoi tous nos historiens rejettent-ils la perte de la bataille sur les arbalétriers Génois que *Philippe* avait à sa solde ? La pluie mouilla, dit-on, la corde de leurs arcs : mais cette pluie ne mouilla pas moins les cordes des Anglais. Ce que les historiens auraient peut-être mieux fait d'observer, c'est qu'un roi de France, qui avait des archers de Gènes, au lieu de discipliner sa nation, & qui n'avait point de canon quand son ennemi en avait, ne méritait pas de vaincre.

Il est bien étrange que, cet usage de la poudre ayant dû changer absolument l'art de la guerre, on ne voye point l'époque de ce changement. Une nation qui aurait su se procurer une bonne artillerie, était sûre de l'emporter sur toutes les autres. C'était de tous les arts le plus funeste, mais celui qu'il fallut le plus perfectionner. Cependant jusqu'au temps de *Charles VIII*, il reste dans son enfance ; tant les anciens usages pré-

CH. LXX. 6

se servit-on
d'artillerie à
Créci

valent, tant la lenteur arrête l'industrie humaine. On ne se servit d'artillerie aux sièges des places que sous le roi de France *Charles V*, & les lances firent toujours le fort de la bataille dans presque toutes les actions, jusqu'aux derniers temps de *Henri IV*.

On prétend qu'à la journée de Créci, les Anglais n'avaient que deux mille cinq-cents hommes de gendarmerie, & quarante mille fantassins, & que les Français avaient quarante mille fantassins & près de trois mille gens-d'armes. Ceux qui diminuent le plus la perte des Français, disent qu'elle ne monta qu'à vingt mille hommes. Le comte de Blois, qui était l'une des causes apparentes de la guerre, y fut tué, & le lendemain les troupes des communes du royaume furent encore défaites. *Édouard*, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais deux cent dix années.

Duel de rois
icore propo- On dit que, pendant ce siège, *Philippe de Valois*, qui ne put attaquer les lignes des assiégeans, & qui était désespéré, proposa au roi *Édouard* de vider cette grande querelle par un combat de six contre six. *Édouard*, ne voulant pas remettre à un combat incertain, la prise

certaine de Calais , refusa ce duel , comme *Philippe de Valois* l'avait d'a- bord refusé. Jamais les princes n'ont terminé eux seuls leurs différends ; c'est toujours le sang des nations qui a coulé.

CE qu'il y eut de plus mémorable dans ce siège , c'est que le roi *Édouard* se réserva , par la capitulation , le droit de faire pendre à son choix six des meilleurs citoyens , & on n'en voit pas la raison ; car les habitans de Calais n'étaient pas des rebelles. Nos historiens s'extasient sur la générosité , sur la grandeur d'ame de six habitans qui se dévouèrent à la mort. Mais au fond , ils devaient bien se douter que , si *Édouard III* voulait qu'ils eussent la corde au cou , ce n'était pas pour la faire serrer. Il les traita très-humainement , & leur fit présent à chacun de six écus d'or , qu'on appelait des nobles à la rose.

S'IL avait voulu faire pendre quel- *Édouard III*,
qu'un , il aurait été en droit de se venger *généreux* , ne
ainsi de *Géofroi de Charni* , qui , après la *fait point* *prise de Calais* , tenta de corrompre le *prendre de braves gens* *gouverneur Anglais* par l'offre de vingt mille écus , & qui fut pris en se présentant aux portes , avec le chevalier *Eustache de Ribaumont*. Ce *Ribaumont* , en se défendant , porta le roi *Édouard*

par terre. Ce prince donna un festin le **Ch. LXXV.** même jour à l'un & à l'autre, & fit présent à *Ribaumont* d'une couronne de perles, qu'il lui posa lui-même sur la tête. Il est donc ridicule d'avoir imaginé qu'il eût jamais l'intention de faire pendre six braves citoyens qui avaient combattu vaillamment pour leur patrie.

CETTE guerre, qui se faisait à la fois en Guienne, en Bretagne, en Normandie, en Picardie, épuisait la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Ce n'était pas pourtant alors le temps de se détruire pour l'intérêt de l'ambition. Il eût fallu se réunir contre un fléau d'une ^{Peste générale} autre espèce. Une peste mortelle, qui ^{1347 & 1348.} avait fait le tour du monde, & qui avait dépeuplé l'Asie & l'Afrique, vint alors ravager l'Europe, & particulièrement la France & l'Angleterre.

ELLE enleva, dit-on, la quatrième partie des hommes. C'est une de ces causes qui font que, dans nos climats, le genre humain ne s'est point multiplié dans la proportion où l'on croit qu'il devrait l'être.

MÉZERAI a dit après d'autres, que cette peste vint de la Chine, & qu'il était sorti de la terre une exhalaison enflammée en globe de feu, laquelle en

crevant répandit son infection sur l'hémisphère. C'est donner une origine trop fabuleuse à un malheur trop certain. Premièrement, on ne voit pas que jamais un tel météore ait donné la peste. Secondement, les annales Chinoises ne parlent d'aucune maladie contagieuse que vers l'an 1505. La peste proprement dite, est une maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique, comme la petite vérole à l'Arabie, & comme le venin qui empoisonne la source de la vie est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal. Cette peste du quatorzième siècle, était semblable à celles qui dépeuplèrent la terre sous *Justinien*, & du temps d'*Hippocrate*. C'était dans la violence de ce fléau, qu'*Édouard* & *Philippe* avaient combattu pour régner sur des mourans.

APRÈS l'enchaînement de tant de calamités, après que les élémens & les fureurs des hommes ont ainsi conspiré pour défoler la terre, on s'étonne que l'Europe soit aujourd'hui si florissante. La seule ressource du genre-humain était dans des villes que les grands sou-

verains méprisaient. Le commerce & l'industrie de ces villes a réparé sourdement le mal que les princes faisaient avec tant de fracas. L'Angleterre, sous *Édouard III*, se dédommagea, avec usure, des trésors que lui coutèrent les entreprises de son monarque : elle vendit ses laines ; *Bruges* les mit en œuvre. Les Flamans s'exerçaient aux manufactures ; les villes aniséatiques formaient une république utile au monde ; & les arts se soutenaient toujours dans les villes libres & commerçantes d'Italie. Ces arts ne demandent qu'à s'étendre & à croître ; & après les grands orages ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin.

1350. *PHILIPPE de Valois* mourut dans ces circonstances, bien éloigné de porter au tombeau le beau titre de *fortune*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Le dernier prince de ce pays ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, donna le Dauphiné au roi de France en 1349, & se fit dominicain à Paris.

CETTE province s'appelait Dauphiné, parce qu'un de ses souverains avait mis

¹Philippe de Valois acquiert le Dauphiné.

mis un dauphin dans ses armoiries. Elle faisait partie du royaume d'Arles, domaine de l'Empire. Le roi de France devenait, par cette acquisition, feudataire de l'empereur *Charles IV*. Il est certain que les empereurs ont toujours réclamé leurs droits sur cette province jusqu'à *Maximilien I*. Les publicistes Allemands prétendent encore qu'elle doit être une mouvance de l'Empire. Les souverains pensent autrement. Rien n'est plus vain que ces recherches ; il vaudrait autant faire valoir les droits des empereurs sur l'Égypte, parce qu'*Auguste* en était le maître.

Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon & la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, de la maison d'*Aragon*, qui lui donna ces provinces en nantissement ; provinces que *Charles VIII* rendit depuis sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. Il est surprenant que dans un règne si malheureux, il ait pu acheter ces provinces, & payer encore beaucoup pour le Dauphiné. L'impôt du sel, qu'on appella sa *loi salique*, le haussement des tailles, les infidélités sur les

CH. LXXV. monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. L'État fut augmenté, mais il fut appauvri; & si ce roi eut d'abord le nom de *fortuné*, le peuple ne put jamais prétendre à ce titre. Mais sous *Jean*, son fils, on regretta encore le temps de *Philippe de Valois*.

Introduction de l'appel comme d'abus, faible imitation des loix Anglaises. Ce qu'il y eut de plus intéressant pour les peuples sous ce règne, fut l'appel comme d'abus que le parlement introduisit peu-à-peu, par les soins de l'avocat général *Pierre Cugnières*. Le clergé s'en plaignit hautement, & le roi se contenta de conniventer à cet usage, & de ne pas s'opposer à un remède qui soutenait son autorité & les loix de l'État. Cet appel comme d'abus interjeté aux parlemens du royaume, est une plainte contre les sentences, ou injustes, ou incomptétes, que peuvent rendre les tribunaux ecclésiastiques, une dénonciation des entreprises qui ruinent la juridiction royale, une opposition aux bulles de Rome qui peuvent être contraires aux droits du roi & du royaume.

Ce remède, ou plutôt ce palliatif, n'était qu'une faible imitation de la fameuse loi *Pramunire*, publiée sous

Édouard III, par le parlement d'Angleterre ; loi par laquelle quiconque portait à des cours ecclésiastiques des causes dont la connaissance appartenait aux tribunaux royaux , était mis en prison. Les Anglais , dans tout ce qui concerne les libertés de l'État , ont donné plus d'une fois l'exemple.

CH. LXXV.



CHAPITRE LXXVI.

*De la France sous le roi Jean. Célèbre
tenue des États généraux, Bataille
de Poitiers. Captivité de Jean, Ruine
de la France. Chevalerie, &c.*

— — — — — **L**E règne de *Jean* est encore plus
CH. LXXVI. malheureux, que celui de *Philippe*. *Jean*,
1350. assassiné en qu'on a surnommé *le bon*, commence
pour. par faire assassiner son connétable le
1354. comte d'*Eu*. Quelque temps après, le
roi de *Navarre*, son cousin & son gendre,
fait assassiner le nouveau connétable *Don la Cerdà*, prince de la maison
d'*Espanne*. Ce roi de *Navarre* *Charles*,
petit-fils de *Louis Hutin*, & roi de *Na-
varre* par sa mère, prince du sang du
côté de son père, fut, ainsi que le roi
Jean, un des fléaux de la France, &
mérita bien le nom de *Charles le mau-
vais*.

1355. LE roi ayant été forcé de lui pardon-
ner en plein parlement, vient l'arrêter
lui-même pour de moindres crimes, &
sans aucune forme de procès fait tran-
cher la tête à quatre seigneurs de ses

amis. Des exécutions si cruelles étaient la suite d'un gouvernement faible. Il produisait des cabales, & ces cabales attiraient des vengeances arroces que suivait le repentir.

CH. LXXI

JEAN, dès le commencement de son règne, avait augmenté l'altération de la monnaie déjà altérée du temps de son père, & avait menacé de mort les officiers chargés de ce secret. Cet abus était l'effet & la preuve d'un temps très-malheureux. Les calamités & les abus produisent enfin les loix. La France fut quelque temps gouvernée comme l'Angleterre. Les rois convoquaient les États généraux substitués aux anciens parlemens de la nation. Ces États généraux étaient entièrement semblables aux parlemens Anglais composés des nobles, des évêques, & des députés des villes : & ce qu'on appellait le nouveau parlement sédentaire à Paris, était, à-peu-près, ce que la cour du banc du roi était à Londres. Le chancelier était le second officier de la couronne dans les deux États ; il portait en Angleterre la parole pour le roi dans les États généraux d'Angleterre, & avait inspection sur la cour du banc. Il en était de même en France ; & ce qui

S 111

achève de montrer qu'on se conduisait
n. LXXVI. alors à Paris & à Londres sur les mêmes principes ; c'est que les États généraux de 1355 proposerent & firent signer au roi *Jean de France* presque les mêmes réglementz, presque la même charte qu'avait signé *Jean d'Angleterre*. Les subsides, la nature des subsides, leur durée, le prix des espèces, tout fut réglé par l'assemblée. Le roi s'engagea à ne plus forcer les sujets de fournir des vivres à sa maison, à ne se servir de leurs voitures & de leurs lits qu'en payant, à ne jamais changer la monnoie, &c.

États généraux de 1355, les plus
mémorables qu'on ait jamais tenus, sont ceux dont nos histoires parlent le moins. *Daniel* dit seulement qu'ils furent tenus dans la salle du nouveau parlement ; il devait ajouter que le parlement, qui n'était point alors perpétuel, n'eut point entrée dans cette grande assemblée. En effet, le prévôt des marchands de Paris, comme député né de la première ville du royaume, porta la parole au nom du tiers-état. Mais un point essentiel de l'histoire qu'on a passé sous silence, c'est que les États imposerent un subside d'environ

cent quatre-vingt-dix mille marcs d'argent, pour payer trente mille gendarmes ; ce sont neuf millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui ; ces trente mille gendarmes composaient au moins une armée de quatre-vingt mille hommes, à laquelle on devait joindre les commununes du royaume ; & au bout de l'année on devait établir encore un nouveau subside pour l'entretien de la même armée. Enfin ce qu'il faut observer, c'est que cette espèce de grande charte ne fit qu'un règlement passager, au lieu que celle des Anglais fut une loi perpétuelle.

CH. LXXV

MAIS enfin *le Prince noir*, avec une armée redoutable, quoique petite, s'avancait jusqu'à Poitiers, & ravageait ces terres, qui étaient autrefois du domaine de sa maison. Le roi *Jean* accourut à la tête de près de soixante mille hommes. Personne n'ignore qu'il pouvait, en temporisant, prendre toute l'armée Anglaise par famine.

Bataille de
Poitiers.
1356. Sept

Si *le Prince noir* avait fait une grande faute de s'être engagé si avant, le roi *Jean* en fit une plus grande de l'attaquer. Cette bataille de Maupertuis ou de Poitiers ressembla beaucoup à celle que *Philippe de Valois* avait perdue. Il

S iv

Il y eut de l'ordre dans la petite armée du
 n. LXXVI. *Prince noir* ; il n'y eut que de la bravoure chez les Français ; mais la bravoure des Anglais & des Gascons qui servaient sous le prince de Galles l'emporta. Il n'est point dit qu'on eût fait usage du canon dans aucune des deux armées. Ce silence peut faire douter qu'on s'en soit servi à Créci ; ou bien il fait voir que , l'artillerie ayant fait peu d'effet dans la bataille de Créci , on en avait discontinué l'usage ; ou il montre combien les hommes négligeaient des avantages nouveaux pour les coutumes anciennes ; ou enfin il accuse la négligence des historiens contemporains. Les principaux chevaliers de France périrent ; & cela prouve que l'armure n'était pas alors si pesante & si complète qu'autrefois ; le reste s'enfuit. Le roi , bleslé au visage , fut fait prisonnier avec un de ses fils. C'est une particularité digne d'attention , que ce monarque se rendit à un de ses sujets qu'il avait banni , & qui servait chez ses ennemis. La même chose arriva depuis à *François I.* Le *Prince noir* mena ses deux prisonniers à Bordeaux , & ensuite à Londres. On fait avec quelle politesse , avec quel respect il traita le roi captif , & comme

Jean prisonnier.

il augmenta sa gloire par sa modestie. Il ~~—~~
 entra dans Londres sur un petit cheval ^{CH. LXX} noir, marchant à la gauche de son pri-
 sonnier monté sur un cheval remarqua-
 ble par sa beauté & par son harnois.

LA prison du roi fut dans Paris le si-
 gnal d'une guerre civile. Chacun pense
 alors à se faire un parti. On ne voit que
 factions sous prétexte de réforme. *Char-
 les*, dauphin de France, qui fut depuis
 le sage roi *Charles V*, n'est déclaré ré-
 gent du royaume, que pour le voir
 presque révolté contre lui.

PARIS commençait à être une ville <sup>Royaure
bouleversé</sup> redoutable; il y avait cinquante mille
 hommes capables de porter les armes.
 On invente alors l'usage des chaînes
 dans les rues, & on les fait servir
 de retranchement contre les séditieux.
 Le dauphin *Charles* est obligé de
 rappeler le roi de Navarre, que le roi
 son père avait fait emprisonner. C'était
 déchaîner son ennemi. Le roi de Na-
 varre arrive à Paris pour attiser le feu
 de la discorde. *Marcel*, prévôt des
 marchands de Paris, entre au Louvre,
 suivi des séditieux. Il fait massacrer *Ro-
 bert de Clermont*, maréchal de France,
 & le maréchal de Champagne, aux
 yeux du dauphin. Cependant les paysans

s'attroupent de tous côtés: & dans cette confusion ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils les traitent, comme des esclaves révoltés qui ont entre leurs mains des maîtres trop durs & trop farouches. Ils se vengent par mille supplices de leurs bassesses & de leurs misères. Ils portent leur fureur jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, & à contraindre sa femme & ses filles de manger la chair de leur époux & de leur père.

DANS ces convulsions de l'État, *Charles de Navarre* aspire à la couronne. Le dauphin & lui se font la guerre, qui ne finit que par une paix simulée. La France est ainsi bouleversée pendant quatre ans depuis la bataille de Poitiers. Comment *Édouard* & le prince de Galles ne profitraient-ils pas de leur victoire & des malheurs des vaincus? Il semble que les Anglais redoutaient la grandeur de leurs maîtres; ils leur fournissaient peu de secours; & *Édouard* traitait de la rançon de son prisonnier, tandis que *le Prince noir* acceptait une trêve.

Édouard III Il paraît que de tous côtés on faisait une la des fautes. Mais on ne peut comprendre comment nos historiens ont, non par, 360.

eut la simplicité d'assurer que le roi ~~Édouard III~~^{CH. LXX}, étant venu pour recueuillir le fruit des deux victoires de Crécy & de Poitiers, s'étant avancé jusqu'à quelques lieues de Paris, fut saisi tout à coup d'une si sainte frayeur, à cause d'une grande pluie, qu'il se jeta à genoux, & qu'il fit vœu à la Sainte Vierge d'accorder la paix. Rarement la pluie a décidé de la volonté des vainqueurs & du destin des États; & si *Édouard III* fit un vœu à la Sainte Vierge, ce vœu était assez avantageux pour lui. Il exige pour la rançon du roi de France le Poitou, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois, le Rouergue, & tout ce qu'il a pris autour de Calais, le tout en souveraineté sans hommage. Je m'étonne qu'il ne demandât pas la Normandie & l'Anjou son ancien patrimoine. Il voulut encore trois millions d'écus d'or.

1360.

ÉDOUARD cédait par ce traité à *Jean* le titre de roi de France, & ses droits sur la Normandie, la Touraine & l'Anjou. Il est vrai que les anciens domaines du roi d'Angleterre en France étaient beaucoup plus considérables que ce qu'on donnait à *Édouard* par cette paix; & cependant ce qu'on cédait, était un

S vij

quart de la France. *Jean* sortit enfin de la tour de Londres après quatre ans, en donnant en ôtage son frère & deux de ses fils. Une des plus grandes difficultés, était de payer la rançon. Il fallait donner comptant six cent mille écus d'or pour le premier paiement. La France s'épuisa, & ne put fournir la somme. On fut obligé de rappeler les Juifs, & de leur vendre le droit de vivre & de commerçer. Le roi même fut réduit à payer ce qu'il achetait pour sa maison, en une monnoie de cuir, qui avait au milieu un petit clou d'argent. Sa pauvreté & ses malheurs le privèrent de toute autorité, & le royaume de toute police.

Les soldats licenciés, & les paysans devenus guerriers, se joignirent partout, mais principalement par-delà la Loire. Un de leurs chefs se fit nommer *l'ami de Dieu*, & *l'ennemi de tout le monde*. Un nommé *Jean de Gouge*, bourgeois de Sens, se fit reconnaître roi par ces brigands, & fit presqu'autant de mal par ses ravages, que le véritable roi en avait produit par ses malheurs. Enfin, ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le roi, dans cette désolation générale, alla renouveler



dans Avignon, où étaient les papes, les
anciens projets des croisades.

CH. LXXI

UN roi de Chypre était venu solliciter cette entreprise contre les Turcs, répandus déjà dans l'Europe. Apparemment le roi *Jean* ne songeait qu'à quitter sa patrie; mais au lieu d'aller faire ce voyage chimérique contre les Turcs, n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon aux Anglais, il retourna se mettre en ôtage à Londres à la place de son frere & de ses enfans. Il y mourut, & sa rançon ne fut pas payee. On disait, pour comble d'humiliation, qu'il n'était retourné en Angleterre que pour y voir une femme dont il était amoureux à l'âge de cinquante six ans.

LA Bretagne, qui avait été la cause de cette guerre, fut abandonnée à son sort. Le comte de *Blois* & le comte de *Montfort* se disputèrent cette province. *Montfort* sorti de la prison de Paris, & *Blois* sorti de celle de Londres, décidèrent la querelle près d'Avray en bataille rangée. Les Anglais prévalurent encore. Le comte de *Blois* fut tué.

Ces temps de grossièreté, de séditions, de rapines & de meurtres, furent cependant le temps le plus brillant de la chevalerie. Elle servait de contre-

1364.

Chevalerie
en honneur
dans ces
temps horri-
bles.

LXXVI poids à la féroceur générale des mœurs ; nous en traiterons à part. L'honneur, la générosité, jointes à la galanterie, étaient ses principes. Le plus célèbre fait-d'armes dans la chevalerie, est le combat de trente Bretons contre vingt Anglais, six Bretons & quatre Allemands, quand la comtesse de *Blois*, au nom de son mari, & la veuve de *Montfort*, au nom de son fils, se faisaient la guerre en Bretagne en 1351. Le point d'honneur fut le sujet de ce combat ; car il fut résolu dans une conférence tenue pour la paix. Au lieu de traiter, on se brava ; & *Beaumanoir*, qui était à la tête des Bretons pour la comtesse de *Blois*, dit qu'il fallait combattre pour savoir *qui avait la plus belle amie*. On combattit en champ clos. Il n'y eut des soixante combattans, que cinq chevaliers de tués, un seul du côté des Bretons, & quatre du côté des Anglais. Tous ces faits-d'armes ne servaient à rien, & ne remettaient pas sur-tout à l'indiscipline des armées, à une administration presque toute sauvage. Si les *Paul-Émile* & les *Scipion* avaient combattu en champ clos pour savoir qui avait la plus belle amie, les Romains n'auraient pas été les vainqueurs & les législateurs des nations.

ÉDOUARD, après ses victoires & ——
ses conquêtes, ne fit plus que des tournois. Amoureux d'une femme indigne
de sa tendresse, il lui sacrifia ses intérêts
& sa gloire, & perdit enfin tout le fruit
de ses travaux en France. Il n'était plus
occupé que de jeux, de tournois, des ^{La table : de.} cérémonies de son ordre de la jarretière ; la grande table ronde établie par
lui à Windsor, à laquelle se rendaient
tous les chevaliers de l'Europe, fut le
modèle sur lequel les romanciers imagi-
nèrent toutes les histoires des chevaliers
de la table ronde, dont ils attribuèrent
l'institution fabuleuse au roi *Arthur*.
Enfin *Edouard III* survécut à son bon-
heur & à sa gloire, & mourut entre les ^{1377.}
bras d'*Alix Perce* sa maîtresse, qui lui
ferma les yeux en volant ses pierreries,
& en lui arrachant la bague qu'il por-
tait au doigt. On ne sait qui mourut le
plus misérablement, ou du vainqueur,
ou du vaincu.

CEPENDANT, après la mort de *Jean de France*, *Charles V* son fils, juste-
ment surnommé *le sage*, réparait les
ruines de son pays par la patience &
par les négociations. Nous verrons
comment il chassa les Anglais de pres-
que toute la France. Mais tandis qu'il se

~~—~~ préparait à cette grande entreprise, le
CH. LXXVI. *Prince noir*, vers l'an 1366, ajoutait
une nouvelle gloire à celle de Creci &
de Poitiers. Jamais les Anglais ne firent
des actions plus mémorables & plus
inutiles.

Fin du tome troisième.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce volume.

CHAPITRE XLVI. *De l'Empire, de l'Italie, de l'empereur Henri IV, & de Grégoire VII. De Rome & de l'Empire dans l'onzième siècle. De la donation de la comtesse Mathilde. De la fin malheureuse de l'empereur Henri IV & du pape Grégoire VII.*

pag. 1

CHAP. XLVII. *De l'empereur Henri V, & de Rome, jusqu'à Frédéric I.* 25

CHAP. XLVIII. *De Frédéric Barberousse. Cérémonies du couronnement des empereurs & des papes. Suite de la liberté italique contre la puissance allemande. Belle conduite du pape Alexandre III, vainqueur de l'empereur par la politique, & bienfaiteur du genre humain.* 33

CHAP. XLIX. *De l'empereur Henri VI, & de Rome.* 49

CHAP. L. *Etat de la France & de l'Angleterre, pendant le douzième siècle, jusqu'au règne de Saint Louis & de Jean sans terre, & de Henri III. Grand changement dans l'administration publique en Angleterre & en France. Meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. L'Angleterre devenue province du domaine de Rome, &c. Le pape Innocent III joue les rois de France & d'Angleterre.*

pag. 51

CHAP. LI. *D'Othon IV & de Philippe-Auguste, au treizième siècle. De la bataille de Bouvines. De l'Angleterre & de la France, jusqu'à la mort de Louis VIII, père de saint Louis. Puissance singulière de la cour de Rome : pénitence plus singulière de Louis VIII, &c.*

75

CHAP. LII. *De l'empereur Frédéric II, de ses querelles avec les papes, & de l'Empire Alleman. Des accusations contre Frédéric II. Du livre de tribus Impostoribus. Du concile général de Lyon, &c.*

88

CHAP. LIII. *De l'Orient au temps des croisades, & de l'état de la Palestine.*

106

CHAP. LIV. *De la première croisade,*

